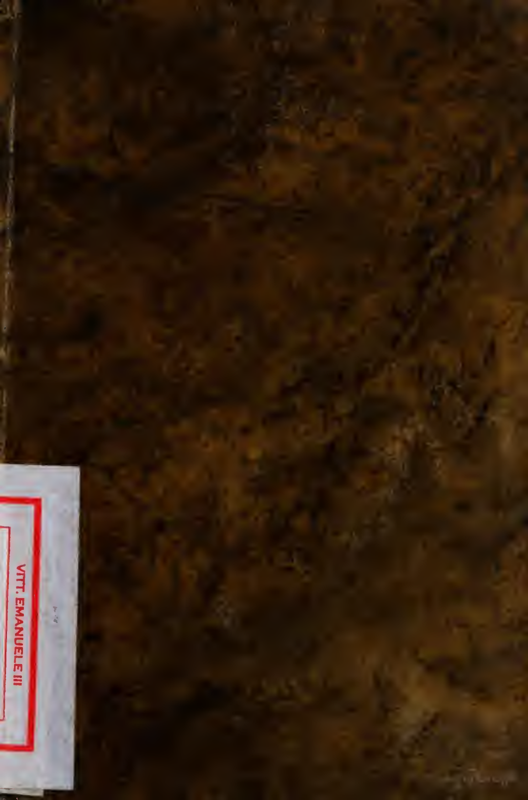
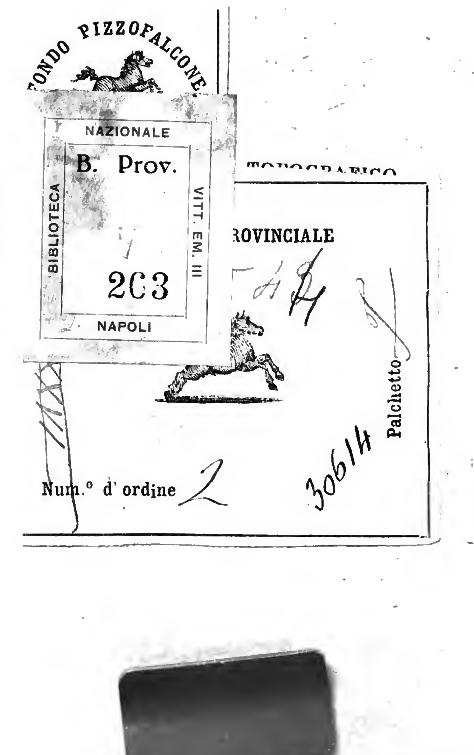

VITT. EMANUELE III


FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
2C3
NAPOLI
TOPOGRAFICO
ROVINCIALE
Palchetto
30614
Num.° d' ordine 2

ABRÉGÉ

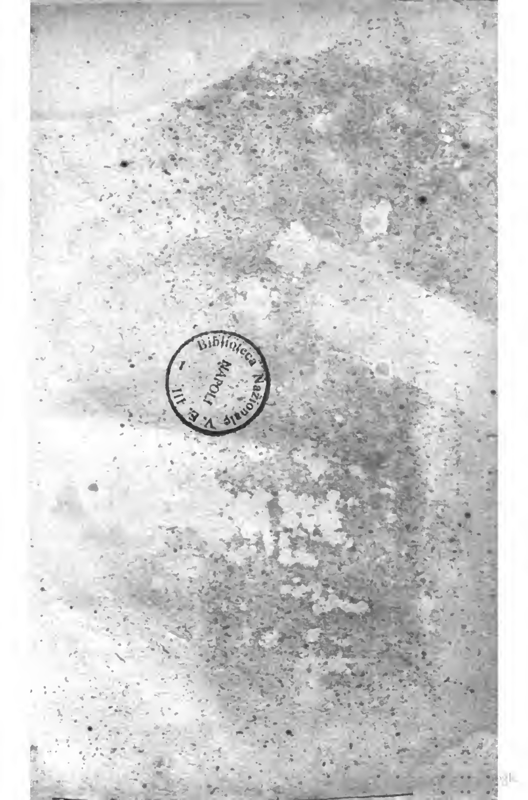
DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

T. XI.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR
A VERSAILLES.



Marcellus



Marcellus le renverse de sa lance.

Hist. Rom. P. 117. 1ère Liv.on

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Avec cartes, gravures et vignettes;

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Histoire Ancienne.

TOME ONZIÈME,

Contenant la suite de l'Histoire romaine.

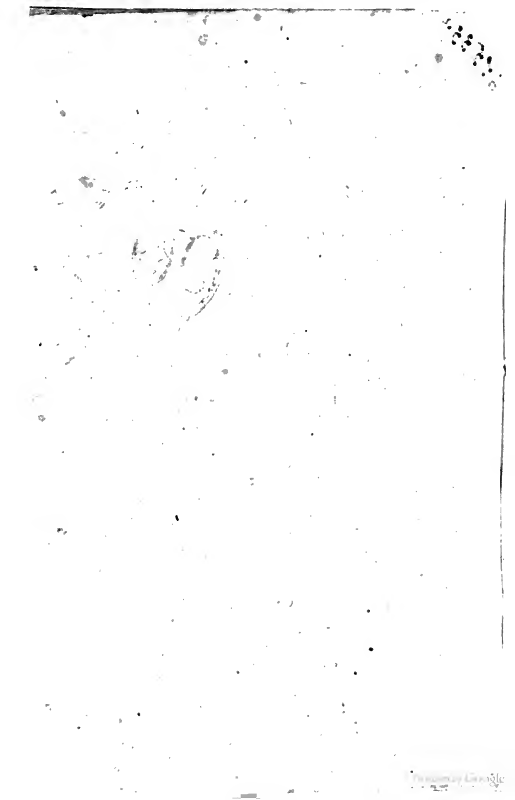


PARIS,

A la librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,

rue Mazarine, nº 30.

1823.



HISTOIRE

ANCIENNE.

HISTOIRE ROMAINE.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE AVEC LES VOLSQUES, LES HERNIQUES, LES LATINS, LES GAULOIS ET LES SAMNITES. — CONSULS PLÉBÉIENS; CRÉATION DES PRÉTEURS; DÉVOUEMENT DE CURTIUS ET DE DÉCIUS; FOURCHES CAUDINES; CENSEURS PLÉBÉIENS; MORT DE CAMILLE, ALLIANCE AVEC CARTHAGE, INVASION ET RETRAITE DE PYRRHUS. — SOUMISSION DE L'ITALIE.

Les tribuns oubliaient sans cesse les grands intérêts de la république, et ne pensaient qu'à augmenter leur crédit en favorisant les passions du peuple. Ils renouvelèrent leurs intrigues, afin d'obtenir que la moitié des

» de divin? Aurez-vous la lâcheté de fuir
» vos temples, au lieu d'imiter le courage
» de ce Fabius qui traversa l'armée gau-
» loise pour remplir ses sermens au pied
» de nos autels? Vous trouverez, dit-on,
» l'abondance dans Véies; ainsi, pour un
» vil intérêt, vous allez devenir Véiens et
» prendre le nom des vaincus? Souffrirez-
» vous encore que les Èques et les Volsques
» vous remplacent ici et prennent le titre
» glorieux de Romains? Ne vaut-il pas mieux
» habiter des cabanes près de vos pénates,
» que de vous condamner vous-mêmes à
» l'exil? Je veux croire qu'ailleurs vous por-
» terez votre vertu et votre bravoure;
» mais y porterez-vous la protection des
» dieux qui ont fait tant de magnifiques
» promesses à la ville de Rome? C'est ici
» qu'une tête humaine, trouvée dans les
» fondemens du Capitole, a prédit que
» cette ville serait la capitale du monde.
» C'est ici qu'on garde le bouclier descendu
» du ciel et le feu éternel de Vesta, présage
» de l'éternité de Rome. C'est de ce terri-
» toire sacré que la déité de la Jeunesse et
» le dieu Terme ont refusé de sortir, pour
» prouver qu'ils y fixaient le siége d'un em-

» pire sans fin! En un mot, c'est à Rome, » et à Rome seule, que les oracles ont attaché votre bonheur, votre puissance et » votre gloire. »

Ces paroles religieuses touchaient le peuple; cependant il se montrait encore incertain, lorsqu'un centurion qui commandait la garde, passant par hasard dans cet instant sur la place publique, cria au porte-enseigne de s'arrêter là et d'y planter son drapeau; car, ajouta-t-il, *c'est ici que nous devons rester!* Cette parole, prononcée fortuitement, fit plus d'impression que l'éloquence de Camille. Le sénat et le peuple s'écrièrent: *Nous acceptons l'augure!* et l'on ne pensa plus à Véies.

Camille, qui regardait la religion comme l'appui le plus utile pour la politique chez un peuple superstitieux, voulut faire expier la faute qu'on avait commise long-temps avant l'irruption des Gaulois, en négligeant l'avis d'un citoyen nommé Céditius, qui assurait avoir entendu une voix divine annonçant l'arrivée des barbares; et l'on érigea un temple au dieu *Aius Locutius*. « Ce dieu, dit Cicéron (philosophe quoi» qu'augure), ce dieu parlait quand il était

» inconnu ; depuis qu'il est célèbre et qu'il » a un temple, il est devenu muet. »

Les mêmes motifs de religion firent établir une procession annuelle où l'on portait une oie ; et le souvenir de la délivrance du Capitole fit accorder une pension aux oies sacrées.

Camille avait gagné sa cause, mais perdu sa popularité : cependant le peuple, décidé à rester à Rome, travailla avec ardeur à la rebâtir ; mais on ne mit aucune régularité dans ces travaux, et on ne prit aucune précaution pour l'écoulement des eaux, ce qui rendit l'air plus malsain et les contagions plus fréquentes.

Les Èques, les Étruriens et les Volsques ayant repris les armes, Camille, élu de nouveau dictateur, marcha contre eux avec Servilius Ahala, qu'il avait nommé général de la cavalerie : il les défit et les soumit à la république.

L'accroissement de la population fit augmenter le nombre des tribus, que l'on porta de vingt et un à vingt-cinq. Tandis que Camille se signalait chaque jour par de nouveaux efforts et par de nouveaux succès, Manlius, défenseur du Capitole, fier

de cet exploit, jaloux de la gloire du dictateur et irrité contre le sénat qui, selon lui, ne récompensait pas assez ses services, se forma par ses libéralités un grand parti dans le peuple, et conçut le projet et l'espoir de renverser le gouvernement. Il se donnait trop de complices pour que son secret fût gardé. Le sénat, informé de la conspiration et alarmé en même temps par le bruit de la révolte des Volsques, confia la dictature à Cornélius Cossus, qui choisit pour général de cavalerie Quintius Capitolinus.

Le dictateur, après avoir vaincu les ennemis et reçu les honneurs du triomphe, cita Manlius en jugement, et le fit arrêter: mais le peuple, qui le regardait comme son sauveur et son appui, s'émut tout entier en sa faveur, prit le deuil comme dans les calamités publiques, et soutint l'accusé si obstinément, malgré la faiblesse de sa défense et la force de l'accusation, qu'il fut absous et remis en liberté.

Ce succès accrut son audace; il conspira plus ouvertement, persuadé que désormais il pouvait braver toute loi et toute autorité; mais Camille, toujours destiné à sau-

ver Rome, étant sur ces entrefaites nommé tribun militaire, fait de nouveau citer le conspirateur à son tribunal. L'aspect du Capitole, qu'on voyait de la place du jugement, était d'un grand secours pour l'accusé. Son éloquence en tira parti : au lieu de réfuter les argumens de son accusateur, il excitait les passions des assistans, et demandait, en versant des larmes, si les Romains voulaient abattre sa tête à la vue du Capitole que son bras avait sauvé. Le peuple, qui se laisse plus entraîner par ses sentimens que diriger par sa raison, s'agitait et paraissait prêt à délivrer encore le coupable; mais Camille, qui s'en aperçut, le fit transporter au bois de Petelin, loin des murs sacrés qui ne le protégèrent plus alors, comme il les avait autrefois défendus. Là, il fut condamné et précipité du haut de la roche Tarpéienne. Le même arrêt, pour flétrir sa mémoire, défendit à tous les Manlius de porter le prénom de Marcus.

Après cet acte de sévérité, rigoureux mais nécessaire, Camille marcha contre les Volsques révoltés. Une maladie l'arrêta dans sa route; son collègue, méprisant ses sages

avis, attaqua l'ennemi dans une forte position, et, malgré sa vaillance, fut battu et mis en déroute. Camille, informé de ce désordre, sort de son lit, monte à cheval, rallie les soldats, ranime leur confiance par ses paroles, leur courage par son exemple, rétablit le combat et remporte la victoire.

La trop grande inégalité des rangs et des fortunes était un germe de dissensions que Rome voyait toujours se renouveler. Les pauvres, opprimés par l'usure, y causèrent de nouveaux troubles. Les Prénestins, peuple latin, profitant de cette discorde, firent des courses jusqu'aux portes de la ville.

Contre ces maux intérieurs et extérieurs, le sénat eut recours au remède ordinaire.

Quintius-Cincinnatus, nommé à la dictature, contint les factieux, leva une armée, vainquit les ennemis, leur prit huit villes, força Préneste à se rendre, emporta hors de ses murs la statue de Jupiter Imperator, qu'il déposa au Capitole; et, après ces rapides succès, il abdiqua.

On remarque avec étonnement l'influence des femmes sur un peuple aussi grave et aussi belliqueux que le peuple romain. Elles

contribuèrent dans tous les temps aux grands changemens arrivés dans le gouvernement de Rome. Les Sabines lui donnèrent la paix et deux rois ; Lucrèce lui fit abolir la royauté ; Virginie fut la cause de la destruction des décemvirs ; Véturie sauva Rome des vengeances de Coriolan. Nous allons voir une femme terminer la longue lutte des patriciens contre les plébéiens ; et, dans la suite, Octavie et Cléopâtre, armant Auguste contre Antoine, auront encore une grande part à la révolution qui changea les destinées du monde, et soumit à un maître les maîtres de la terre.

Fabius Ambustus avait deux filles ; l'une, mariée à un patricien, et l'autre à un plébéien nommé Licinius Stolo. La femme du dernier, étant un jour chez sa sœur, entendit frapper à la porte avec une force qui l'effraya ; sa peur fit rire la patricienne. Bientôt le maître de la maison, qui était consul, entra précédé de ses licteurs et suivi d'un noble et brillant cortége. Cet éclat, ces honneurs excitèrent la jalousie de la femme de Licinius. Depuis ce moment, tourmentée par cette passion, elle répandait ses larmes dans le sein de son

père, et le conjurait de se servir de tout son crédit pour faire disparaître une si humiliante inégalité entre ses deux filles. Elle employait d'autres moyens et les mêmes efforts pour enflammer l'orgueil de son époux. Elle réussit à toucher l'un, à irriter l'autre. Tous deux réunis parvinrent à se faire nommer tribuns. Réchauffant alors les anciennes querelles et haranguant le peuple, tantôt avec adresse, tantôt avec véhémence, ils le portèrent à voter un projet de loi qui ordonna qu'à l'avenir un des deux consuls serait pris parmi les plébéiens.

Cette décision, qui ranimait la haine, excita une grande agitation dans le sénat. Les patriciens s'opposèrent avec opiniâtreté à une innovation qui leur enlevait la plus belle de leurs prérogatives, et détruisait toute distinction entre les deux ordres de l'État.

Le sénat ne voulait pas céder ses droits, le peuple persistait dans ses prétentions. Ne pouvant ni vaincre ni s'accorder, on passa cinq années en disputes continuelles, sans créer de consuls, les sénateurs espérant toujours éluder la demande des tribuns du peuple en ne nommant que des

tribuns militaires. On crut enfin décider ces différends par le poids et par l'autorité de Camille élu dictateur. Il fit de vains efforts pour apaiser les esprits de la multitude : loin de respecter sa dignité, le peuple en vint aux menaces; et, voyant toutes ses démarches inutiles, il abdiqua.

Manlius Capitolinus, qui lui succéda, suivit une autre route et se montra très populaire. Il nomma général de cavalerie Licinius Stolo. C'était la première fois qu'on voyait un plébéien parvenir à un si haut emploi. Celui-ci, par haine pour la noblesse, fit rendre un décret qui défendait à tout citoyen de posséder plus de cinq cents acres de terres; et comme il ne se conforma pas lui-même à cette défense, il devint la première victime de sa loi, et fut condamné à une forte amende.

Toutes les concessions faites au peuple irritaient son ardeur au lieu de la calmer. La querelle entre les deux ordres devenait plus vive que jamais, lorsque l'on apprit tout-à-coup que les Gaulois menaçaient la république d'une nouvelle invasion, et s'avançaient le long de l'Adriatique. La peur, plus persuasive que la raison, suspendit les

haines. A la nouvelle de l'approche de cet ennemi formidable, tous les citoyens s'enrôlent, les pontifes mêmes, prennent les armes, et une loi unanimement appprouvée déclare qu'en cas de guerre contre les Gaulois, ni l'âge ni les fonctions ne dispenseront du service militaire.

Camille fut nommé dictateur : en vain voulut-il attester les dieux que son âge et sa santé ne lui permettaient plus de commander, le sénat lui répondit : « Nous n'a» vons pas besoin de votre bras, mais de » votre tête. » Il obéit et nomma pour lieutenant Quintius Cincinnatus : ces deux choix présageaient la victoire. Camille la prépare par sa prudence avant de la conquérir par son courage : il exerce les Romains à espadonner et à se défendre contre les longs sabres de leurs adversaires ; il donne aux soldats des casques de fer et des boucliers garnis de cuivre. Marchant ensuite au-devant des Gaulois, il les rencontre près de l'Anio, aujourd'hui le Teverone, les attaque, les bat complètement, les disperse et se rend maître par surprise de la ville de Vélitre.

De retour à Rome, il y trouve le sénat

en alarmes, le peuple en sédition. On prolonge sa dictature; il veut opposer la fermeté aux flots de la multitude; elle l'insulte; un édile factieux lève sa main sur le libérateur de Rome; les tribuns ordonnent d'arrêter Camille : le dictateur résiste avec ses licteurs; le peuple se précipite sur lui pour le jeter à bas de son tribunal; enfin Camille, invincible contre ses ennemis, mais vaincu par ses concitoyens, se retire, entre au sénat, conseille de sacrifier la vanité à la paix publique, et, d'après son avis, on décide qu'il n'y aura plus de tribuns militaires, et qu'on choisira toujours l'un des consuls dans l'ordre plébéien.

Ce décret, qui détruisit de fait l'aristocratie à Rome, en ne lui laissant que la puissance des souvenirs, substitua l'avidité des richesses à l'orgueil de la naissance, et fit naître la corruption, dont la tyrannie est toujours la suite.

Ce grand changement eut lieu cent quarante-trois ans après l'établissement du consulat et vingt-quatre ans depuis l'incendie de Rome. L'égalité qu'il introduisit n'aurait pas été dangereuse, si un troisième pouvoir, indépendant du peuple et du

sénat, les avait balancés et contenus; mais, le peuple ayant à la fois le droit de législation et celui d'élection, le patriciat n'était plus qu'un objet d'envie sans autorité, et la force des mœurs retarda seule la décadence de la république.

Cependant Rome, dans les premiers momens, jouit avec plénitude des fruits de cette victoire populaire. La paix revint dans ses murs, le peuple se réconcilia avec la noblesse, et on accomplit le vœu de Camille, en élevant un temple à la Concorde.

Le sénat créa un préteur, qui, dans ses assemblées et dans les comices devait remplacer les consuls en cas d'absence. Il fut chargé de rendre la justice dans la ville; on lui accorda la robe prétexte ou consulaire, la chaise d'ivoire et six licteurs; une lance et une épée étaient posées à côté de son tribunal. Dans la suite on créa un deuxième préteur pour juger les étrangers et les provinciaux : le premier s'appelait *prætor urbanus*, le second *prætor peregrinus*. Les patriciens obtinrent de la bienveillance passagère du peuple que les préteurs ne seraient choisis que dans leur ordre.

Pour solenniser la réconciliation du peuple et du sénat, on ajouta une férie aux trois féries latines, et le peuple consentit qu'on nommât chaque année deux édiles patriciens pour célébrer les jeux. On les nomma *édiles curules*, parce qu'ils avaient la chaise d'ivoire.

Lorsque Rome se reposait des agitations de la politique, elle se voyait tourmentée par les fléaux de la nature. La peste la ravagea encore en 390, et lui enleva un grand homme. Camille en mourut. Peu de héros jouirent d'une gloire plus pure et plus brillante. Sa seule faiblesse avait été de former en s'exilant des vœux contre sa patrie.

La contagion dura deux années : la superstition romaine crut qu'on apaiserait les dieux par des jeux de théâtre. On envoya chercher en Étrurie des comédiens qu'on appelait *histères :* de là est venu le nom d'histrion. Le théâtre, dans sa naissance, n'offrait aux spectateurs que des danses villageoises. La flûte était le seul instrument qui les animait. Un acteur récitait ensuite des vers satiriques et grossiers. Le premier spectacle qu'on vit à Rome eut lieu

quarante ans après la mort de Sophocle et d'Euripide.

La comédie ne fit point cesser la peste; le débordement du Tibre vint aggraver les malheurs publics; et, comme on se souvint qu'autrefois la peste avait cessé après qu'un dictateur eut attaché un clou à la muraille du temple de Jupiter, le sénat donna la dictature à Manlius Capitolinus, uniquement pour renouveler cette cérémonie puérile. Lorsqu'il se fut acquitté de ce devoir, il abdiqua.

Dans le même temps un gouffre profond s'ouvrit tout-à-coup sur la place publique. L'effroi régnait dans la ville: un citoyen, Marcus Curtius, se présente tout armé; il dit que les dieux annonçaient évidemment qu'ils voulaient une victime humaine, et qu'il allait se dévouer pour le salut de sa patrie. Après ces mots, il se précipite dans l'abîme, et, comme le gouffre se referma, dit-on, peu de temps après, les crédules Romains se persuadèrent qu'ils devaient leur conservation au dévouement de Curtius.

Les Herniques, croyant la république affaiblie par une si longue contagion, se

révoltèrent, prirent les armes, défirent et tuèrent le consul Génutius. Claudius Crassinus, nommé dictateur, le vengea par une victoire complète; mais, comme elle n'était remportée que sur des sujets rebelles, il n'obtint que l'ovation au lieu du triomphe.

Il fallait que le peuple romain fût plus fécond en grands talens que tout autre, pour que sa fortune demeurât si constante, en changeant sans cesse de consuls, de dictateurs et de généraux.

Une nouvelle irruption des Gaulois frappa de terreur Rome à peine rebâtie. Ils s'avancèrent jusqu'à une lieue de la ville. Quintius Pennus, revêtu de la dictature, et Cornélius Malugilensis, son lieutenant, marchèrent à la rencontre des ennemis. On allait donner le signal du combat, lorsqu'un Gaulois d'une taille gigantesque s'avance et défie le plus vaillant des Romains. Le jeune Titus Manlius reçoit la permission de punir son audace. A la vue des deux camps, il perce de sa lance le barbare, lui enlève une chaîne d'or qu'il place à son cou, et obtient, des suffrages unanimes de l'armée, le surnom de Torquatus.

Cet exploit, présage de la victoire, re-

double l'ardeur des Romains et intimide les Gaulois. Le dictateur porte le désordre dans leurs rangs, les enfonce et les force à se retirer. Mais, pendant une année entière soutenus par les Tiburtins et par les Herniques, ils ravagent le Latium. La fortune de Rome profita de ce malheur. Leurs brigandages décidèrent les Latins à s'unir plus étroitement aux Romains et à ne plus former qu'une nation avec eux : ce qui fit porter les tribus au nombre de vingt-sept.

Sous la dictature de Servilius Ahala, plusieurs révoltes furent réprimées; et son successeur, Sulpicius Petitus, délivra Rome de toute crainte par une victoire sanglante remportée sur les Gaulois.

Rome s'accroissait toujours, quoiqu'elle eût à surmonter des obstacles sans cesse renaissans. Les nations italiennes prévoyaient sa domination et défendaient pied à pied leur indépendance. Les douze peuples d'Étrurie réunis se joignirent aux Falisques, et déclarèrent la guerre à la république. Pour la première fois, on vit alors un plébéien, Marcus Rutilus, revêtu de la dictature. Il choisit dans le même ordre un général de cavalerie, Plancius

Proculus. Les patriciens irrités, sacrifiant le bien public à leur ressentiment, s'efforcèrent vainement de faire manquer les opérations du dictateur : malgré leurs intrigues, il défit les ennemis, mérita et obtint le triomphe.

Le sénat, blessé par ce succès, comme si l'ennemi eût triomphé, viola ses promesses et fit élire deux consuls patriciens. La discorde reparut dans Rome, et les Étrusques en profitèrent pour renouveler leurs attaques ; mais Manlius Torquatus, élu dictateur, les battit et les poursuivit si vivement qu'ils se virent contraints de demander la paix.

Le sénat, revenant à la justice, remplit enfin ses engagemens, et laissa élire un consul plébéien. Malgré cet acte de sagesse, les malheurs occasionés par l'usure prolongeaient le mécontentement du peuple. Les consuls, pour remédier à ces maux, firent acquitter aux dépens du fisc toutes les dettes des indigens.

Si les patriciens étaient trop orgueilleux, les plébéiens se montraient toujours insatiables. Ils demandèrent qu'on nommât un censeur plébéien. La noblesse s'opposait.

vivement à cette prétention nouvelle, qui ranimait les anciennes haines. Fabius, élevé à la dictature, ne put arrêter le torrent; et, après de longues contestations, le sénat donna la censure à un plébéien.

Peu de temps après, la guerre se renouvela contre les Gaulois; on la commença avec succès; mais, l'un des consuls étant blessé, et l'autre malade, on créa un dictateur pour présider les comices, qui élurent consul Furius Camille. Le collègue qu'on lui donna mourut et ne fut pas remplacé. Camille, exerçant seul l'autorité, marcha contre les Gaulois. Un de leurs guerriers osa encore défier le plus brave des Romains. Un jeune tribun, nommé Valérius, accepta comme Manlius le défi, et combattit avec le même succès. Les Romains, ajoutant toujours le merveilleux au vrai dans le récit de leurs exploits, prétendirent que, pendant le combat, un corbeau, perché sur le casque de Valère, l'avait défendu en effrayant le Gaulois avec son bec et par le mouvement de ses ailes. Ce qui semble certain, c'est que, pour donner créance à cette fable, il prit le surnom de *Corvus*, qu'il transmit à sa postérité.

Camille remporta une victoire sanglante sur les Gaulois; on nomma ensuite Manlius dictateur pour présider les comices, et, quoique Val[illegible]s Corvus n'eût que vingt-trois ans, on l'élut consul avec Camille.

Le consulat fut paisible; les six peuples du Latium s'étant ensuite révoltés, Camille, nommé de nouveau dictateur, les fit rentrer dans le devoir.

Les progrès de la puissance de Rome étendaient sa renommée comme ses possessions. En 405, Carthage rechercha son alliance et conclut un traité avec elle.

[illegible] république avait soumis les Latins, les Volsques, les Èques, les Rutules, les Herniques, les Aruntiens, une partie de l'Étrurie et du pays des Sabins. Vengée de l'invasion des Gaulois, elle se voyait élevée à un assez haut degré de puissance, lorsq[illegible] elle eut à soutenir une nouvelle guerre [illegible]ntre les Samnites, les plus opiniâtres [illegible]nemis qu'elle eût encore rencontrés. Cette guerre célèbre, qui dura un demi-siècle et valut trente triomphes aux généraux [illegible]mains, commença l'an du monde 3660, trois cent trente-quatre ans avant Jésus-[illegible]hrist, quatre cent dix depuis la fondation

de Rome, et quatorze ans avant la conquête de l'Asie par Alexandre.

Les Samnites, Sabins d'origine, occupaient la partie de l'Italie appelée aujourd'hui l'Abruzze. Rome en avait été longtemps séparée par les peuples qu'elle venait enfin de subjuguer. Les Picentins, les Vestins, les Marucciens, les Marses, les Hirpins, les Pelignes vivaient sous leur dépendance. Les Samnites se montraient aussi belliqueux que les Romains : chez eux l'amour et l'hymen couronnaient la gloire, et le plus brave avait le droit de choisir la plus belle pour son épouse.

Le peuple samnite attaqua les Sidicins; ceux-ci, malgré le secours des Campaniens, furent battus. Capoue, menacée par le vainqueur, implora le secours de Rome.

Nous avons déjà remarqué que, dans ces anciens temps, le sénat romain, religieux observateur des traités, n'entreprenait jamais de guerres injustes; mais qu'une fois attaqué, il se montrait excessif dans ses vengeances. Un traité d'alliance existait alors entre lui et les Samnites, et le sénat répondit aux ambassadeurs de Capoue qu'il lui était impossible de la défendre contre un allié.

Les Campaniens, convaincus qu'ils ne pouvaient plus conserver leur indépendance, et préférant le joug des Romains à celui des Samnites, déclarèrent solennellement qu'ils se donnaient à Rome. Le sénat informa de cette nouvelle le gouvernement des Samnites, et leur fit dire que, la Campanie étant devenue une possession romaine, il les invitait à ne plus la traiter en ennemie, mais en alliée. Ce message excita la fureur des Samnites, qui rompirent avec les Romains et exercèrent d'affreux ravages dans la Campanie.

Les deux consuls, Valérius et Cornélius, marchèrent contre eux à la tête de deux armées. Valérius livra bataille près de Capoue.

Jamais les Romains n'avaient trouvé d'adversaires plus braves et plus dignes d'eux. La victoire resta long-temps indécise; cette résistance changea enfin l'ardeur des Romains en furie; ils se précipitèrent tous sur les ennemis, enfoncèrent leurs rangs et les mirent en fuite. Tite-Live, adoptant tout ce qui pouvait flatter la vanité romaine, raconte qu'après le combat, un guerrier de cette nation, montrant aux prisonniers samnites son étonnement de ce qu'avec tant

de valeur ils s'étaient laissé vaincre, ceux-ci répondirent qu'ils avaient été vaincus moins par les armes que par les regards des Romains, et qu'ils n'avaient pu soutenir la flamme qui semblait sortir de leurs yeux.

L'autre consul, Cornélius, portant ses forces sur le territoire de Samnium, s'engagea imprudemment dans un défilé où il se vit au moment d'être détruit : mais un brave tribun, nommé Décius, s'emparant avec un corps d'élite d'une hauteur qui dominait le défilé, attira sur lui seul toutes les forces des ennemis, et donna au consul le temps de se dégager. Après ce succès obtenu, Décius descendit intrépidement de son poste, chargea les ennemis, traversa leurs légions et rejoignit l'armée romaine, qui pleurait sa perte et le croyait victime de son dévouement.

Cornélius marcha ensuite contre les Samnites, les défit et en tua trente mille. On décerna le triomphe aux deux consuls, et Décius partagea leur gloire.

Une partie de l'armée romaine passa l'hiver à Capoue. Les soldats, séduits par la douceur du climat et tentés par les richesses de la ville, formèrent le projet de s'em-

parer du pays et de s'y rendre indépendans de Rome. Le jour de l'exécution du complot était déjà fixé, lorsqu'il fut découvert. On donna l'ordre de changer les garnisons : les troupes, pour ne point se livrer au châtiment qu'elles méritaient, se révoltèrent ouvertement et forcèrent un ancien consulaire, Titus Quintus, de quitter la campagne où il vivait, et de se mettre à leur tête. Ils s'avancèrent ensuite vers Rome.

Valérius Corvus, nommé dictateur par le sénat, conduisit contre les rebelles une armée qui leur était fort supérieure en nombre : mais, préférant la douceur à la force, il négocia au lieu de combattre. Titus Quintus seconda ses efforts. Leur modération et leur éloquence firent rentrer les révoltés dans le devoir; le grand nombre des coupables assura leur impunité, et l'union fut rétablie par une amnistie générale.

On ne s'occupa plus que de la guerre contre les Samnites, et on la poussa si vivement qu'ils demandèrent et obtinrent la paix. En signant ce traité, les Samnites écrivirent à Rome pour demander qu'on défendît aux Latins et aux Campaniens de secourir les Sidicins. Le sénat donna une

réponse équivoque; elle satisfit les Samnites et mécontenta les Latins et les Campaniens qui se révoltèrent. Manlius Torquatus et Décius Mus, consuls, commandaient l'armée qu'on envoya contre eux.

Le peuple était inquiet du succès de cette guerre; les pronostics semblaient fâcheux, les auspices se montraient défavorables. On raconte que les consuls avaient tous deux vu, au milieu de la nuit, un spectre effrayant qui les avertit qu'un général romain et un général latin devaient périr cette année, et que les dieux accorderaient la victoire à l'armée dont le chef se dévouerait pour elle.

Les consuls, troublés par cette apparition, convinrent, dit-on, mutuellement que celui des deux qui verrait l'ennemi triompher de ses efforts se sacrifierait au salut public.

Les armées se rencontrèrent bientôt et se livrèrent bataille. Les Latins, confondus depuis long-temps avec les Romains, étaient armés comme eux et suivaient les mêmes réglemens militaires. On voyait des deux côtés le même courage, la même tactique, la même expérience : c'était Rome qui se battait contre Rome, et les plus hardis pouvaient douter du succès.

Manlius eut d'abord quelque avantage ; mais les Latins firent plier l'aile commandée par son collègue. Décius alors, fidèle à son vœu, se décide à l'accomplir. Appelant à haute voix le pontife Valérius : « Nous » avons besoin, dit-il, du secours des » dieux ; dictez-moi ce que je dois faire et » les paroles qu'il faut que je prononce en » me dévouant pour les légions. »

Le pontife lui ordonne de se revêtir d'une robe bordée de pourpre, de se couvrir la tête d'un voile, de tenir sa main droite élevée sur sa robe, de placer un javelot sous ses pieds et de prononcer ces paroles : « Ju» piter, Mars notre père, Quirinius, Bel» lone, dieux Lares ; divinités qui avez un » pouvoir spécial sur nous et sur nos en» nemis, dieux mânes ! je vous invoque avec » confiance. Je vous supplie de donner au » peuple romain le courage et la victoire, » et de répandre parmi ses ennemis l'épou» vante et la mort. Conformément à cette » prière, je me dévoue pour la république, » pour l'armée, pour nos alliés, et je dé» voue avec moi aux dieux mânes et à la » terre les légions ennemies et leurs troupes » auxiliaires. »

Après avoir prononcé cette imprécation, il prend ses armes, s'élance sur son cheval et se précipite au milieu des ennemis.

Sa vue menaçante, son ardeur héroïque, son voile, ses armes, son intrépidité répandaient en lui quelque chose de divin. Les deux armées, saisies d'étonnement, le regardaient comme un envoyé des dieux, détournant leur colère du camp romain et la versant sur celui de leurs adversaires. La terreur volait devant lui; les Latins effrayés tombaient sous ses coups comme frappés de la foudre. Les plus éloignés lui lançaient des traits; et lorsque, percée de toutes parts, cette noble victime tomba expirante sur la terre, le désordre se mit dans les légions latines; et les Romains, convaincus que les dieux combattraient dorénavant pour eux, sentirent redoubler leur ardeur et se précipitèrent en masse contre les ennemis. Ceux-ci résistèrent long-temps; mais enfin, après un horrible carnage qui en détruisit les trois quarts, ils prirent la fuite.

Malgré leur superstition, les Romains jugèrent équitablement les deux consuls; ils attribuèrent leur triomphe, autant à

l'habileté de l'un qu'au dévouement de l'autre; et même la plupart des historiens disent que, de quelque côté que se fût trouvé Manlius, son talent et son courage auraient décidé la victoire.

Si le consul mérita de justes hommages pour sa valeur, il s'acquit une funeste immortalité par sa rigueur barbare. Depuis que Camille avait rétabli la discipline dans l'armée romaine, il était défendu, sous peine de la vie, de combattre sans en avoir reçu l'ordre. Avant la bataille, le jeune Manlius, fils du consul, marchant à la tête de sa légion, se vit provoqué en combat singulier par Métius, chef des Tusculans. Rebelle à la loi pour obéir à l'honneur, il accepte le défi, attaque, perce, terrasse et tue son adversaire. Fier de sa victoire, il court près de son père, dans l'espoir de voir ses éloges et ses embrassemens récompenser son triomphe; mais le consul, le fixant d'un œil sévère : « Vous avez com-
» battu sans ordre, lui dit-il, et vous avez
» donné l'exemple de la désobéissance ;
» vous m'êtes bien cher, mais ma patrie
» me l'est encore plus; son salut dépend
» de la discipline; je dois la maintenir et

» faire exécuter les lois que vous avez vio-
» lées. A quels malheurs me réduisez-vous ;
» je dois oublier les devoirs de père ou
» ceux de juge, mais Rome doit l'empor-
» ter! Donnons tous deux un grand exem-
» ple de fermeté, moi, en vous condam-
» nant à la mort, et vous, en mourant
» avec autant de courage que vous avez
» combattu. »

Après avoir prononcé ces mots, il lui donna une couronne, noble prix de sa valeur, et lui fit trancher la tête en présence de l'armée, qui vit ce supplice avec horreur. La postérité tacha du nom de *Manliana* tous les arrêts qu'on trouvait trop durs ou trop injustes.

Manlius, plus citoyen que père, et dont le cœur ouvert à la gloire seule était fermé pour la nature, accepta les honneurs du triomphe, dont son deuil n'aurait pas dû lui permettre de jouir. Les sénateurs, endurcis par l'âge, et les partisans des maximes rigides, allèrent, selon l'usage, au-devant de lui; la jeunesse, plus sensible, ne parut point dans le cortége.

La paix suivit la défaite des Latins. Peu de temps après, ils se révoltèrent encore,

et furent de nouveau vaincus par les consuls Émilius et Publius. Ce dernier mérita et obtint seul les honneurs du triomphe. Émilius en devint jaloux; leur discorde fit décider la nomination d'un dictateur. Émilius, chargé de le choisir, surprit étrangement le sénat qui le haïssait; il donna la dictature à ce même collègue objet de sa jalousie, à Publius Philo. Son mérite à ses yeux fut d'être de l'ordre plébéien. Publius choisit aussi dans son ordre son lieutenant Junius Brutus.

La nomination d'un dictateur plébéien était la plus forte atteinte qu'on eût portée jusque-là à l'autorité du sénat. Ce corps en redoutait avec raison les conséquences. Le nouveau dictateur fit adopter trois lois très démocratiques. La première dit que les patriciens seraient, comme les plébéiens, soumis aux décrets du peuple; la deuxième, que les décisions des comices assemblés en centuries, après avoir été approuvées par le sénat, seraient présentées à l'approbation du peuple; et la troisième, que la censure serait exercée par les plébéiens comme par les patriciens.

Dans ce même temps les Romains se

virent obligés de prendre les armes pour réprimer les révoltes d'Antium et de quelques autres peuples. Sous le consulat de Furius et de Mœlius, on brûla vive à Rome la vestale Minucia, coupable d'impureté.

L'exécution eut lieu dans un champ, qui prit le nom de *Scélérat*, parce qu'on y mettait à mort les personnes convaincues d'inceste.

Publius Philo, après sa dictature, obtint la préture, charge jusque-là réservée aux seuls patriciens. Ainsi toute barrière réelle cessa d'exister entre eux et les plébéiens. Il n'y eut plus qu'une distinction de corps entre le sénat et le peuple; ce fut une séparation d'autorité; mais la différence de naissance ne resta que dans l'opinion.

La vertu des dames romaines, si vantée dans les premiers temps de la république, fut ternie, l'an 422 de Rome, par une horrible accusation. Cent soixante-dix d'entre elles furent convaincues d'empoisonnement et condamnées à mort. Cette contagion morale paraissait un fléau aussi redoutable que la peste; la superstition y appliqua le même remède, et Quintius Varus, nommé

dictateur, attacha un clou au temple de Jupiter.

Pendant quelque temps les armes romaines ne furent employées qu'à punir les Aruntiens et les Privernates de leurs hostilités et de leurs pillages. La révolte de Palépolis eut des suites plus importantes. Les habitans de cette ville, qu'on appelle Naples aujourd'hui, loin d'être découragés par les victoires des Romains, crurent, à l'instigation des Samnites, et avec l'appui des Tarentins, qu'ils pouvaient attaquer Rome que ravageait alors la peste. Ils savaient d'ailleurs que ses armées étaient occupées à réprimer quelques rébellions dans les pays de Cumes et de Falérie. Les Romains se vengèrent de cette injuste agression par une victoire, et s'emparèrent de Palépolis. Les Tarentins, secourus secrètement par les Samnites, continuèrent seuls la guerre.

L'an 424 de Rome, un crime particulier, qui excita un grand scandale, produisit dans la législation un changement très favorable au peuple. L'usure exerçait toujours sa tyrannie à Rome, et les malheureux débiteurs se voyaient livrés sans dé-

fense à la cruauté de leurs avides créanciers. Un jeune citoyen, nommé Papirius, désespéré de voir son père opprimé par Publius, le plus impitoyable des usuriers, se condamna volontairement à la servitude, et se livra au créancier pour délivrer l'auteur de ses jours de la persécution qu'il éprouvait. Publius, loin d'être touché de ce dévouement, accabla d'outrages son jeune esclave, et le fit fouetter avec inhumanité. Papirius, s'échappant de ses mains, invoqua le secours du peuple, dont il excitait à-la-fois la pitié et l'indignation en lui montrant son corps déchiré. Les centuries rassemblées rendirent deux lois, qu'approuva le sénat: l'une déclarait que l'on ne pouvait engager aux créanciers que les biens et non la personne du débiteur; et l'autre défendit de frapper de verges tout citoyen qui ne serait pas convaincu d'un crime. Ainsi le malheur d'un particulier tourna au profit du bonheur public, et la cruauté d'un usurier ouvrit les prisons à tous ceux que l'usure y renfermait. C'est presque toujours l'injustice publique ou privée qui fait faire les plus grands pas à la liberté, et l'indépendance dut souvent sa naissance à la tyrannie.

Les Samnites, dont les forces étaient réparées, ne tardèrent pas à reprendre les armes et à se joindre ouvertement aux Vestins et aux Tarentins contre Rome. Tandis que Brutus Scéva battait les Vestins, Furius Camille, son collègue, tombé malade dans le pays des Samnites, nomma dictateur Papirius Cursor. Le nouveau dictateur, religieux comme l'étaient alors tous les Romains, ne voulut pas combattre avant d'aller, suivant l'usage, prendre les auspices à Rome. Il laissa l'armée aux ordres de Fabius Rullianus, qu'il venait de nommer son lieutenant; et, quoiqu'on fût en vue des Samnites, il lui défendit de sortir de ses retranchemens et de livrer bataille, quand même il y serait provoqué par l'ennemi.

Après son départ, Fabius, apprenant que les Samnites occupaient une mauvaise position et se gardaient avec négligence, sort de son camp, les attaque, les met en fuite et en fait un grand carnage. Le dictateur, à son retour, ne trouve plus d'ennemis et ne voit que le vainqueur coupable. Sans égard pour le succès, il condamne Fabius à la mort.

L'armée, complice de la victoire, se révolta contre l'arrêt et força le dictateur à en suspendre l'exécution. Papirius se plaignit vivement devant le sénat et devant le peuple de la violation des lois militaires: il les pressait de ne pas donner un exemple dangereux, en laissant impunie une telle infraction de la discipline. Le sénat et les tribuns du peuple, trouvant qu'après un si grand succès la sévérité ressemblait à l'ingratitude, déclarèrent l'accusé innocent et même louable.

L'extrême rigueur de Papirius lui avait tellement fait perdre l'affection des soldats, qu'il se vit au moment d'être abandonné par eux et de céder la victoire aux ennemis. Mais, se relâchant peu à peu de sa sévérité, il regagna l'esprit des troupes, et, sûr de leur affection, il attaqua, battit les Samnites et les contraignit à demander la paix.

Les guerres ordinaires se terminent par des traités; mais la paix n'est jamais qu'une trève entre deux peuples animés de profonds ressentimens. Les Samnites ne se reposaient que pour panser leurs blessures. Ils réunirent bientôt toutes leurs forces, et

rentrèrent dans l'arène des combats avec le courage du désespoir.

La fortune de Rome triompha de leurs efforts. Cornélius Arvina, dictateur, marcha contre eux, et, après une bataille disputée avec acharnement, il en fit un si horrible carnage que, perdant toute espérance et redoutant la vengeance du vainqueur s'ils continuaient de résister, ils se soumirent; envoyèrent à Rome tout le butin qu'ils avaient fait depuis vingt ans, tous les prisonniers tombés en leur pouvoir, et, pour comble d'humiliation, livrèrent le corps même de leur général, qui s'était tué de chagrin, parce qu'il avait conseillé cette guerre désastreuse; ils ne demandèrent d'autre grâce que la cessation des hostilités. L'abaissement encourage l'orgueil plus qu'il ne le fléchit, et ce n'est pas en montrant sa faiblesse qu'on sauve son pays. Le sénat reçut les prisonniers, accepta les dons et refusa la paix. Cette injuste dureté coûta cher aux Romains et leur attira bientôt une grande honte et un grand désastre.

L'outrage releva le courage des Samnites abattus. Un de leurs plus braves guerriers,

Pontius, profitant de l'indignation générale, les détermina tous à périr avec honneur, ou à se venger de l'affront reçu. Revêtu du commandement, il rassemble un corps de troupes, faible par le nombre, mais redoutable par la passion qui l'animait. S'avançant ensuite jusqu'à Caudium, nommé aujourd'hui Arpaja, entre Capoue et Bénévent, il fait déguiser dix soldats en bergers, leur ordonne d'aller vers Calacia, où les deux consuls, Véturius Calvinus et Posthumius Albinus, campaient, de se laisser prendre par les avant-postes romains, et de dire, quand on les interrogerait, que la ville de Lucérie, dans la Pouille, était assiégée par l'armée samnite, et se voyait au moment d'être prise.

Ce stratagème réussit complètement. Les consuls, dupes des faux bergers, prirent la résolution de marcher promptement au secours d'une ville qui n'était point attaquée. Il n'y avait que deux chemins pour aller à Lucérie; l'un n'offrait point d'obstacles et traversait la plaine; l'autre, beaucoup plus court, passait entre des montagnes escarpées, qui formaient deux défilés étroits séparés par une petite plaine. Les consuls, ne

voulant pas perdre de temps pour délivrer Lucérie, choisirent cette dernière route. Dès qu'ils furent engagés dans le défilé, les Samnites en fermèrent les deux gorges par des retranchemens *. Ils y placèrent leurs meilleures troupes et occupèrent toutes les hauteurs, d'où ils accablaient les Romains de pierres et de traits.

L'armée romaine, surprise et consternée, tenta vainement de forcer les deux issues. Jamais on ne vit de position plus déplorable. Ces braves guerriers, ne pouvant ni gravir les rocs, ni attaquer, ni se défendre, fortifièrent tristement leur camp, qui semblait devoir être leur tombeau.

Du haut des montagnes les Samnites les insultaient, en les raillant sur leurs inutiles travaux. Les consuls, les officiers, les soldats se demandaient tous en vain quels moyens ils pourraient prendre pour vendre chèrement leur vie, au lieu de périr dans un piége comme de vils animaux. Les Samnites délibéraient aussi; mais c'était pour décider comment ils profiteraient d'une

* An de Rome 433.

victoire certaine que les dieux seuls auraient pu leur enlever.

Comme les avis étaient partagés, ils envoyèrent consulter, à Samnium, le plus considéré de leurs concitoyens, Hérennius, père de leur général, aussi respectable par son expérience et par ses vertus que par son âge. Ce vieillard leur fit conseiller de conclure une paix honorable avec Rome, et de laisser à l'armée romaine la liberté de se retirer. Envoyant ensuite un second courrier, il leur écrivit qu'un autre parti à prendre était de se délivrer des ennemis en les faisant tous périr.

La contradiction de ces deux avis surprit étrangement Pontius et les chefs des Samnites. Hérennius, pressé par eux de s'expliquer, sortit de sa retraite, se rendit au camp, et, entrant au conseil, dit à son fils : « Les Romains sont en votre pouvoir ;
» vous n'avez que deux partis à prendre,
» celui d'exciter leur reconnaissance et de
» mériter leur amitié par un acte généreux,
» ou celui de les détruire, pour enlever à
» Rome sa force et la mettre dans l'im-
» possibilité de se venger. »

Il parlait le langage de la raison à des

hommes passionnés, et ne put les convaincre. Pontius et les généraux, trouvant le premier moyen trop peu satisfaisant pour leurs cœurs ulcérés, et l'autre trop cruel, décidèrent que les Romains n'obtiendraient la paix et la liberté de se retirer qu'après avoir passé sous le joug, déposé leurs armes, et promis de renoncer à toutes leurs conquêtes. On ajouta qu'on les renverrait à Rome avec une simple tunique.

Hérennius prédit vainement aux Samnites qu'ils se repentiraient un jour d'avoir pris cette fatale résolution. « Vous perdez, » dit-il, l'unique occasion de vous faire » des amis puissans, et vous laissez des » forces à un ennemi que vous aigrissez et » que vous rendez implacable. Le peuple » romain ne connaît pas de paix avec la » honte; ses défaites ne lui inspirent que » le désir de combattre, et il ne traite que » lorsqu'il est vainqueur.

Le conseil persistant dans sa décision, on la notifia aux consuls. Les Romains désespérés invoquaient la mort; ils ne pouvaient se résoudre à l'humiliation. « Périssons tous! s'écriaient-ils, plutôt que » de nous avilir. Imitons nos aïeux, qui

» n'ont pas cédé lâchement aux Gaulois ;
» il vaut mieux que Rome existe sans nous,
» faible, mais glorieuse, que de se voir
» entachée par le retour de ses légions
» déshonorées. »

Cet avis courageux, mais funeste, allait prévaloir, lorsque Lentulus, un des plus braves et des plus sages guerriers de Rome, prenant la parole, dit: « Nos pères ont
» abandonné les pierres et les murs de la
» ville pour sauver la force romaine qu'ils
» ont renfermée dans le Capitole. Aujour-
» d'hui votre désespoir vous aveugle ; en
» voulant sauver l'honneur de votre patrie,
» vous la perdez. Rome n'est point dans
» ses murs, elle vit dans ses légions ; toute
» sa force est ici. Si nous périssons, nous
» la livrons sans défense au pouvoir de
» l'ennemi. Supportons l'adversité, ployons
» sous la fortune, sacrifions notre orgueil
» au salut de Rome, et réservons nos bras
» pour sa vengeance. Je donnerais l'exem-
» ple du dévouement, si le combat était
» possible ; mais je pense que le salut de
» Rome, qu'on voulait payer autrefois au
» prix de l'or, doit être aujourd'hui acheté
» à quelque prix que ce soit, même aux dé-

» pens de notre honneur personnel. Puis-
» que ce sacrifice est indispensable, je con-
» jure les consuls de se rendre dans le
» camp ennemi, et de déclarer que nous
» déposons nos armes. »

Cette opinion d'un citoyen dévoué et d'un guerrier intrépide entraîna les suffrages. Les consuls allèrent trouver Pontius et se soumirent à tout, refusant seulement de signer un traité de paix, qui ne pouvait être conclu qu'avec l'approbation du sénat et du peuple.

Après cette honteuse capitulation, les consuls et les légions défilèrent, les yeux baissés, l'humiliation sur le front et la rage dans le cœur, jetant leurs armes et se courbant sous le joug en présence de leurs superbes et imprudens vainqueurs.

Dépouillés de leurs vêtemens et semblables à des esclaves châtiés, ils revinrent à Capoue, ensuite à Rome. La vue des légions nues et désarmées répandit d'abord la consternation dans la ville. On osait à peine se parler et se regarder; mais bientôt des mouvemens de fureur et des cris de vengeance succédèrent au silence de la honte. Les consuls, se jugeant eux-mêmes

indignes de leurs charges, ne parûrent plus en public et cessèrent leurs fonctions. Valérius Flaccus, élu dictateur, ne put parvenir à faire élire des consuls, et cet interrègne fut un temps d'insolence pour les étrangers et d'ignominie pour les Romains et pour leurs alliés. Enfin les comices, de nouveau rassemblés, élevèrent au consulat Papirius Cursor et Publius Philo. Les consuls, vaincus dans les Fourches Caudines, proposèrent au sénat de rompre leur indigne capitulation, et ils offrirent de se rendre chez les Samnites pour se livrer en victimes à leur ressentiment. On accepta leur proposition; ils partirent pour Samnium, d'où on les renvoya avec mépris.

La guerre recommença, et la prédiction d'Hérennius ne tarda pas à s'accomplir. Papirius battit en plusieurs rencontres les Samnites, surprit et entoura une de leurs armées, la fit passer sous le joug, reprit Lucérie et les places perdues, se fit rendre les six cents otages qu'on avait laissés comme garans de la capitulation, et termina cette brillante campagne par la signature d'une trève qui dura deux ans.

Lorsqu'elle fut expirée, les Samnites,

soutenus par les Étrusques, prirent les armes. Émilius, dictateur, et Fabius Maximus, son successeur, remportèrent sur eux plusieurs victoires et étendirent les possessions romaines.

La dictature de Junius Babulus ou Babuléius n'est remarquable que par un fameux ouvrage qu'entreprit le censeur Claudius Appius : ce fut cette belle route, nommée *Via Appia*, qui allait de Rome à Brindes par Capoue. On voit encore aujourd'hui des vestiges de ce vaste travail.

Les Étrusques, en soutenant les Samnites, s'étaient tenus sagement sur la défensive, disputant le terrain avec habileté et évitant toute affaire générale. Papirius, nommé de nouveau dictateur, sut par des mouvemens rapides les forcer au combat, et il les défit si complètement que, s'ils conservèrent quelque jalousie contre Rome, ils n'eurent plus la possibilité de retarder les progrès de sa puissance. Quatre ans après cette défaite, ayant essayé de se soulever, le dictateur Valérius Maximus détruisit le reste de leurs forces et ce peuple redoutable, qui avait lutté quatre siècles

contre les Romains, se soumit enfin à leur domination.

Les Samnites s'étaient vus forcés de faire la paix et de renouveler leur ancienne alliance avec Rome; mais le regret de leur gloire passée, et le désir de recouvrer les places qu'ils avaient perdues, leur firent tenter encore le sort des armes. La fortune sembla d'abord les favoriser; ils battirent les Romains, commandés par Fabius Gurgès. Son fils, Fabius Maximus, toujours heureux à la guerre, le vengea et gagna sur les ennemis une bataille, dans laquelle périt Pontius, le plus célèbre de leurs généraux.

De nouvelles victoires du consul Curius Dentatus épuisèrent leur courage, leur enlevèrent la plupart des villes qui leur étaient restées; et trois colonies, envoyées à Castrum, à Serra et à Adria, mirent les conquêtes des Romains à l'abri de tout danger. Rome, vengée de ses propres injures, s'arma pour soutenir ses alliés dans la Calabre. Elle envoya ses troupes chez les Lucaniens, et les dompta. Les derniers peuples de l'Italie, qui compromirent la fortune de Rome en s'opposant à sa domina-

tion, furent les Tarentins. Tarente avait pillé quelques vaisseaux de la république, et refusé toute satisfaction de cette offense. Le sénat lui déclara la guerre.

Les Tarentins attirèrent dans leur parti les Samnites, les Lucaniens, les Messapiens, les Brutiens, les Apuliens, et appelèrent en Italie le célèbre Pyrrhus, roi d'Épire, dont le père, nommé Alexandre, frère d'Olympias et oncle d'Alexandre-le-Grand, avait déjà fait connaître ses armes dans cette contrée, en portant du secours au peuple de Capoue.

Cette guerre, la première où les Romains combattirent contre les Grecs, eut lieu l'an 473 de Rome, deux cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

Pendant la longue lutte de la république contre les Samnites, les tribuns du peuple avaient quelquefois encore troublé sa tranquillité intérieure. En 453, après de longues contestations ils avaient obtenu que les plébéiens fussent promus aux charges de pontifes et d'augures. Le sénat en multiplia le nombre, afin de conserver la même quantité de places aux patriciens.

Les efforts des Romains pour conquérir

le midi de l'Italie, ne les empêchèrent point d'employer des forces considérables pour résister aux attaques renouvelées d'un ennemi dont le nom seul annonçait les plus grands dangers. En 469, les Gaulois Sénonais ayant formé le siége d'Arétium en Étrurie, le consul Lucius Cæcilius Métellus, chargé de la secourir, fut battu, perdit treize mille soldats et périt dans le combat. Rome envoya des ambassadeurs pour négocier; les barbares les massacrèrent. Curius Dentatus vengea Rome de cette injure et ravagea le pays des Gaulois; mais, tandis qu'il livrait cette contrée au pillage, les barbares marchèrent sur Rome : le consul Dolabella courut à leur rencontre, les tailla en pièces et détruisit tellement l'armée sénonaise, qu'aucun Gaulois ne put porter la nouvelle de ce désastre dans sa patrie.

Pyrrhus, cédant aux prières, aux promesses et aux flatteries des Tarentins, que secondait sa passion pour la gloire, envoya trois mille hommes à Tarente, sous les ordres de Cynéas, disciple de Démosthène. S'embarquant ensuite lui-même avec vingt mille hommes, trois mille chevaux, vingt éléphans, deux mille archers et cinq cents

frondeurs, il vit sa flotte dispersée par une tempête furieuse. La mer semblait lui donner le présage des dangers que la terre lui préparait. Après avoir été long-temps tourmentés par les vents, tous ses vaisseaux se réunirent et gagnèrent heureusement le port.

Pyrrhus, arrivé à Tarente, voulut se concilier les esprits par sa popularité; mais, nourri dans les camps macédoniens, il vit avec indignation la mollesse de cette ville, dont les habitans efféminés ne s'occupaient que de plaisirs et de spectacles. Ce n'était pas en se livrant à la volupté qu'on devait prétendre à lutter contre les Romains durs et belliqueux. Pyrrhus prouva bientôt aux Tarentins qu'un allié puissant est un maître. Sa présence changea momentanément les mœurs; il fit taire le plaisir et parler la gloire. Arrachant la jeunesse aux débauches et l'entraînant dans les camps, il l'enrôla, l'arma, la disciplina, l'exerça; et, sans attendre les secours lents des peuples alliés, il marcha contre les Romains, que commandait le consul Lévinus.

Avant de combattre, le roi proposa sa médiation entre Rome et Tarente. Lévinus

5.

répondit que la république aimait mieux avoir Pyrrhus pour ennemi que pour médiateur.

Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Héraclée. Une rivière, nommée Lyris, les séparait; les Romains en forcèrent le passage et culbutèrent les troupes qui le défendaient. Pyrrhus alors, donnant le signal du combat, charge à la tête de ses phalanges. Il se faisait remarquer par la richesse et par l'éclat de ses armes; mais son active valeur le distinguait encore davantage. Tous les coups des Romains se dirigent sur lui; son cheval tombe percé de traits. Dans ce péril extrême, un officier fidèle accourt près du roi, le relève et change d'armure avec lui, dans l'espoir de sauver ses jours. Bientôt cet officier périt victime de son dévouement. Les Romains élèvent en l'air ses armes comme un trophée, dont la vue remplit les légions romaines d'ardeur et les Grecs d'effroi. Ceux-ci découragés, se croyant sans chef, combattent mollement et commencent à plier. Tout-à-coup Pyrrhus, levant la visière de son casque, se montre à leurs regards, parcourt leurs rangs et les ranime. Le com-

bat devient terrible, la victoire flotte incertaine; enfin le roi ordonne de lâcher les éléphans : leur aspect inconnu étonne les Romains; l'odeur qu'ils exhalent épouvante les chevaux. Pyrrhus, profitant de ce moment de trouble, fait avancer la cavalerie thessalienne; elle fond sur les légions, les enfonce et les met en fuite. Pyrrhus perdit dans cette action treize mille hommes, les Romains quinze mille et dix-huit cents prisonniers.

Le roi traita les captifs avec humanité, et donna l'ordre d'enterrer les morts des deux partis. Il parcourut le champ de bataille, admira la forte constitution des soldats romains; et, croyant voir sur leurs traits, malgré la pâleur de la mort, un reste de fierté, il s'écria : « Que n'ai-je de » tels soldats! Avec eux, je deviendrais le » maître du monde! »

Les Samnites, les Brutiens, les Lucaniens, lents avant le combat, prompts après la victoire, vinrent grossir son armée, qui s'avança jusqu'à Préneste, à douze lieues de Rome.

La défaite de Lévinus répandait l'alarme

dans la ville : le patricien Fabricius, qu'un grand nombre d'exploits et de triomphes rendait respectable, rassure les esprits, ranime les courages. « Pyrrhus, disait-il, n'a » vaincu que le consul et non les légions. » L'amour de la gloire et de la patrie fit lever si promptement une nouvelle armée, que le roi, admirant le courage des Romains, préféra la négociation au combat, et envoya Cynéas à Rome pour proposer la paix. L'esprit de cet orateur lui inspirait une grande confiance, et il avait coutume de dire : « Cynéas a pris plus de villes par » son éloquence que moi par mes armes. »

L'ambassadeur grec employa toute son adresse à flatter l'orgueil des patriciens, à tromper le peuple par des promesses, à séduire les dames romaines par des présens; mais il n'éprouva que des refus. Essayant l'éloquence après les libéralités, il se présente au sénat, lui prodigue les plus grands éloges, l'assure de l'estime de Pyrrhus pour les Romains, et déclare que le roi est disposé à renvoyer sans rançon tous les prisonniers, que ses troupes aideront la république, si elle le veut, à conquérir l'Italie, et qu'il ne demande pour récompense de ses


DECIUS
CINEAS DEVANT LE SENAT ROMAIN.


Biblioteca Nazionale
V. E. III -
NAPOLI

services que la paix et une alliance entre Rome, lui et ses alliés.

Le sénat, ému par ce discours, inclinait à un accommodement ; mais Appius Claudius, dont la vieillesse et les infirmités n'avaient point affaibli la vigueur, se levant alors, s'écria : « Pères conscripts, je » supportais avec peine la perte de la vue ; » mais aujourd'hui je voudrais être sourd » comme aveugle, pour ne pas entendre » les lâches conseils que l'on vous donne, » et dont l'effet serait de déshonorer le » nom romain! Avez-vous oublié votre » dignité? Qu'est devenu ce temps où vous » prétendiez que, si Alexandre-le-Grand » eût paru en Italie, on ne le chanterait » plus à présent comme un guerrier invin- » cible. Maintenant ce langage si fier pas- » sera pour une vaine arrogance, puisque » vous montrez tant de crainte à la vue » de quelques Molosses, asservis sans peine » par les Macédoniens.

» Vous tremblez donc devant un homme » qui long-temps ne s'est montré que le » servile courtisan de l'un des satellites » d'Alexandre, et qui n'est venu dans cette » contrée que pour fuir les ennemis dont

» il redoutait les armes dans la Grèce! Il » vous offre, pour conquérir l'Italie, l'appui d'une armée avec laquelle il n'a pu » parvenir à conserver une faible portion » de la Macédoine. Si vous ployez sous son » joug, ne croyez pas que cette paix hon» teuse vous délivre de lui; votre faiblesse » vous attirera de nouveaux ennemis, et » tous les peuples vaincus par vous, se joi» gnant aux Samnites et aux Tarentins, » vous mépriseront et vous attaqueront » avec confiance, lorsqu'ils verront que » vous êtes si faciles à abattre, et que vous » posez les armes devant Pyrrhus, sans » vous être vengés de l'outrage qu'il vous » a fait. »

Le sénat, entraîné par ces nobles paroles, et revenant à son ancien usage de ne parler de paix qu'après la victoire, répondit à l'ambassadeur que Rome ne négocierait que lorsque Pyrrhus aurait retiré ses troupes d'Italie.

Cynéas, de retour près du roi, lui dit qu'en entrant dans le sénat il avait cru voir une assemblée de dieux; que le peuple romain était une hydre, dont les têtes renaissaient à mesure qu'on en abattait; que

le consul commandait déjà une armée plus forte que l'armée vaincue, et qu'enfin Rome était encore en état d'en lever d'autres quand elle le voudrait.

Le sénat, croyant convenable de répondre à la courtoisie du roi, relativement au sort des prisonniers, lui envoya une ambassade, dont Caïus Fabricius était le chef. Le roi, instruit par la renommée des exploits et du crédit de ce sénateur, s'efforça de le gagner. Connaissant sa pauvreté et non son désintéressement, il lui montra une haute estime, lui offrit des présens magnifiques, et lui promit de grandes possessions en Épire s'il voulait entrer dans ses vues; mais il le trouva incorruptible. Le lendemain, dans le dessein d'éprouver son intrépidité, il fait cacher derrière une tapisserie le plus grand de ses éléphans. Au milieu de la conférence, le terrible animal se montre tout-à-coup, armé, tenant sa trompe élevée sur la tête du Romain, et jetant un cri effroyable. Fabricius, sans montrer la moindre émotion, dit au roi: « Vous me voyez aujourd'hui tel que j'étais hier; votre éléphant ne m'effraie pas » plus que votre or ne me tente. »

Le roi, estimant ce fier courage, déclara que, par considération pour Fabricius, il renvoyait tous les prisonniers sans rançon, à condition que Rome les lui rendrait, si elle persistait à continuer la guerre. Ils partirent, et l'inflexible sénat ordonna, sous peine de mort, aux captifs de retourner au camp de Pyrrhus.

L'activité des Romains prouvait au roi d'Épire que Cynéas les avait bien jugés. La guerre qu'ils soutenaient contre lui ne les empêcha pas de lever une autre armée, que Lévinus commanda et conduisit contre les Étruriens révoltés. Il parvint promptement à les vaincre et à les soumettre. Dans ce même temps on fit un dénombrement, qui porta à deux cent soixante-dix-huit mille deux cent vingt-deux hommes le nombre des citoyens en état de porter les armes, et l'on n'y comptait, parmi les alliés de Rome, que ceux qui avaient le droit de bourgeoisie.

Les consuls Sulpicius Saverrio et Décius Mus marchèrent au-devant de Pyrrhus et le rencontrèrent près d'Asculum, aujourd'hui Ascoli. Le roi s'était posté dans un terrain coupé de bois; il ne pouvait y

faire usage de sa cavalerie. Le combat, qui eut lieu entre les deux infanteries, se prolongea depuis le point du jour jusqu'à la nuit, et resta indécis. Le lendemain le roi, changeant sa position et son ordre de bataille, occupa une large plaine, plaça ses éléphans au centre de son armée, et garnit les intervalles de ses bataillons de frondeurs et d'archers.

Les Romains, resserrés à leur tour sur un terrain étroit, ne purent manœuvrer; mais ils chargèrent en masse avec furie, firent un grand carnage des Grecs, les enfoncèrent et parvinrent même jusqu'à leur centre. Là, ils furent arrêtés par les éléphans et par la cavalerie ennemie, qui se précipitèrent sur eux, rompirent les légions et les forcèrent à se retirer dans leur camp. La perte des Romains s'éleva à six mille hommes, celle de Pyrrhus à quatre mille. Comme le roi restait maître du champ de bataille, ses courtisans le félicitaient sur sa victoire : « Encore une pareille, leur dit-il, et nous sommes perdus. » Cette action termina la campagne.

L'année suivante, Fabricius et Émilius

Papus, à la tête d'une forte armée, s'avancèrent encore pour combattre les Grecs. Les deux armées étaient en présence, lorsque Fabricius reçut une lettre du premier médecin de Pyrrhus, qui lui offrait de mettre fin à la guerre en empoisonnant le roi, si on voulait lui accorder une récompense proportionnée à l'importance de ce service.

Fabricius indigné informa le monarque du complot tramé contre ses jours, et lui écrivit en ces termes : « Pyrrhus choisit » aussi mal ses amis que ses ennemis : il » fait la guerre à des hommes vertueux et » se confie à des traîtres. Les Romains dé» testent tout genre de perfidie ; ils ne » font la conquête de la paix que par les » armes, et ne l'achètent point par la tra» hison. »

Pyrrhus, rempli d'admiration pour cette générosité du consul, s'écria : « Je vois » qu'on détournerait plus facilement le » soleil de son cours que Fabricius du che» min de la vertu ! » Magnifique éloge qu'on pouvait alors appliquer à tout le peuple romain.

Le roi condamna au supplice ce perfide

médecin, et mit en liberté tous les prisonniers romains. Le sénat ne voulut pas se laisser vaincre en générosité, et rendit au roi d'Épire les captifs grecs, samnites et tarentins qui étaient en son pouvoir.

Pyrrhus ne combattait plus qu'à regret un peuple qui venait de conquérir son estime. Il offrit de nouveau la paix; mais le sénat, fidèle à ses maximes, persistait à exiger l'évacuation préalable de l'Italie. Cette opiniâtreté jetait dans un grand embarras le roi d'Épire. Ce prince ne voulait ni céder à l'orgueil de Rome, ni continuer une guerre ruineuse, et dont le succès devenait de jour en jour moins probable. Les Siciliens lui donnèrent alors, fort à propos, un prétexte pour se tirer de cette fâcheuse position. Ils implorèrent son secours contre les Carthaginois, qui, depuis long-temps, leur faisaient la guerre. Pyrrhus, ayant épousé la fille d'Agathocle, se croyait quelques droits au trône de Syracuse. Il s'y rendit avec trente mille hommes et deux mille cinq cents chevaux, laissant à Tarente une garnison assez forte, non-seulement pour défendre la ville, mais même pour y dominer.

Les Romains profitèrent de son éloignement et tirèrent vengeance à leur gré des Tarentins, des Samnites, des Lucaniens et des Brutiens. Tandis qu'ils livraient au pillage ces contrées, la peste exerça de nouveau ses ravages dans Rome, et la superstition opposa encore à ce fléau le remède accoutumé. Un dictateur attacha solennellement le clou sacré au temple de Jupiter.

Pyrrhus, ardent à chercher la gloire et incapable d'en jouir, après avoir conquis rapidement la plus grande partie de la Sicile, renonça tout-à-coup au trône dont il s'était emparé. Fatigué de l'esprit turbulent de ces peuples, qui haïssaient sa sévérité, et dont il méprisait l'inconstance, il leur annonça son départ et revint en Italie, où Tarente le rappelait.

Curius Dentatus et Cornélius Lentulus venaient d'être élus consuls. Le peuple, agité par l'esprit factieux de ses tribuns, s'opposait à l'enrôlement ordonné par le sénat. Curius, bravant cette opposition, fit tirer au sort les tribus; le tour de la tribu Polliane étant arrivé, on ordonna au premier citoyen dont le nom sortit de l'urne,

de se présenter : celui-ci se cacha au lieu d'obéir. Le consul commanda qu'on vendît ses biens à l'encan ; le réfractaire en appela au peuple ; Curius, sans égard pour l'appel, le condamna à être vendu comme esclave, disant qu'un citoyen rebelle était un fardeau dont la république devait se délivrer. Les tribuns n'osèrent pas défendre le coupable, et cet arrêt sévère devint depuis une loi qui rendait esclave quiconque refusait de s'enrôler.

Pyrrhus, débarqué à Tarente, réunit à ses troupes les forces de ses alliés, et s'approcha de Samnium, où Curius Dentatus rassemblait son armée. La marche rapide du roi d'Épire aurait surpris les Romains avant la réunion de leurs légions, s'il ne se fût égaré dans un bois. Ce retard les sauva. Cependant son arrivée imprévue les jeta d'abord dans quelque confusion ; mais la fermeté du consul rétablit l'ordre ; et, tandis qu'une troupe d'élite repoussait l'avant-garde de Pyrrhus, Curius rangea promptement ses légions dans une plaine près de Bénévent.

Les deux armées ayant pris position, la bataille s'engagea. Des deux côtés on mon-

tra long-temps la même ardeur et la même opiniâtreté : les éléphans, lâchés contre les Romains lorsqu'ils étaient déjà fatigués du combat, portèrent le désordre dans leurs rangs, et ils se virent obligés de se retirer jusqu'à la tête de leur camp, placé sur une hauteur. Un corps de réserve, que le consul y avait prudemment laissé, lui donna le moyen de rallier ses troupes, de soutenir leur courage et de recommencer le combat.

La position devenait avantageuse pour les Romains ; leurs traits, lancés de haut en bas, portaient tous. Les Grecs se voyaient renversés successivement, en faisant de vains efforts pour gravir la colline du sommet de laquelle on lançait sur les éléphans des cordes enduites de poix enflammée. Ces animaux épouvantés prirent la fuite et se jetèrent sur les phalanges grecques qu'ils écrasèrent. Les Romains, profitant de ce désordre, chargèrent avec furie les ennemis, les mirent en pleine déroute, en tuèrent près de vingt-trois mille, et s'emparèrent du camp du roi.

La vue de ce camp, tracé avec symétrie, fermé comme une citadelle et environné de retranchemens, servit aux généraux

romains de leçon, de modèle, et devint dans la suite une des grandes causes de leurs succès. En tous temps, Rome sut profiter de ce qu'elle trouvait d'utile dans l'armement, la tactique, la législation et les coutumes de ses ennemis.

Curius ramena dans les murs sacrés son armée victorieuse ; treize cents captifs, quatre éléphans et une immense quantité d'or, d'argent, de vases et de meubles précieux, riches dépouilles du luxe de Tarente et de la Grèce, ornèrent son triomphe. Ces trophées enorgueillirent les Romains sans les corrompre, car ils étaient encore si attachés à la simplicité des mœurs antiques, que cette même année, Fabricius et Émilius, nommés censeurs, chassèrent du sénat un ancien consul, un ancien dictateur, nommé Rufinus, parce qu'il se servait de vaisselle d'argent.

Pyrrhus, décidé par sa défaite à sortir de l'Italie, dissimula son découragement, déguisa ses projets, et dit à ses alliés qu'il allait chercher de puissans secours qu'on lui promettait en Grèce et en Asie. Ce langage rassura les Tarentins et trompa même les Romains qui n'osèrent désarmer. Ce-

pendant le roi, craignant qu'on ne finît par s'opposer à son départ, s'embarqua furtivement la nuit, et ne ramena en Épire que huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux, faible débris échappé à une guerre qui avait duré six années. Ce prince, ennemi du repos, cherchant ensuite une nouvelle gloire dans le Péloponèse, trouva la mort dans les murs d'Argos.

Les Romains apprirent de lui l'art de camper, de choisir des positions, d'opposer avec succès aux attaques de la cavalerie une infanterie disposée en phalange.

La fuite de Pyrrhus étendit la gloire de Rome au-delà des mers. Dès qu'on connut sa puissance, on rechercha son amitié. Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, célèbre par son amour pour les arts et pour les sciences, fut le premier qui félicita le peuple romain sur ses victoires, et qui lui offrit son alliance, quoique cependant alors il ne crût avoir rien à en espérer ni à en craindre.

Les Tarentins, abandonnés par les Grecs, demandèrent du secours à Carthage; elle leur en envoya; mais ce renfort ne les empêcha ni d'être repoussés dans leurs murs, ni d'être assiégés.

Milon, que Pyrrhus avait laissé avec une faible garnison, capitula et livra la citadelle. La ville, privée de tout espoir et de tout appui, se rendit enfin au consul, qui fit démolir ses murs.

Les conquêtes des Romains devenaient plus solides, parce qu'au lieu de rappeler, comme autrefois, et de licencier leurs troupes, ils les faisaient hiverner dans les pays conquis. Mais ce système nouveau rendait plus nécessaire le maintien d'une discipline rigoureuse. Plusieurs séditions en donnèrent la preuve. La légion, nommée la Campanienne, qui se trouvait en quartier à Rhège, se révolta, s'empara de la ville et se déclara indépendante. Elle y fut bientôt assiégée, prise et disséminée.

Rome donna dans ce temps une preuve éclatante de sa justice, en livrant aux ambassadeurs d'Apollonie, ville albanienne, quelques jeunes citoyens qui les avaient insultés.

La république, ayant réuni à ses possessions, l'Étrurie, le Samnium, le pays des Lucaniens et celui des Tarentins, commençait à s'enrichir. Aussi ce fut à cette époque qu'on frappa pour la première fois

dans Rome de la monnaie d'argent; on ne s'était servi jusque-là que de cuivre et d'airain.

Les jeux publics se célébrèrent avec plus de magnificence en 488. Marcus et Décius Brutus, à l'occasion des funérailles de leur père, établirent des combats de gladiateurs, spectacle cruel et qui devint une passion chez les Romains, parce qu'il était conforme à leur humeur belliqueuse.

Les armes romaines, délivrées de tout obstacle qui pût s'opposer à leurs progrès dans la péninsule, s'emparèrent de Spolette, d'Otrante, de Brinduse; et la république étendit enfin sa domination sur toute l'Italie, à l'exception de la partie septentrionale qu'occupaient encore les Gaulois.

Carthage, la plus grande puissance de l'Occident, souveraine d'une partie de l'Afrique, de l'Espagne et de la Sicile, dominatrice des mers et maîtresse du commerce du monde, ne pouvait voir avec indifférence la conquête de l'Italie. Elle avait admiré et même encouragé les Romains lorsqu'ils ne faisaient que repousser avec valeur les peuples qui attaquaient leur indépendance; mais, dès qu'elle aperçut dans

Rome une rivale, elle lui voua une haine implacable. Ces deux républiques ambitieuses aspiraient également à l'empire de la terre; l'une voulait l'enchaîner par ses vaisseaux, l'autre par ses légions. Leurs existences devenaient incompatibles, et la sanglante guerre qu'excita cette rivalité ne pouvait se terminer que par la destruction de Rome ou de Carthage.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

GUERRE CONTRE L'ILLYRIE, LES GAULOIS ET LES LIGURIENS. — CONQUÊTE DE LA SARDAIGNE.

Nous avons vu, pendant près de cinq cents ans, les Romains poser péniblement les fondemens de leur puissance; l'édifice de leur grandeur va s'élever; mais, avant de dominer le monde, cet édifice colossal chancellera sur sa base et sera au moment d'être renversé. Rome, ébranlée par Carthage, triomphera enfin de sa superbe rivale, et étendra ensuite facilement son empire sur l'Orient amolli et divisé.

Depuis long-temps les armes et le commerce avaient agrandi la domination de Carthage. Elle possédait ce qu'on appelle aujourd'hui la Barbarie en Afrique, la Sardaigne, la Corse, une grande partie de la Sicile; et presque toutes les îles de la Méditerannée lui étaient soumises; et Pyr-

rhus, en quittant Syracuse, prédit avec raison que la Sicile deviendrait bientôt le champ de bataille des Romains et des Carthaginois.

Après la mort du tyran Agathocle, les Mamertins, soldats de sa garde, s'étaient emparés de Messine, dont ils avaient égorgé les principaux habitans pour épouser leurs veuves et pour s'approprier leurs richesses. S'unissant ensuite aux légions romaines, coupables des mêmes crimes à Rhège, ces deux armées usurpatrices exerçaient de grands ravages dans les environs des deux villes, et leurs corsaires infestaient les côtes de Sicile et d'Italie. Les Romains assiégèrent, vainquirent et châtièrent, comme on l'a vu, les rebelles de Rhège, et les Mamertins se virent bientôt attaqués par Hiéron, roi de Syracuse. Ce prince gagna une bataille sur eux et assiégea Messine. Il était sur le point de s'en emparer, lorsque Annibal, général carthaginois, qui se trouvait à Lipari avec une flotte, vint offrir son appui aux Mamertins, et fit entrer ses troupes dans leur citadelle, quoiqu'il n'eût obtenu que d'une partie d'entre eux la permission de s'y établir.

Les autres habitans, craignant autant les armes de Carthage que celles d'Hiéron, invoquèrent le secours de Rome : ils croyaient qu'une république qui n'avait point de marine les protégerait sans les asservir, et serait moins dangereuse pour eux qu'une nation qui possédait déjà les deux tiers de la Sicile, et dont les innombrables vaisseaux couvraient les mers.

La démarche des Mamertins devint à Rome l'objet d'une vive discussion. Il existait alors un traité d'alliance entre les Romains et les Carthaginois ; mais la jalousie des deux peuples rendait ce lien peu solide. Rome, attaquée par Pyrrhus, avait dédaigneusement refusé les secours que lui offrait Carthage, et celle-ci venait récemment de donner des troupes auxiliaires aux Tarentins. Enfin l'occupation de Messine par Annibal faisait craindre au sénat romain que les Africains, marchant rapidement à la conquête entière de la Sicile, ne se vissent bientôt en état de porter leurs armes en Italie.

D'un autre côté, on ne pouvait, sans offenser la morale et la justice, après avoir puni les brigands de Rhège, soutenir ceux

de Messine. Cette dernière considération prévalut dans le sénat. Fidèle à ces maximes d'équité qui l'avaient rendu jusque-là si respectable, il n'accueillit point la demande des Mamertins; mais le peuple, plus passionné, laissant éclater sa haine contre Carthage, déclara qu'on devait défendre Messine, punir les Carthaginois d'avoir secouru Tarente, et les éloigner de l'Italie en les chassant de la Sicile. Le sénat se vit forcé d'y consentir, et la guerre fut résolue.

Appius Claudius, consul, se trouva chargé de l'exécution des ordres du sénat. Ayant envoyé d'abord un officier à Messine pour s'assurer de la disposition des habitans, cet ambassadeur, au milieu de l'assemblée du peuple, prouva évidemment l'injustice de l'occupation de la citadelle par les Carthaginois, qui se montraient par là plutôt en maîtres qu'en alliés. Les Mamertins applaudirent à ce discours; et les Carthaginois, contraints d'évacuer la citadelle, se réunirent aux troupes d'Hiéron, et déclarèrent la guerre aux Mamertins.

Le consul pouvait difficilement porter en Sicile les secours qu'il avait promis à Messine. Le port de cette ville était bloqué

par une escadre carthaginoise; les flottes africaines défendaient le passage du détroit, et Rome n'avait point de vaisseaux.

Claudius, ayant rassemblé son armée à Rhège, ne put y réunir que des bateaux semblables aux canots des sauvages. Au défaut de la force, il eut recours à la ruse; il feignit de trouver le passage impossible, et publia que, renonçant à un projet inexécutable, il allait retourner à Rome avec son armée.

Les agens de Carthage qui se trouvaient à Rhège, informèrent Annibal de cette nouvelle résolution. Ce général, trompé par ces fausses nouvelles, cessa de garder la côte, et son escadre s'éloigna de Messine.

Le consul, profitant de sa négligence, embarqua rapidement ses troupes, pendant la nuit, sur ces frêles bâtimens qu'on appelait *caudiceani*, et aborda en peu d'heures sans obstacle en Sicile. Trop habile pour laisser à l'ennemi le temps de revenir de sa surprise, il marcha précipitamment contre l'armée syracusaine qui assiégeait Messine, la surprit et la tailla en pièces en si peu de temps, que Hiéron disait qu'il avait été vaincu par les Romains avant de les avoir

vus. Tournant ensuite ses efforts contre l'armée carthaginoise, il la défit complètement; et, après avoir fait un grand butin en Sicile, il revint à Rome jouir d'un triomphe d'autant plus éclatant, qu'il signalait la première victoire que les armes romaines eussent remportée au-delà des mers. On lui donna le surnom de *Caudex*, en mémoire des frêles bâtimens sur lesquels il avait bravé les flots.

L'année suivante, Valérius, élu consul, rejoignit les troupes restées en Sicile; il y obtint de nouveaux succès, défit les ennemis en plusieurs rencontres, attacha indissolublement Messine à Rome, s'approcha de Syracuse et conclut un traité de paix avec Hiéron. Ce prince, admirant la valeur romaine et craignant la mauvaise foi carthaginoise, paya six cents talens pour les frais de la guerre, et devint l'allié le plus fidèle de Rome.

Valérius s'empara de Catane, de plusieurs autres villes, et reçut le surnom de *Messina*, qu'on changea depuis en Messala. Il obtint les honneurs du triomphe, et apporta dans Rome le premier cadran solaire qu'on y eût vu. Quelques historiens croient que, trente

ans avant, Papirius Cursor en avait fait construire un plus imparfait. Cinq ans après, Scipion Nasica fit connaître une horloge qui servait le jour et la nuit. On l'appelait *clepsydre*; elle indiquait les heures par le moyen de l'eau qui tombait goutte à goutte dans un vase.

L'alliance conclue avec Hiéron donnait un grand avantage aux Romains pour la guerre de Sicile. Elle leur assurait de bons ports, un fort appui et des subsistances. Aussi le sénat crut qu'il suffisait d'y laisser deux légions.

Posthumius Gémellus et Mamilius Vitulus, consuls, assiégèrent Agrigente. Ce siége dura cinq mois. Les Romains repoussèrent toutes les sorties des Africains. Hannon descendit avec une forte armée en Sicile pour secourir cette cité. Le consul Posthumius, feignant de craindre ses nouveaux ennemis, excitait leur témérité en se renfermant dans son camp; et, lorsqu'il vit les Carthaginois, pleins d'une folle confiance, s'approcher de lui, sans ordre, il sortit rapidement avec ses légions, fondit sur eux, les mit en déroute et s'empara de leur camp.

Agrigente, épuisée de vivres, se rendit.

Les troupes carthaginoises échappèrent, en s'embarquant de nuit, à la vigilance des Romains.

Hannon justifia dans ce temps, par une atroce perfidie, les reproches qu'on faisait à la foi punique. Furieux d'avoir été vaincu, et irrité des plaintes que quatre mille Gaulois mercenaires se permettaient sur le retard de leur solde, il les envoya dans une ville voisine, et fit informer secrètement Posthumius de leur marche. Celui-ci se plaça en embuscade sur leur route, et les passa tous au fil de l'épée.

Carthage punit la défaite d'Hannon par une amende. Sa tête aurait dû expier sa cruauté.

La cinquième année de la guerre allait commencer; les succès des armées de Rome augmentaient sa gloire, mais ne portaient qu'une atteinte légère à la puissance de son ennemie. Carthage restait maîtresse de la mer, et la tranquillité régnait en Afrique, tandis que les côtes de l'Italie se trouvaient livrées aux incursions des Carthaginois.

Le sénat ordonna la construction d'une flotte, et cette magique création s'opéra si rapidement, qu'on pouvait croire, comme

le dit Florus, que les dieux de Rome avaient tout-à-coup changé les forêts en vaisseaux. Une galère carthaginoise, échouée, servit de modèle à l'industrie romaine. En soixante jours, on vit sur leurs ancres cent galères à six rangs de rames, et vingt-trois de moindre force. Il aurait fallu des matelots et des pilotes, on n'eut que des soldats; mais leur courage suppléa aux talens qui leur manquaient.

La science maritime était alors très bornée. Les galères n'étaient que de très grands bateaux plats : les escadres s'éloignaient le moins possible des côtes; et, pour se garantir de la tempête, on échouait sur le rivage et on tirait les vaisseaux à terre.

L'ambition romaine, contenue jusque-là par la mer, comme l'incendie dont un fleuve arrête les flammes, franchit enfin les flots avec le secours des vents, pour s'étendre sur la riche proie qui tentait son avidité.

Les consuls Cornélius et Duillius s'embarquèrent avec la confiance que leur inspirait la fortune de Rome. Cornélius, devançant son collègue et se portant sur Lipari, fut rencontré et pris par la flotte ennemie. Cet échec ne tarda pas à être réparé. Duil-

lius, trouvant sur son chemin cinquante galères africaines, s'en rendit maître et joignit enfin l'armée ennemie.

Ses bâtimens, lourds, grossiers, informes, étaient l'objet de la raillerie des Carthaginois : ils semblaient peu propres par leur pesanteur à combattre avec succès les galères africaines, légères comme des oiseaux et conduites par des rameurs agiles et expérimentés.

Duillius, prévoyant ces difficultés, avait imaginé une machine nommée *corbeau*. C'était un pont volant et armé de grapins, qu'on faisait tomber sur le vaisseau ennemi pour l'accrocher. Les galères carthaginoises, fondant rapidement sur les Romains, se virent, avec une extrême surprise, retenues et enchaînées par les galères italiennes. Toute manœuvre devenait impossible; le champ était fermé à l'adresse et ouvert à la force. Ainsi, avec le secours de leurs ponts, les Romains, au milieu des flots, avaient changé un combat de mer en un combat de terre

Les Carthaginois ne purent résister à la vaillance romaine; ils furent vaincus et perdirent cinquante vaisseaux. Duillius, ne

rencontrant plus d'obstacles à sa marche, fit lever le siége d'Égeste, prit d'assaut la ville de Macella, et revint à Rome, où il donna au peuple le premier spectacle d'un triomphe naval.

Une colonne, à laquelle on attacha les proues des vaisseaux pris, a bravé les siècles; et la colonne rostrale nous rappelle encore la gloire de Duillius.

Le sénat, croyant qu'une victoire d'un genre si nouveau méritait une nouvelle récompense, accorda à Duillius l'honneur d'être conduit tous les soirs chez lui à la clarté des flambeaux et au son des instrumens. Nulle part on ne sut mieux l'art de multiplier les grands hommes par les hommages rendus à la victoire. Rome consolait le malheur et récompensait le succès; Carthage, au contraire, ingrate pour ses généraux vainqueurs, les châtiait avec sévérité lorsqu'ils étaient vaincus.

Annibal, craignant les lois sévères de sa patrie, envoya, après sa défaite, un officier à Carthage pour demander ce qu'il devait faire, étant en présence d'une armée supérieure à la sienne. « Qu'il combatte! »

répondit le sénat. « Eh bien ! dit l'officier, » il l'a fait et il a été vaincu. » Le sénat n'osa pas condamner une action qu'il venait d'ordonner.

L'année suivante, Amilcar surprit les Romains en Sicile, les battit et leur tua quatre mille hommes. Cornélius Scipion, nommé consul, rétablit bientôt les affaires de la république dans cette île ; remporta une grande victoire sur Hannon, le tua et s'empara de la Corse et de la Sardaigne. Peu de temps après, Annibal, revenant d'Afrique, rencontra la flotte romaine ; il n'osa la combattre et prit la fuite. Ses propres soldats, indignés de sa faiblesse, le mirent en jugement et le crucifièrent.

En 492, le consul Attilius Collatinus, s'étant engagé imprudemment en Sicile dans un défilé, se vit enveloppé par les Carthaginois. Il allait périr avec son armée, lorsque Calpurnius Flamma, tribun d'une légion, aussi vaillant, aussi dévoué et plus heureux que Léonidas aux Thermopyles, prend avec lui trois cents hommes d'élite, fond brusquement sur les ennemis, s'empare d'une hauteur, et attire tellement sur lui seul les efforts de la plus grande partie

de l'armée africaine, que celle du consul parvient à se faire jour et à se dégager. Les trois cents intrépides Romains périrent tous, après avoir immolé un grand nombre d'ennemis. Calpurnius, mortellement blessé, survécut quelques heures au combat, et n'expira qu'après avoir joui de sa gloire et du salut de l'armée. On l'enterra sur le champ de bataille avec ses illustres compagnons. On leur éleva un monument que le temps a détruit : l'histoire leur en consacre un plus durable.

Le sénat, effrayé par des phénomènes naturels, qu'on regarda comme des prodiges, nomma un dictateur pour faire des sacrifices expiatoires *. La multiplicité des dictateurs faisait perdre à ce remède extraordinaire une partie de sa considération, et peut-être de son danger. Régulus et Manlius, élus consuls, s'emparèrent de l'île de Mélite (Malte). Voulant ensuite porter un coup plus décisif à l'ennemi, ils dirigèrent trois cent trente voiles sur les côtes d'Afrique. Les Carthaginois effrayés leur opposèrent trois cent cinquante vais-

* An de Rome 493.

seaux. Les deux armées, divisées chacune en trois escadres, se livrèrent le même jour trois différentes batailles : les Romains remportèrent trois victoires et ne perdirent que vingt-quatre vaisseaux. Ils en coulèrent trente aux ennemis et leur en prirent cinquante-quatre.

Les consuls, après avoir vaincu et dispersé la flotte carthaginoise, descendirent sans obstacle en Afrique, où ils prirent la citadelle de Clypéa, qu'autrefois les Siciliens avaient bâtie sur le promontoire Herméa. Leur cavalerie ravagea la côte et poussa ses courses jusqu'aux portes de Carthage.

Rome, dans le dessein de consommer la conquête de la Sicile, commit alors une grande faute. Elle rappela Manlius avec la plus grande partie de l'armée, et ordonna à Régulus de rester comme proconsul en Afrique, en ne lui laissant que vingt-cinq mille hommes, d'autres disent quinze mille d'infanterie et cinq cents chevaux. On se repent presque toujours d'avoir méprisé son ennemi ; si Rome, trop enivrée de ses victoires, n'eût pas affaibli l'armée de Régulus, probablement la première guerre pu-

nique aurait été la dernière, et Rome ne se serait pas vue, depuis, au moment de céder l'empire à Carthage.

Régulus supplia le sénat de le rappeler, disant que sa présence était nécessaire pour cultiver sept arpens qui composaient son patrimoine et qu'un fermier infidèle venait d'abandonner, en emportant ses troupeaux et ses instrumens aratoires. Il n'obtint point son rappel, et le peuple romain se chargea de la culture de ses champs.

Plusieurs historiens racontent que Régulus se vit obligé de combattre, sur les bords du Bograda, un monstre qui parut alors plus redoutable aux Romains que les cohortes carthaginoises et que leurs éléphans : c'était un serpent énorme qu'aucun trait ne pouvait percer ; ce serpent dévorait tous les soldats qui s'exposaient à sa furie. Le courage et le nombre tentaient de vains efforts contre lui. Après plusieurs attaques inutiles, dont beaucoup de braves légionnaires furent victimes, Régulus employa contre lui des machines de guerre, et on ne parvint, pour ainsi dire, à tuer ce monstre qu'en le démolissant. Régulus envoya la peau de cet animal au Capitole. Aulu-Gelle

prétend qu'elle avait cent vingt pieds de long.

Au premier moment de l'invasion des consuls, Carthage s'était crue perdue. Elle aurait peut-être ouvert ses portes au vainqueur et souscrit aux conditions les plus dures pour obtenir la paix ; mais, la retraite de Manlius lui ayant laissé le temps de se rassurer, elle rassembla toutes ses forces et les fit marcher contre les Romains.

Le général carthaginois vint attaquer Régulus, et choisit malhabilement un pays montueux et coupé, où sa cavalerie et ses éléphans lui devenaient inutiles. Régulus, profitant de cette faute des Carthaginois, leur livra bataille, les enfonça, les mit en déroute, en fit un grand carnage et s'empara de Tunis (Tunetum).

Le sénat de Carthage lui envoya des députés pour demander la paix. Régulus, loin de prévoir les vicissitudes de la fortune, répondit qu'il ne l'accorderait que si les Carthaginois abandonnaient la Sicile, la Corse, la Sardaigne, la mer, et payaient un tribut ; ajoutant que, lorsqu'on ne savait pas vaincre, il fallait savoir obéir au vainqueur.

Carthage ne put accepter une paix si humiliante ; mais, croyant sa perte certaine, elle retombait dans sa première consternation, lorsqu'un secours, arrivé de Lacédémone, fit renaître tout-à-coup son espérance et releva sa fortune.

Xantippe, général spartiate, fameux par ses exploits et par son expérience, était à la tête de ces troupes auxiliaires. Il prouva aux Carthaginois qu'ils n'avaient été battus que par l'ignorance et par les mauvaises manœuvres de leurs généraux. La confiance publique lui donna le commandement de l'armée : Xantippe l'instruit, l'exerce et la fait sortir des murs. Régulus, aveuglé à son tour par la fortune, traverse imprudemment une rivière, et livre bataille aux ennemis dans une plaine, où la supériorité de la cavalerie numide devait leur assurer la victoire. Cependant les Romains enfoncèrent d'abord les Africains, mais les éléphans jetèrent le désordre dans les légions; la cavalerie numide les attaqua en flanc; la phalange grecque, s'avançant alors, les mit en pleine déroute. Xantippe les poursuivit vivement ; l'armée romaine fut presque entièrement détruite; Régulus, à la tête

de cinq cents hommes, se vit accablé par le nombre, et fut pris, malgré des prodiges de valeur. Deux mille Romains seuls se firent jour; ils se renfermèrent dans Clypéa, et le général lacédémonien ramena dans Carthage l'armée victorieuse, chargée de dépouilles, et traînant à sa suite Régulus dans les fers, avec un grand nombre de prisonniers.

Les Carthaginois, dans l'ivresse d'un succès qui dissipait toutes leurs craintes, abusèrent lâchement de leur prospérité, et accablèrent d'outrages le héros dont le nom seul, peu de jours avant, les faisait trembler.

Xantippe avait trop blessé par sa gloire l'orgueil des généraux carthaginois, pour espérer quelque reconnaissance d'une nation dont il connaissait la perfidie. Il ne demanda pour prix de ses services que la liberté de retourner dans le Péloponèse; il l'obtint et s'embarqua. La plupart des historiens prétendent que, dans la traversée, les Carthaginois le précipitèrent au milieu des flots.

Dès qu'on apprit à Rome le malheur de Régulus, on redoubla d'activité pour répa-

rer ce désastre. Les consuls, Émilius Paulus et Fabius Nobilior, partirent de Sicile avec trois cent cinquante vaisseaux, attaquèrent la flotte carthaginoise sur les côtes d'Afrique ; la défirent complètement, détruisirent cent quatre bâtimens, en prirent trente, firent lever le siége de Clypéa, exercèrent de grands ravages dans la plaine, mais ne voulurent point rester en Afrique, soit parce qu'ils préféraient à toute autre conquête celle de la Sicile, soit parce que les légions effrayées ne voulaient point s'exposer de nouveau à la fureur des éléphans.

A leur retour, méprisant les conseils des pilotes expérimentés, ils s'opiniâtrèrent à rester long-temps sur la côte méridionale de Sicile pour s'emparer de quelques villes maritimes. Une tempête effroyable les surprit, dispersa les vaisseaux et les brisa sur les rochers. En peu d'heures, le rivage fut couvert des débris de cette flotte victorieuse, des cadavres des consuls et de ceux de leurs légions. Peu d'hommes échappèrent à ce naufrage ; le roi Hiéron les accueillit avec humanité et les envoya à Messine. Carthalo, général carthaginois, profitant

de cet événement, reprit plusieurs places, assiégea Agrigente et rasa ses fortifications.

L'adversité, qui abat les cœurs faibles, grandit les âmes fortes. Les Romains se montrèrent toujours plus redoutables après leurs défaites qu'après leurs succès. C'est en bravant l'inconstance de la fortune qu'ils méritèrent l'empire du monde. Le sénat, loin d'être découragé, remit en mer deux cent vingt navires, et, quoique l'élite des troupes africaines fût arrivée en Sicile, les consuls Attilius et Cornélius y reprirent plusieurs villes.

L'année suivante leurs successeurs, Sempronius et Servilius, dans le dessein de diviser les forces ennemies, descendirent sur les côtes d'Afrique et y répandirent la terreur; mais, à leur retour, les vents, qui semblaient déchaînés contre ces nouveaux dominateurs de la mer, attaquèrent encore avec furie la flotte romaine, et engloutirent dans les flots cent cinquante navires.

Tandis que les Romains employaient toute leur activité pour réparer tant de pertes, les censeurs veillaient au maintien des mœurs, véritable source de la force des empires. Ils bannirent du sénat dix patri-

ciens convaincus de malversation; et les ennemis de Rome durent voir avec découragement qu'au milieu d'une guerre si meurtrière, le dénombrement, fait par ces mêmes censeurs, produisit près de trois cent mille citoyens en état de porter les armes.

Les consuls Cécilius et Métellus, envoyés en Sicile, se tinrent quelque temps sur la défensive, n'osant livrer bataille, parce que, depuis la défaite de Régulus, la crainte des éléphans avait frappé les légions de terreur.

Le sénat, croyant inutile d'employer tant de forces lorsqu'on ne pouvait pas attaquer, rappela Cécilius en Italie avec une partie de l'armée. Asdrubal, enhardi par son départ, ravagea le pays jusqu'aux portes de Palerme. Les Africains provoquaient et insultaient les Romains enfermés dans la ville. Métellus, s'apercevant que le général carthaginois s'approchait de lui sans prudence et s'engageait dans un pays coupé, où les éléphans devenaient plus embarrassans qu'utiles, se décide à profiter de cette faute : il fait attaquer l'ennemi par des troupes qui feignent de fuir pour l'attirer; les Africains les poursuivent avec ardeur;

lorsque les éléphans s'approchent des remparts, ils sont accablés de traits. Ces animaux furieux se retournent et écrasent des rangs entiers de Carthaginois. Métellus, sortant alors avec ses légions, se précipite sur les ennemis, leur tue vingt mille hommes, prend leur camp et s'empare de vingt-six éléphans, qui décorèrent depuis son triomphe.

Cette victoire soumit aux Romains toute la Sicile, à l'exception de Lilibée et de Drépane. Asdrubal s'enfuit à Carthage, où sa mort expia sa défaite. Les gouvernemens faibles ne trouvent de remède aux malheurs que les supplices, et la peur engendre toujours la cruauté.

Les Carthaginois, humiliés depuis quatorze ans, se décidèrent alors à envoyer des ambassadeurs à Rome, dans le dessein d'obtenir une paix honorable. Ils espéraient qu'une longue captivité et le désir de vivre dans sa patrie détermineraient Régulus à appuyer leurs négociations, et ils exigèrent que cet illustre captif accompagnât l'ambassade. On lui fit promettre de revenir à Carthage dans le cas où la paix ne serait pas conclue.

Lorsque les ambassadeurs, admis dans le sénat romain, eurent exposé l'objet de leur mission, Régulus dit : « En qualité d'esclave des Carthaginois, j'obéis à mes » maîtres, et c'est en leur nom que je vous » demande la paix et l'échange des prisonniers. » Après ces mots, il refusa de s'asseoir comme sénateur, jusqu'à ce que les ambassadeurs le lui eussent permis. Dès qu'ils furent sortis de la salle, la délibération commença, et les opinions se partagèrent, les unes inclinant pour la paix et les autres pour la continuation de la guerre. Régulus, appelé à son tour pour donner son avis, s'exprima en ces termes : « Pères » conscripts, malgré mon malheur je suis » Romain; mon corps dépend des ennemis, mais mon âme est libre. J'étouffe » les cris de l'un, j'écoute la voix de l'autre! » Je vous conseille donc de refuser la paix » et de ne point échanger les prisonniers; » si vous continuez la guerre, cet échange » vous sera funeste; car vous ne recevrez » que des lâches qui ont rendu leurs armes, ou des hommes cassés de vieillesse » et de fatigues comme moi, et vous rendrez à Carthage une foule de jeunes guer-

» riers dont je n'ai que trop éprouvé le
» courage et les forces.

» Quant à la paix, je la regarde comme
» préjudiciable à la république, si elle ne
» traite pas les Carthaginois en vaincus, et
» si vous ne les forcez pas à se soumettre à
» vos lois.

» Je sais que la guerre a ses vicissitu-
» des; mais comparez la situation des deux
» peuples! Je vois ici toutes les ressources
» qui peuvent promettre la victoire : les
» ennemis nous ont battus une seule fois
» par ma faute ou par celle de la fortune.
» Nous avons taillé toutes leurs armées en
» pièces. Si ma défaite a relevé un moment
» leur courage, vos triomphes à Palerme
» viennent de l'abattre. Ils ne possèdent
» plus que deux villes dans la Sicile; les
» autres îles sont à vous. Nos naufrages et
» nos pertes sur la mer n'ont fait que mû-
» rir notre expérience. Je sais que les deux
» peuples manquent d'argent ; mais vous
» pouvez compter sur vos alliés ; votre
» équité a conquis l'affection de l'Italie :
» les Carthaginois, au contraire, sont dé-
» testés en Afrique; leurs cruelles vengean-
» ces ont récemment accru cette haine, et

» tous les peuples africains n'attendent pour
» se soulever que l'apparition d'une armée
» romaine.

» Vos légions ne comptent dans leurs
» rangs que des soldats intrépides ; ils par-
» lent tous le même langage, montrent les
» mêmes mœurs, adorent les mêmes dieux,
» servent la même patrie. Cet avantage est
» immense ! Que peuvent contre de telles
» armées des troupes mercenaires de diffé-
» rens pays, qu'aucun noble sentiment
» n'anime, qu'aucun lien solide n'unit, et
» qui ne combattent que pour un vil inté-
» rêt ? Ces mercenaires sont même révoltés
» de l'ingratitude de Carthage, depuis que
» cette ville perfide n'a donné aux services
» de Xantippe d'autre prix que la mort, et
» depuis qu'elle a fait exposer et périr les
» soldats étrangers que son avarice ne vou-
» lait pas solder. Voilà, pères conscripts,
» les considérations qui me portent à vous
» conseiller de poursuivre vos succès et
» de refuser la paix et l'échange qu'on vous
» propose. »

Ce noble discours entraîna tous les avis; mais les sénateurs, en adoptant l'opinion de Régulus, le pressaient vivement de rester à

Rome. Ils prétendaient qu'en vertu de la loi de réversion, qui permettait aux captifs échappés de demeurer dans leur patrie, il était à l'abri de toute revendication. Le grand-pontife lui-même, se joignant à leurs instances, l'assurait qu'il pouvait, sans parjure, violer un serment extorqué par la force. Régulus, prenant alors un ton sévère et majestueux, leur répondit : « Abjurons tous ces vains détours, suivez mes » conseils et oubliez-moi ; si je cédais à » vos sollicitations, vous seriez dans la » suite les premiers à condamner ma fai» blesse ; cette lâcheté me couvrirait d'in» famie sans être utile à la république : » votre bienveillance se refroidirait, et vous » détesteriez plus mon retour que vous ne » regretterez mon absence.

» Mon parti est pris : esclave des Car» thaginois, je ne resterai point à Rome, » n'y pouvant vivre avec honneur. Quand » même les hommes me rendraient libre, » les dieux m'enchaînent ; car je les ai » pris à témoin de la sincérité de mes pro» messes. Je crois à l'existence de ces dieux ; » ils ne laissent pas le parjure impuni, et

» leur vengeance, en me frappant, s'étendrait peut-être sur le peuple romain. Je » ne pense pas qu'une vaine expiation et » que le sang d'un agneau lavent la tache » dont nous couvre un crime.

» Je sais qu'on me prépare à Carthage » des supplices; mais je crains plus la » honte du parjure que la cruauté de l'ennemi : l'une ne blesse que le corps, l'autre déchire l'âme. Ne plaignez point mon » malheur, puisque je me sens assez de » force pour le soutenir. La servitude, la » douleur, la faim sont des accidens que » l'habitude rend supportables : si ces maux » deviennent excessifs, la mort nous en » délivre, et je me serais déjà servi de ce » remède, si je ne faisais consister mon » courage plutôt à vaincre la douleur qu'à » la fuir. Mon devoir m'ordonne de retourner à Carthage; je le remplis. Quant » au sort qui m'y attend, c'est l'affaire des » dieux. »

Les sénateurs, touchés de cette rare vertu, ne pouvaient se résoudre à le livrer. Les consuls ordonnèrent qu'on le laissât libre de suivre son généreux dessein.

Le peuple en larmes voulait cependant employer la force pour le retenir. Sa famille éplorée faisait retentir l'air de ses gémissemens : lui seul, froid et inflexible au milieu de cette ville émue, refuse d'embrasser sa femme et ses enfans, et sort de Rome plus grand que tous les généraux qui y étaient entrés en triomphe.

La négociation étant rompue, les ambassadeurs s'embarquèrent et ramenèrent Régulus à Carthage. La fureur de cette nation perfide la porta aux plus honteux excès. Après avoir coupé les paupières de cet illustre captif, pour le priver du sommeil, on le tirait d'un sombre cachot, et on l'exposait nu à l'ardeur du soleil. Enfin on l'enferma dans un tonneau étroit et hérissé de longues pointes de fer. Ce grand homme y périt dans les plus affreux tourmens.

Le sénat romain, pour le venger, livra à Marcia, sa veuve, les prisonniers carthaginois les plus distingués. Elle les entassa dans une armoire garnie de clous pointus, et les y laissa cinq jours sans nourriture. Un d'eux, nommé Amilcar, résista à ce supplice et à l'infection des cadavres qui l'entouraient. Le sénat en eut pitié ; il lui

rendit la liberté, renvoya la cendre des autres à Carthage, et traita humainement le reste des prisonniers, pour apprendre à l'ennemi que Rome savait se venger et mettre des bornes à sa vengeance.

Le désir d'achever la conquête de la Sicile était un des motifs qui avaient décidé le sénat à continuer la guerre. Il ne restait dans cette île que Drépane et Lilibée à soumettre; mais leur résistance et l'inconstance de la fortune trompèrent encore l'espoir des Romains. Le peuple élut pour consul Claudius Pulcher : ce patricien, altier, téméraire et irréligieux, avait hérité des défauts de ses aïeux et non de leurs talens. Disposant mal sa flotte et attaquant sans ordre celle d'Adherbal près de Lilibée, il laissa couper sa ligne, ne sut point rallier ses galères et en perdit cent vingt.

Avant le combat, les augures annonçaient que les auspices paraissaient contraires, et que les poulets sacrés refusaient de manger. « Eh bien qu'ils boivent ! » reprit le consul, et il les fit jeter dans la mer. Lorsque la superstition règne sur la terre, le génie doit profiter de son secours au lieu de la braver. Claudius, par son mé-

pris pour les auspices, affaiblit la confiance de son armée.

Son collègue Junius ne montra pas plus de prudence. Méprisant les conseils des pilotes, comme Claudius celui des augures, il s'exposa à une tempête qui brisa ses vaisseaux sur les rochers.

Rome, épuisée par ces désastres, renonça pour quelque temps aux armemens maritimes. Le sénat permit seulement aux particuliers d'équiper des vaisseaux à leurs frais, et leur accorda tout le butin qui résulterait de leurs courses. Par ce moyen on ruina le commerce de l'ennemi sans charger le trésor public.

Le dénombrement fait par les censeurs prouva que la guerre et les naufrages avaient diminué la population de plus de cinquante mille hommes. Peu de temps après, Claudia, sœur de ce Claudius dont la témérité avait coûté la vie à tant de citoyens, voyant que son char était arrêté par la foule lorsqu'elle revenait du théâtre, s'écria : « Ah! pourquoi mon frère est-il » mort, et que ne commande-t-il encore » les troupes? je ne me trouverais pas si » pressée. » Ce mot cruel, plus sanglant

peut-être contre son frère que contre Rome, ne demeura pas impuni. Le peuple romain, passionné comme Horace pour la patrie, mit en jugement cette nouvelle Camille, et la condamna à une forte amende, dont le préteur employa le produit à construire une chapelle dédiée à la liberté.

Métellus continuait le siége de Lilibée, et Fabius commença celui de Drépane. Les Carthaginois, maîtres de la mer, ravitaillaient les villes assiégées, et leurs armées, sous la conduite d'Amilcar, luttaient avec égalité contre les Romains.

Après plusieurs campagnes, qui n'amenèrent aucun résultat décisif, le sénat se décida à équiper encore une flotte. Il en confia le commandement au consul Lutatius. Les Carthaginois firent sortir de leurs ports quatre cents vaisseaux. Ces deux armées, qui devaient décider du sort de la Sicile, se trouvèrent en présence, l'an 511, près des îles Égades. Le vent était contraire aux Romains; ils avaient à combattre un ennemi supérieur en nombre; mais leurs soldats, leurs matelots étaient braves, remplis d'ardeur et bien exercés. Carthage, n'ayant point eu d'adversaires à

combattre sur la mer depuis huit ans, avait négligé sa marine; les équipages de ses galères se trouvaient composés de nouvelles levées et de matelots peu aguerris et sans expérience. Au premier choc, la terreur les saisit; ils ne surent ni résister avec courage ni se retirer avec ordre; leur défaite fut complète. Lutatius, plus sage que Régulus, consentit à négocier, et conclut un traité par lequel on convint que les Carthaginois évacueraient la Sicile, qu'ils y céderaient aux Romains toutes leurs possessions, qu'ils abandonneraient toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie, qu'ils rendraient sans rançon les prisonniers, paieraient les frais de la guerre, et cesseraient toute hostilité contre Hiéron et ses alliés.

Le sénat ratifia cette paix : elle fut consommée par un sacrifice solennel et par les sermens des deux peuples. Ainsi Rome atteignit le grand objet de la guerre; elle éloigna sa rivale de ses côtes, et réduisit en province toute la Sicile, à l'exception du royaume de Syracuse. On établit dans cette île un préteur pour la gouverner, et un questeur pour y lever des tributs.

Tandis que Rome, qui ne devait sa gloire

qu'à ses propres moyens, en jouissait avec sécurité, Carthage se vit menacée par les mercenaires dont elle avait acheté le sang et le courage. Ils se soulevèrent contre elle, et offrirent de livrer Utique aux Romains. Le sénat refusa leur proposition avec mépris, et se montra même disposé à donner des secours à Carthage pour soumettre ses soldats rebelles; mais elle termina cette guerre sans accepter son appui. Si Rome eût persisté dans cette route de justice et de modération, elle aurait conquis le monde par ses vertus, au lieu de l'opprimer par ses armes. Mais les peuples, comme les individus, résistent aux dangers et aux malheurs, et cèdent promptement aux amorces de l'ambition et aux poisons de la fortune.

Les troupes mercenaires de Carthage se révoltèrent en Sardaigne comme en Afrique: Amilcar les chassa de cette île; ils se réfugièrent à Rome, et le sénat, à leur instigation, déclara aux Carthaginois que la Sardaigne appartenait à Rome par droit de conquête, qu'ils devaient la lui restituer et payer même les frais de l'armement que la reprise de cette île exigeait. Les vaincus invoquent en vain la justice; Carthage se

vit contrainte de se soumettre à cette nouvelle humiliation, et ne chercha plus à se dédommager de ses pertes que par des conquêtes en Espagne. L'ambition de sa rivale ne lui aurait probablement pas permis d'y faire de grands progrès; mais les menaces des Gaulois, qui prenaient les armes de nouveau, forcèrent Rome à laisser aux Africains une tranquillité précaire.

Rome, en augmentant sa puissance, voyait chaque jour sa richesse s'accroître. Les arts et les lettres, fils de l'aisance et du loisir, commençaient à joindre leurs palmes aux lauriers de la gloire. Livius Andronicus composait des tragédies et des comédies régulières. On vit naître dans ce temps Ennius, le premier poëte qui fit connaître aux Romains l'élégance du style. Caton le Censeur brilla peu d'années après, et se rendit aussi célèbre par la force de sa mâle éloquence que par l'austérité de ses vertus républicaines.

Les Gaulois Boïens et les Liguriens continuaient leurs armemens. Publius Valérius conduisit une armée contre eux. Battu dans un premier combat, il rallia ses troupes, marcha de nouveau à l'ennemi, et rem-

porta une victoire, qui coûta quatorze mille hommes aux Gaulois. Son premier échec le priva du triomphe. Titus Gracchus, son collègue, battit les Liguriens, s'empara de leurs forteresses et livra leurs côtes au pillage. Ensuite, avec le secours des mercenaires réfugiés en Sardaigne, il descendit dans cette île, soumit les habitans qui s'étaient révoltés, et emmena une si grande quantité de captifs, qu'un esclave sarde passait alors pour une marchandise commune et de vil prix.

La guerre contre les Gaulois devenait plus vive. Lentulus, consul, leur livra bataille au-delà du Pô, leur tua vingt-quatre mille hommes et fit cinq mille prisonniers.

L'ambition du sénat croissait en proportion de ses succès. Jetant ses regards sur l'Orient, il offrit à Ptolémée des secours contre Antiochus, roi de Syrie. Ce sage prince les refusa. Il savait sans doute qu'un allié trop puissant devient souvent plus redoutable qu'un ennemi.

Les jeux séculaires se célébrèrent à Rome dans un moment de grande prospérité intérieure et extérieure. Le roi Hiéron vint assister à ces fêtes; on devait à son amitié une

grande part des succès de la guerre punique, et ce premier hommage d'un prince puissant flattait l'orgueil romain. Il donna au peuple deux cent mille boisseaux de blé. La joie que causa sa présence fut universelle.

La Corse, destinée à désirer éternellement la liberté sans pouvoir jamais en jouir, venait de se révolter, et les Carthaginois l'y excitaient secrètement. Claudius Glycia, envoyé pour combattre les rebelles, conclut un traité avec eux sans la participation du sénat, qui refusa de le ratifier. Glycia, livré aux insulaires et renvoyé par eux à Rome, fut condamné à mort. Le consul Varrus dompta les rebelles, et les contraignit à se soumettre.

La turbulence d'un tribun du peuple, Caïus Flaminius, fit renaître dans Rome la discorde, que la condescendance du sénat pour le peuple semblait en avoir bannie pour toujours. Ce tribun, excitant, pour se populariser, les passions de la multitude, voulait exiger en faveur des pauvres le partage des terres conquises sur les Gaulois. Bravant l'opposition des consuls et les menaces mêmes du sénat, qui avait ordonné d'employer la force contre lui, il convoque le

peuple, et commande de lire le décret proposé. On vit alors combien les mœurs sont plus fortes que les lois. Un vieillard s'avance sur la place; c'était le père du tribun : il monte au tribunal et en arrache son fils. Ce magistrat séditieux, qui dirigeait les flots de la multitude et qui bravait l'autorité des consuls et du sénat, perd l'audace et la voix à la vue d'un vieillard, et, en tremblant, obéit à son père, sans que le peuple osât proférer le moindre murmure contre cet acte éclatant de la puissance paternelle.

Ce fut dans ce temps que Rome vit l'exemple du premier divorce. Spurius Carvilius Ruga répudia sa femme pour cause de stérilité : la loi parlait pour lui, on la laissa exécuter; mais les mœurs étaient contraires à cette séparation, et Carvilius se vit puni par le mépris public d'une action légale, mais honteuse.

Avant la révolte de la Corse, le temple de Janus avait été fermé pour la première fois depuis le règne de Numa Pompilius. Peu de mois après, on le rouvrit, et il ne se referma depuis que sous le règne d'Auguste. Rome devait donner au monde l'u-

nique exemple d'une ville et d'une guerre éternelles.

La vestale Tutia, condamnée à mort pour s'être livrée à un esclave, prévint son supplice en se tuant. La même année, un incendie et une inondation causèrent de grands ravages à Rome, qui s'était plus instruite dans l'art de détruire les hommes que dans celui de les conserver.

On vit dans ce temps les premières pièces de théâtre du poëte Névius, dont Horace dit que, de son vivant, on vantait encore les ouvrages, à cause de leur ancienneté, quoique personne ne voulût plus les lire.

La république, toujours occupée de la guerre opiniâtre que lui faisaient les Gaulois et les Liguriens, se vit bientôt obligée d'en soutenir une autre contre les Illyriens. Ils exerçaient impunément la piraterie: leurs corsaires infestaient les côtes, emmenaient en esclavage des négocians de Brindes, et venaient de piller l'île d'Issa qui s'était depuis peu donnée à Rome.

Avant d'employer les armes pour obtenir la réparation de ces outrages, le sénat chargea deux patriciens, nommés Corunca-

nius, de se rendre comme ambassadeurs en Illyrie et de demander une satisfaction éclatante à Teuta, belle-mère du roi Pinéus et régente du royaume.

La reine répondit aux envoyés romains que ses vaisseaux de guerre respecteraient ceux de leur patrie; mais que la coutume des rois d'Illyrie n'était pas d'empêcher leurs sujets de s'enrichir par leurs armemens maritimes.

« Eh bien! Teuta, dit le plus jeune des » ambassadeurs, je vous déclare que la » coutume de Rome est de se servir de ses » forces pour venger les injures faites à ses » citoyens, et dans peu nous saurons con» traindre vos rois à changer leurs injustes » maximes. »

La reine, dissimulant son courroux, laissa partir les ambassadeurs; mais elle envoya promptement après eux des corsaires, qui s'emparèrent des vaisseaux romains, jetèrent leur capitaine dans les flots, enchaînèrent les équipages et massacrèrent le jeune Coruncanius.

Rome déclara la guerre à l'Illyrie; elle fut courte et heureuse. Ces peuples barba-

res, sans tactique et sans discipline, n'étaient pas capables de résister aux Romains, qui s'emparèrent promptement de Corfou.

Durazzo et Apollonie se soumirent volontairement, préférant la domination d'une république éclairée à la tyrannie presque sauvage des princes d'Illyrie. Teuta vaincue voulut traiter; le sénat refusa de négocier avec elle et accorda la paix au jeune roi Pinéus. On convint qu'il paierait un tribut, céderait une partie de l'Illyrie et s'obligerait à n'avoir sur mer que deux barques sans armes. Teuta descendit du trône; Démétrius de Phare la remplaça dans la régence de l'Illyrie.

Tandis que les forces de Rome étaient occupées contre les Gaulois et les Illyriens, Carthage, pour s'indemniser de ses pertes, étendait ses conquêtes en Espagne. Asdrubal, gendre d'Amilcar, venait de bâtir Carthagène sur la côte méridionale de l'Ibérie. Le sénat romain, inquiet de cet accroissement de puissance, résolut d'en arrêter les progrès; il força les Carthaginois à conclure un traité, qui leur donnait l'Èbre pour limites, et qui garantissait spé-

cialement aux Sagontins leur tranquillité et leur indépendance.

Rome, aussi active pour étendre ses alliances et son autorité que pour enlever à sa rivale ses possessions et ses amis, cherchait déjà les moyens de pénétrer en Grèce et d'y poser les fondemens de sa grandeur future. Le proconsul Posthumius, qu'elle avait laissé en Illyrie, envoya de Corfou des ambassadeurs aux Étoliens et aux Achéens, pour les informer de la guerre entreprise contre Teuta, dans le dessein de délivrer la Grèce et l'Italie des pirates illyriens. Une autre ambassade fut chargée de la même mission pour Corinthe et pour Athènes.

Ces ambassadeurs se virent partout accueillis avec la considération qu'attire la victoire. La faiblesse ne voit dans la force qu'un appui, et ferme les yeux sur les chaînes qu'elle prépare. Ces peuples désunis recherchaient pour se détruire l'amitié d'une puissance qui devait bientôt les dominer tous.

Les Corinthiens accordèrent aux Romains le droit d'assister aux jeux isthmiques; les Athéniens firent un traité d'alliance avec

eux, les admirent aux mystères d'Éleusis et leur donnèrent le droit de cité.

Le sénat venait de permettre aux habitans de Corfou de se gouverner par leurs propres lois : ce fut cette politique habile qui lui valut l'amitié des Grecs, peuple léger qu'on enchaînait facilement, pourvu qu'on lui montrât l'ombre de la liberté.

Mais Rome, dans le temps où elle comprimait Carthage dans l'Occident par ses menaces et s'ouvrait les portes de l'Orient par son adresse, se vit tout-à-coup menacée d'une nouvelle invasion des Gaulois, ennemis opiniâtres et redoutables, dont le nom seul répandait l'effroi dans ses murs.

On consulta les livres Sibyllins; et comme on y vit que des Gaulois et des Grecs s'empareraient un jour de la terre romaine, on crut éluder cet oracle en enterrant vifs un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une femme grecque. Telle est la force de la superstition, que Tite-Live lui-même semble excuser cette action atroce. Après avoir ainsi tenté d'apaiser le courroux des dieux par un crime, le sénat employa un moyen plus efficace pour écarter l'orage qu'il re-

doutait. Tout le peuple courut aux armes, tous les alliés fournirent les secours stipulés par les traités; et la plupart des historiens prétendent que Rome arma pour cette guerre près de sept cent mille guerriers. Les Venètes seuls lui donnèrent vingt mille hommes.

Les Gaulois, attirés par la fertilité du pays, par la douceur du climat, par l'ardeur du pillage, avaient de leur côté rassemblé une foule innombrable de combattans, qui se précipitèrent comme un torrent dans la Toscane. Les barbares tombèrent sur le consul Émilius avant qu'il eût réuni toutes ses forces; ils auraient pu, malgré sa résistance, détruire son armée, si le désir de conserver leur butin n'avait ralenti leur marche. Cette faute les perdit. L'autre consul, Attilius, revenant alors de Sardaigne avec ses légions, se jeta sur leur arrière-garde. Émilius, informé de son arrivée, attaqua vivement les ennemis, qui se trouvèrent ainsi enveloppés. Cependant la valeur des Gaulois disputa long-temps la victoire; mais leur résistance ne fit que rendre le carnage plus affreux. On leur tua

quarante mille hommes, dix mille furent faits prisonniers; un de leurs rois tomba dans les fers, l'autre se donna la mort. Le consul Attilius périt dans le combat. Émilius jouit seul des honneurs du triomphe et conduisit enchaînés, au Capitole, le roi captif et les princes gaulois qui avaient juré d'y monter en vainqueurs.

L'année suivante, les Romains, profitant de leurs succès, portèrent leurs armes sur le territoire des Gaules; mais, divers présages, un tremblement de terre et la chute du colosse de Rhodes ayant fait croire au sénat que les dieux désapprouvaient ses consuls, Caïus Flaminius et Publius Furius, il leur écrivit de revenir à Rome.

Flaminius aimait plus la gloire qu'il ne craignait les auspices; il persuada à son collègue de livrer bataille avant d'ouvrir la lettre du sénat. La fortune couronna son audace : les lances des Romains rendirent inutiles les sabres des Gaulois; leur défaite fut complète; ils perdirent neuf mille hommes, et on livra leur pays au pillage.

Flaminius, vainqueur, ne voulut pas obéir au sénat, et répondit que son succès réfutait suffisamment les augures. La cam-

pagne terminée, il revint à Rome; l'orgueil du sénat lui refusa le triomphe; la reconnaissance du peuple le lui accorda, et, comme les Gaulois, toujours présomptueux, avaient promis au dieu Mars un collier d'or fait avec les dépouilles des Romains, Flaminius offrit à Jupiter des colliers et des bracelets conquis sur eux.

Les consuls, satisfaits de leur triomphe, cédèrent enfin au sénat et abdiquèrent. Claudius Marcellus et Cornélius Scipion prirent leurs places.

Marcellus, à la tête des légions romaines, passa rapidement le Pô, et livra une grande bataille aux ennemis près d'Accra, entre ce fleuve et les Alpes. Au commencement du combat, les cris des barbares effrayèrent le cheval de Marcellus, qui se retourna vivement pour s'éloigner de ce bruit : le consul, craignant qu'un tel mouvement ne parût un mauvais présage, arrête son coursier, se tourne du côté du soleil, et promet à Jupiter Férétrien la plus riche armure des ennemis.

Dans le même instant, il aperçoit le roi Viridomare, couvert d'armes éclatantes d'or et d'argent, qui s'avançait fièrement

à la tête des Gaulois, appelait à haute voix le consul et le défiait au combat.

Marcellus dirige sa course sur lui, le renverse de sa lance, le perce avec son glaive, lui enlève son armure et s'écrie : « Jupiter, je suis le second général romain qui » remporte les dépouilles opimes ; je les » dois à ton secours ; protége-nous tou- » jours ainsi, tant que la guerre durera. »

La chute de Viridomare avait répandu l'épouvante parmi les barbares ; les Romains, se jetant sur eux, les mirent facilement en fuite et en firent un grand carnage.

Marcellus, après les avoir long-temps poursuivis, rejoignit son collègue, qui venait de prendre Acera et qui investissait Milan. Ils s'emparèrent de cette grande ville et de Cosme.

Les Gaulois abattus demandèrent la paix, se soumirent à payer un tribut, et cédèrent à Rome une partie de leur territoire.

Pendant cette glorieuse campagne, on entendit parler pour la première fois des Germains. Un corps nombreux de leur nation avait passé le Rhin et s'était joint

aux Gaulois, dans l'espoir de ravager avec eux l'Italie.

Le triomphe de Marcellus eut un éclat proportionné à l'importance de sa victoire. Il porta solennellement les dépouilles de Viridomare au temple de Jupiter Férétrien. Le sénat envoya une coupe d'or à Delphes, et fit des présens magnifiques au fidèle allié de Rome, le roi Hiéron.

Ce fut à cette époque, si glorieuse pour les Romains, dit Tite-Live, qu'un astre, qui devait être funeste à plusieurs peuples, se montra sur l'horizon. Le célèbre Annibal prit le commandement des armées de Carthage et parut en Espagne avec un éclat menaçant.

Avant de combattre cet ennemi formidable, les Romains eurent à soutenir une nouvelle guerre contre l'Istrie et l'Illyrie révoltées. Émilius les soumit et se rendit maître de la ville de Phare. Le régent Démétrius, vaincu, se sauva près de Philippe, roi de Macédoine, et s'efforça d'inspirer à ce prince contre les Romains une haine, qui causa, dans la suite, la perte de sa famille et de son royaume. Le sénat fit la

paix avec le roi d'Illyrie. Émilius reçut les honneurs du triomphe. Sous son consulat, Archagatus apporta du Péloponèse à Rome l'art de la médecine. Quoiqu'on y eût bâti un temple à Esculape, la tempérance avait été, pendant plusieurs siècles, la seule égide que les Romains opposassent aux maladies; ce qui n'empêcha pas la population de s'y accroître rapidement. La naissance du luxe et la corruption des mœurs firent seuls sentir l'utilité et le besoin de l'art médical.

Les Romains, afin de contenir les Gaulois, établirent deux colonies à Plaisance et à Crémone. Un frein si menaçant irrita les barbares et disposa, comme on le verra bientôt, les Boïens et les Insubriens à favoriser l'invasion d'Annibal. Ce grand homme, qui fit chanceler la puissance romaine, rompant alors les traités et bravant les menaces de Rome, assiégeait Sagonte. Son audacieuse entreprise devint le signal d'une nouvelle guerre entre deux républiques trop ambitieuses, trop jalouses, trop puissantes pour subsister ensemble sur la terre.

CHAPITRE III.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Plusieurs historiens attribuent la seconde guerre punique à l'infraction du traité de paix par les Carthaginois lorsqu'ils attaquèrent Sagonte. Polybe remarque avec raison que la prise de cette ville doit être regardée comme le commencement et non comme la cause de la guerre. Si on veut rechercher les griefs réciproques, il en existait plusieurs. Carthage avait secouru les Tarentins; Rome avait pris le parti des rebelles de Corse et de Sardaigne, et s'était emparée de ces îles. Mais des motifs plus puissans rendaient la guerre inévitable. Carthage, humiliée de la grandeur de sa rivale, ne pouvait se résigner à la perte de la Sicile, et Rome ne croyait pas ses conquêtes assurées, si elle n'achevait la ruine de la nation, qui, seule, pouvait balancer sa puissance et lui disputer l'empire du monde. La paix n'avait point éteint la haine; ce n'était qu'une trève signée par la lassitude; et, les forces des deux peuples

étant réparées, le premier prétexte suffit pour reprendre les armes.

Le sénat envoya des ambassadeurs à Annibal pour l'engager à lever le siége de Sagonte, dont un traité garantissait l'indépendance. Le général carthaginois ne voulut point entendre les envoyés de Rome; l'accueil qu'ils reçurent à Carthage ne fut pas plus favorable. Sagonte, sans secours, proposa de capituler : on lui offrit des conditions si dures, que les sénateurs de cette ville, préférant la mort à la honte, mirent le feu à leurs maisons, périrent avec leurs familles dans les flammes et ne laissèrent que leurs cendres aux vainqueurs.

Le pillage de cette grande cité donna au général africain les moyens de gagner assez de partisans dans Carthage pour dominer entièrement le parti de Hannon, qui, jusque-là, maintenant la paix, s'était opposé à l'ambition guerrière de la faction Barcine.

Lorsqu'on eut appris à Rome le désastre de Sagonte, l'indignation fut générale. Patriciens, chevaliers, plébéiens, tous disaient hautement que les Romains ne conserveraient pas un seul allié, si l'on voyait

ainsi leur protection méprisée. De nouveaux ambassadeurs partirent pour demander à Carthage une satisfaction éclatante ; et, comme ils n'obtenaient que des réponses vagues, Fabius, chef de cette ambassade, montrant aux sénateurs un pan de sa robe plié dans sa main, « répondez nettement, » dit-il, je vous apporte ici la paix ou la » guerre ; choisissez ! » — « Choisissez vous-» même », lui répondit-on. — « Eh bien ! » c'est donc la guerre que je vous déclare, » répliqua Fabius, en laissant tomber sa robe. — « Et nous, reprit le suffète, nous l'ac-» ceptons de bon cœur, et nous la ferons » de même. »

Rome, ne voyant plus ses ennemis en Sicile, était loin de craindre une invasion en Italie. Elle ne devinait pas le génie d'Annibal et croyait que l'Espagne et l'Afrique seraient le théâtre de la guerre. Le sénat ordonna l'armement de plusieurs flottes ; il envoya en Sicile des légions qui devaient se rendre ensuite sur les bords de l'Èbre.

Cependant Annibal, qui avait juré dès son enfance une haine éternelle aux Romains, mûrissait depuis long-temps le vaste

dessein qui étonna le monde et fit trembler l'Italie. Il traversa l'Espagne avec la rapidité de l'éclair, entra dans les Gaules et se trouva sur les bords du Rhône lorsque Rome le croyait encore près de Sagonte.

La promptitude de ses succès et la terreur de ses armes lui donnaient partout des alliés, tandis que les peuples, dont le sénat romain sollicitait l'alliance, lui répondaient avec mépris : « Cherchez des amis » dans quelque contrée où le désastre de » Sagonte ne soit pas connu. » Il est certain que le sénat, dont on avait admiré jusque alors la prévoyante politique, venait de commettre une grande faute en occupant sans nécessité toutes ses forces en Illyrie, au lieu d'envoyer Émilius et ses légions au secours de Sagonte. Rome n'eut ainsi qu'un seul allié au-delà des Alpes ; ce fut la république de Marseille, colonie grecque, riche et puissante. Annibal pouvait craindre une diversion en Afrique et en Espagne. Il y pourvut en y laissant dans ces deux contrées des forces redoutables ; et cette diversion, d'ailleurs, fut encore retardée par le soulèvement de la Gaule cisalpine, dont les habitans prirent les armes et bat-

tirent les Romains commandés par le préteur Manlius.

Cependant le consul Cornélius Scipion était parti pour Marseille avec quelques légions, dans le dessein de s'embarquer et de se rendre en Espagne. Arrivé dans cette ville, il apprit avec une surprise extrême qu'Annibal avait franchi les Pyrénées et se préparait à passer le Rhône. Cinq cents chevaux qu'il envoya pour reconnaître les Africains, rencontrèrent et défirent, dans un combat sanglant, un corps de cavaliers numides. Le consul, regardant ce premier succès comme un augure favorable, se mit promptement en marche avec son armée; mais il sut bientôt qu'Annibal, ayant passé le Rhône, venait de battre les Gaulois, et que, gagnant les Alpes en s'élevant vers le nord, il avait plus de trois jours de marche sur lui. Scipion n'osa pas le suivre, parce qu'il craignait de se trouver enfermé entre les Gaulois et les Africains, et il s'embarqua promptement pour revenir en Italie.

On conçoit sans peine l'imprévoyance de Rome sur une invasion dont la témérité paraissait sans exemple. Lorsque Alexandre-le-Grand attaqua l'Asie, Philippe lui en avait

préparé les moyens : le souvenir de Marathon et de Platée encourageait les Grecs dans leur entreprise ; l'heureuse retraite des dix mille et les succès récens d'Agésilas prouvaient la facilité de la conquête. Alexandre devait espérer un triomphe rapide de la discipline grecque sur la mollesse persanne ; mais Annibal, chef d'un peuple vaincu sur terre et sur mer en cent combats, attaquait Rome hérissée de fer et peuplée de héros. Appuyé de son seul génie, loin de sa patrie, laissant derrière lui vingt peuples ennemis, il marchait témérairement en Italie, isolé de tout secours et privé, en cas de revers, de tout moyen de retraite.

En descendant des Alpes, dont les neiges, les précipices et les habitans sauvages lui enlevèrent un tiers de son armée, il se vit au milieu de plusieurs hordes gauloises, qui haïssaient autant Carthage que Rome, et dont il ne put conquérir l'alliance qu'à force de victoires. Scipion, revenu à Pise, marcha vers la Gaule cisalpine, et passa le Pô. Son collègue, Tibérius Sempronius, destiné à faire une diversion en Afrique, reçut l'ordre de quitter la Sicile pour le rejoindre en Italie.

On espérait encore que les rochers et les glaces des Alpes arrêteraient long-temps Annibal, lorsqu'on apprit tout-à-coup qu'il les avait franchies, et qu'il venait de triompher des Cisalpins. Sur cette nouvelle Scipion passe le Tésin, et rencontre l'ennemi. La supériorité de la cavalerie numide décida la victoire. Scipion, vaincu et blessé, abandonna au vainqueur tout le pays situé au-delà du Pô, et se retira à Plaisance.

Les Insubriens et les Boiens, attirés par la fortune d'Annibal, s'unirent à lui, et deux mille Gaulois qui servaient dans l'armée de Scipion, vinrent se ranger sous les drapeaux africains. Pendant ce temps, une flotte carthaginoise attaqua Lilibée en Sicile; mais les Romains la défirent, et, après cet avantage, le consul Tibérius Sempronius partit de Lilibée avec ses légions, et vint rejoindre Scipion près de la Trébia.

Les armées consulaires s'élevaient à quarante mille hommes; mais comme elles n'étaient composées que de nouvelles levées, Scipion voulait éviter le combat, pour les exercer avant de les compromettre.

Sempronius, craignant plus un successeur que l'ennemi, et désirant profiter pour

sa gloire du moment où la blessure de Scipion lui laissait le commandement général, résolut de livrer bataille ; ce qui combla les vœux d'Annibal, car, dans les guerres d'invasion, celui qui se défend gagne tout en gagnant du temps, et celui qui attaque perd tout lorsqu'il diffère.

Annibal, dans le dessein d'augmenter la confiance présomptueuse de son adversaire, parut montrer de la crainte et de l'incertitude. Le téméraire consul, dupe de cette apparente timidité, n'écoute que son ardeur imprudente, et sans laisser le temps à ses troupes de prendre aucune nourriture, il attaque la cavalerie numide, dont la fuite simulée l'enhardit : prompt à la poursuivre, il passe la rivière et s'avance dans une plaine. Là, ses soldats, saisis de froid, exténués de faim et de fatigue, rencontrent les Carthaginois, qui, sortant de leurs lignes, bien chauffés, bien nourris, se précipitent sur eux avec vigueur et les forcent promptement à la retraite. Dans ce moment une embuscade, placée par Annibal, charge les Romains en queue, en fait un grand carnage, et les met en déroute complète. Dix mille seuls purent regagner Plaisance. Sem-

pronius, dont les revers abattaient les forces et non l'orgueil, écrivit à Rome que la nature l'avait vaincu, et que sans l'extrême rigueur du froid il aurait gagné la victoire.

Dans ces circonstances critiques le sénat, redoublant d'activité, prit toutes les mesures propres à détourner l'effrayant orage qui le menaçait. Il obtint des secours du roi Hiéron, allié rare, car il était fidèle au malheur. On arma soixante vaisseaux, et Cnéius Scipion, plus heureux que son frère, opérant une utile diversion en Espagne, défit complètement Hannon, le tua et s'empara de tout le pays situé entre l'Èbre et les Pyrénées.

Les nouveaux consuls désignés, Servilius et Flaminius, plus pressés de se saisir du commandement que de remplir les formalités religieuses, donnèrent à l'ennemi, par leur imprudence, le secours de la superstition. Flaminius, qui avait déjà vaincu les Gaulois en bravant les ordres du sénat et les menaces des augures, sortit de Rome sans prendre les auspices, et cette première démarche fut regardée par le peuple comme un funeste présage.

Annibal, dans l'intention d'arriver plus

promptement en Étrurie et d'éviter les défilés d'Arrétium, traversa les marais de Clusium, dont l'air infect répandit une maladie contagieuse dans son armée. Elle lui enleva beaucoup de soldats et d'éléphans; il tomba lui-même malade et perdit un œil.

Le sénat avait défendu à Flaminius de combattre avant l'arrivée de son collègue Servilius. Cet ambitieux général était peu disposé à obéir. Annibal, qui connaissait son orgueil, l'irrita par ses provocations et par ses manœuvres; il fit ravager à sa vue les campagnes voisines; et, feignant enfin de prendre la route de Rome, il traversa un défilé situé entre deux montagnes escarpées et le lac de Trasimène, prévoyant que l'imprudent Flaminius ne tarderait pas à le suivre. Le consul, en effet, s'engagea la nuit dans le défilé sans l'avoir fait reconnaître. Le général africain s'étant emparé des hauteurs et des deux issues, au point du jour Flaminius se vit enfermé comme dans un piége et attaqué de toutes parts si vivement qu'il n'eut pas la possibilité de ranger ses troupes en bataille. Son désastre fut complet; il perdit la vie dans le combat; six mille Romains, retirés sur une

hauteur, mirent bas les armes : Annibal fit quinze mille prisonniers, et Maherbal, son lieutenant, battit l'avant-garde de Servilius, composée de quatre mille chevaux.

L'armée victorieuse parcourut et ravagea plusieurs provinces, pillant les alliés comme les Romains, dans le dessein de les forcer à se séparer de Rome. Lorsque la nouvelle de la défaite de Flaminius parvint au sénat, on ne chercha point à en affaiblir l'impression par de vains détours, et le préteur, montant à la tribune, ne dit que ces mots : « Citoyens, nous venons de perdre » une grande bataille. » Les peuples lâches veulent qu'on les rassure, les peuples forts sont plus irrités qu'effrayés par le malheur.

Cependant, quoiqu'on ne montrât point de honteux abattement, l'inquiétude était extrême ; on s'exagérait le désastre au lieu de l'atténuer, et des femmes moururent de surprise et de joie en revoyant leurs époux ou leurs fils qu'elles croyaient avoir perdus.

La république se trouvant en péril, on nomma un dictateur. Le choix tomba sur Fabius, un des plus grands hommes de

son siècle. Sa ferme et prudente sagesse pouvait seule arrêter l'ardeur impétueuse d'Annibal; c'était une inébranlable digue qu'on opposait à un torrent. Il eut pour lieutenant Minucius Ruffus, semblable par sa présomption aux généraux qu'Annibal venait de vaincre.

Le dictateur, après avoir rempli scrupuleusement les formalités religieuses, leva une forte armée, dont il prit le commandement, et chargea le consul Servilius de défendre les côtes.

Annibal ne tarda pas à s'apercevoir que les Romains avaient changé de système et qu'il allait rencontrer un adversaire plus difficile à battre ou à surprendre que Flaminius.

Fabius, entré avec ses troupes dans la Pouille, évite sagement les plaines, occupe les hauteurs, harcèle l'ennemi, lui coupe les vivres, attaque et tue ses fourrageurs et se tient toujours à une distance qui le laisse libre d'engager ou de refuser le combat. Le ravage des terres, l'incendie des villages, les provocations de la cavalerie numide, les manœuvres et les ruses d'Annibal ne pouvaient attirer le sage Fabius en plaine.

Le général africain avait besoin de batailles ; on ne lui livrait que des combats de postes, où les Romains remportaient toujours l'avantage. Minutius et les soldats, furieux de voir leur ardeur enchaînée, donnaient à cette savante temporisation le nom de faiblesse, et taxaient de lâcheté la sagesse de leur général. Tous demandaient à grands cris le combat ; ces cris séditieux se répétaient à Rome, et toute la république semblait conspirer contre son sauveur, qu'on doit peut-être plus admirer pour avoir résisté à l'opinion populaire, que pour avoir déjoué les artifices d'Annibal.

Celui-ci, vaincu sans combattre, et ne pouvant plus trouver de vivres dans la Campanie, résolut de passer dans la Pouille. Fabius, attentif à ses mouvemens, lui tendit un piége semblable à celui qui venait d'être si fatal à Flaminius. Les Africains se trouvèrent tout-à-coup enfermés entre les rochers de Formies et les marais de Minturne. Fabius, maître des hauteurs et des issues, semblait ne leur laisser aucun moyen de salut ; mais le génie fécond d'Annibal le tira de cette position désespérée. Au milieu de la nuit, il pousse contre la montagne

deux mille bœufs portant à leurs cornes des fagots enflammés. Ces feux errans, les mugissemens de ces animaux, les cris des troupes légères qui les précèdent, font croire aux colonnes romaines, placées à la sortie du défilé, que les légions sont attaquées et que leur camp est la proie des flammes. Elles quittent leurs postes pour voler au secours du consul et laissent le passage libre à l'artificieux Annibal, qui sauve ainsi son armée.

Cependant la fortune semblait cesser partout d'être contraire aux Romains. Cnéius Scipion, poursuivant ses succès en Espagne, surprit à l'embouchure de l'Èbre la flotte de Carthage, lui prit vingt vaisseaux et pilla le pays jusqu'aux portes de Carthagène. Asdrubal, à la tête d'une forte armée, marcha contre lui et perdit deux batailles, qui lui coûtèrent vingt mille hommes. Sa défaite livra plusieurs places aux Romains. Carthage avait envoyé une flotte sur les côtes d'Italie; Servilius, avec cent vingt vaisseaux, la battit et la força à se retirer. Cornélius Scipion conduisit en Espagne une seconde armée, et les deux frères, reprenant Sagonte, délivrèrent les

otages qu'on y gardait; ce qui leur valut l'alliance de plusieurs peuples.

Tandis que la sagesse du sénat, le courage des deux Scipions et l'habileté de Fabius balançaient la fortune d'Annibal, les folles passions du peuple romain furent au moment de détruire l'ouvrage de la prudence. Le dictateur, rappelé à Rome par des devoirs religieux, avait défendu à Minutius de combattre pendant son absence. Ce général présomptueux désobéit, surprit les Carthaginois dispersés pour un fourrage, leur tua beaucoup de monde et les poursuivit jusqu'aux portes de leur camp. Ce succès léger, mais brillant, porta au comble l'arrogance des ennemis de Fabius et le mécontentement de la multitude.

Un tribun du peuple, montant à la tribune, déclama violemment contre sa timidité : « Les Romains, disait-il, conduits » par un si faible général, n'osent plus sou» tenir les regards de l'ennemi. Autrefois » les légions ne s'armaient que pour com» battre, aujourd'hui c'est pour fuir; elles » allaient attaquer les barbares dans leur » camp, maintenant on les tient enfermées » dans leurs tentes; on les force à suppor-

» ter les insolentes provocations des Afri-
» cains et à souffrir que, sous leurs yeux,
» on pille leurs champs et ceux de leurs
» alliés. Sans l'absence du dictateur, tous
» ces affronts seraient demeurés impunis :
» enfin les Romains, livrés à eux-mêmes
» par son départ, ont tiré leurs épées, et le
» Carthaginois a pris la fuite. Si vous voulez
» finir la guerre et chasser l'ennemi, don-
» nez donc à ces braves guerriers un géné-
» ral digne de les commander. »

Annibal instruit de ces querelles, aigrissait habilement la fermentation en ordonnant aux Numides d'épargner dans leurs pillages les champs de Fabius. Enfin le peuple, égaré par les envieux de ce grand homme, rendit un décret sans exemple. Il partagea la dictature entre Fabius et Minutius.

Un homme vulgaire n'aurait écouté que l'orgueil blessé, et se serait démis de sa charge. Fabius ne vit que le danger de sa patrie, et obéit. Il revint dans son camp et donna la moitié de son armée à Minutius; préférant ce partage, qui lui laissait un moyen de salut, à un commandement alternatif qui aurait pu compromettre à la fois toutes les légions.

Minutius, fier de son succès, ne montra aucune déférence à son chef, le railla sur sa lenteur, méprisa les lumières de son expérience, les conseils de sa modération, et, s'avançant témérairement à la tête des troupes qu'on lui livrait, redoubla d'audace en voyant fuir les Numides. Bientôt il attaqua l'armée africaine, tomba dans une embuscade, et fut mis en une déroute telle, que sa destruction en aurait été la suite, si Fabius, qui avait tout prévu, ne fût promptement venu à son secours. Sa présence rétablit le combat; il défit Annibal, et, après la victoire, se retira modestement dans son camp.

Minutius, revenu des illusions d'un fol orgueil, eut au moins le mérite rare de reconnaître son erreur. Rassemblant ses légions, il leur dit : « Il n'appartient pas à » la nature humaine d'être infaillible; » mais ce qu'un honnête homme doit faire, » c'est de profiter pour l'avenir des fautes » passées. Quant à moi, je l'avoue, j'ai » plus à me louer de la fortune qu'à m'en » plaindre. Ce qu'une longue étude n'a» vait pu m'enseigner, je l'ai appris en un » seul jour. Je vois que je n'ai pas toutes

» les qualités qu'exige le commandement ; » j'ai encore besoin d'être dirigé. Loin » donc de m'opiniâtrer follement à rester » l'égal de celui auquel il m'est plus hono- » rable de céder, je déclare que le dictateur » Fabius vous commandera désormais seul, » excepté dans ce moment, où je veux me » mettre encore à votre tête pour lui ex- » primer notre reconnaissance, et pour » vous donner l'exemple de l'obéissance » que nous lui devons. »

Après ces mots, il marcha vers le camp de Fabius, entouré de ses enseignes et suivi de ses troupes. Fabius, ignorant son projet, sortit de sa tente pour venir au-devant de lui. Minutius, en le voyant, mit ses enseignes à ses pieds, et l'appela hautement son père. A son exemple, ses soldats donnèrent à ceux de Fabius le nom de patrons, dont se servent les esclaves affranchis en parlant à ceux qui les ont tirés de servitude.

Lorsque ces acclamations furent apaisées, Minutius, s'adressant à Fabius, lui dit : « Illustre dictateur ! vous avez aujourd'hui » remporté deux victoires ; l'une sur Anni- » bal par votre courage, l'autre sur moi » par votre prudence et votre générosité ;

» par l'une, vous nous avez sauvés; par » l'autre, vous nous avez instruits. Je » vous donne donc le nom de père, » parce que je n'en connais point de plus » vénérable, et qui rappelle mieux que » nous vous devons tous la vie. »

En achevant ces mots, il embrassa le dictateur. Les soldats des deux armées se serrèrent mutuellement entre leurs bras, et jamais on ne vit un triomphe plus doux que celui qui soumit ainsi l'orgueil à la sagesse, et qui changea l'envie en reconnaissance.

A la fin de la campagne, Fabius abdiqua. Servilius et Régulus, nommés consuls, suivirent sagement le système du dictateur, harcelant sans cesse Annibal et ne lui offrant jamais la bataille qu'il désirait impatiemment. Ils mirent la disette dans le camp des Africains. Déjà on y éclatait en murmures contre une guerre qui ne promettait plus de succès, et dont la fin ne pouvait se prévoir. Encore un peu de temporisation, Annibal était perdu. Mais le peuple romain, impatient de combats, s'indignait de cette lenteur salutaire. Il élut consul Émilius, vainqueur de l'Illyrie, ca-

pitaine habile et sage ; mais en même temps, cédant aux déclamations de ses tribuns factieux, il donna Térentius Varron pour collègue à Émilius. Cet homme nouveau, fils d'un boucher, était doublement cher aux plébéiens, comme ennemi des patriciens et comme un des plus ardens détracteurs de Fabius.

Ce consul turbulent et rempli de jactance accusait hautement les sénateurs d'avoir appelé Annibal en Italie dans l'intention de trouver de nouveaux prétextes pour opprimer le peuple. Tant qu'ils commanderont, disait-il, leur ambition prolongera la guerre, car ils aiment le commandement et non les batailles. Au lieu de faire retirer timidement nos légions sur les montagnes et dans les forêts, moi, je les mènerai droit à l'ennemi, et, avant peu, je jure de chasser d'Italie jusqu'au dernier Africain.

Marcellus fut envoyé en Sicile comme préteur, et Posthumius Albinus dans la Gaule cisalpine. Les proconsuls, Servilius et Régulus, reçurent l'ordre de ne point livrer de combat jusqu'à l'arrivée de Varron. Cet ordre les empêcha de mettre obstacle aux manœuvres d'Annibal; il s'em-

para de la citadelle de Cannes, qui commandait la Pouille et qui lui rendait l'abondance.

Dans les autres guerres, la république ne levait annuellement que quatre légions, composées chacune de quatre mille hommes de pied et de deux cents chevaux. Mais cette année, dans l'espoir de finir la guerre par un coup d'éclat, elle arma huit légions de cinq mille hommes et de trois cents chevaux.

Suivant une coutume ancienne et sage, les armées consulaires étaient divisées, afin de ne pas compromettre à la fois toutes les ressources de l'État. Dans cette circonstance, on les réunit toutes deux. Ces armées, en comptant les alliés, présentaient une force de quatre-vingt mille hommes et de sept mille chevaux. Celle d'Annibal se composait de quarante mille soldats et de dix mille cavaliers.

Lorsque Émilius partit de Rome, Fabius, prévoyant son triste sort, lui dit qu'il craignait plus pour lui l'ignorante présomption de son collègue, que le génie et le courage de son ennemi. Les deux armées romaines occupèrent les deux rives de l'Aufide et

campèrent, dans une plaine ouverte, à deux lieues des Carthaginois.

Émilius conseillait de différer le combat et d'attirer l'ennemi dans un pays coupé, où la cavalerie numide perdrait sa supériorité. Ferme dans son opinion, il contint l'ardeur des légions tant qu'il en eut le pouvoir; mais lorsque le jour du commandement de Varron fut arrivé, ce général téméraire, méprisant les avis et l'expérience de son collègue, ordonna à l'armée de se mettre en marche. Annibal vint au-devant de lui. Il y eut un choc de cavalerie, dans lequel les Romains remportèrent l'avantage. Le jour suivant, Émilius commandait; mais comme on était trop près de l'ennemi pour hasarder une retraite, il fit passer l'Aufide à un tiers de son armée. Se trouvant ainsi à cheval sur le fleuve, il soutenait les fourrageurs romains, et inquiétait ceux d'Annibal, qui, ne pouvant subsister dans une telle position, ni se retirer sans péril, regardait une bataille comme son seul espoir de salut. Il la présenta aux Romains; Émilius l'évita sagement; mais, le lendemain, Varron l'accepta.

Le consul, ayant fait passer l'Aufide à

toutes les légions, commit la faute de donner beaucoup de profondeur à ses lignes, au lieu de profiter de la supériorité du nombre pour s'étendre et déborder l'ennemi.

La vue d'une armée si formidable répandit d'abord une surprise mêlée de tristesse dans les troupes africaines. « Quelle nom» breuse armée, disait Giscon; on ne peut » la regarder sans étonnement! » — « Oui, » répondit Annibal; mais tu ne remarques » pas une chose encore plus étonnante, » c'est que, dans toute cette multitude » d'hommes, il n'y en a pas un seul qui » s'appelle Giscon comme toi. » Cette raillerie, passant de bouche en bouche, fit succéder à la crainte la confiance et la gaieté.

Annibal, rangeant son armée sur une seule ligne, laissa ses ailes un peu en arrière de son centre. A la tête de ce centre, composé d'Espagnols et de Gaulois, il marcha rapidement contre les Romains, qui se réunirent tous en masse pour lui résister. Après un choc violent et bien soutenu, Annibal se retira peu à peu, attirant ainsi toutes les légions romaines, qui le suivirent avec ardeur. Lorsqu'il vit le consul suffi-

samment engagé, il donna ordre à ses deux ailes de se replier sur les flancs des Romains : les Numides mirent en fuite la cavalerie romaine. La cavalerie espagnole et gauloise attaqua en queue les légions; l'infanterie africaine, les chargeant alors de front, enfonça leurs rangs et les tailla en pièces. Émilius, Minutius et les deux proconsuls périrent dans cette bataille; soixante-dix mille hommes des Romains ou de leurs alliés restèrent sur la place, dix mille furent faits prisonniers, et Varron s'enfuit à Vénuse avec quatre cents cavaliers.

Lentulus, se faisant jour à travers l'ennemi avec une troupe d'élite, aperçut le consul Émilius, assis sur un rocher et couvert de sang. Il s'arrêta et le pressa de prendre son cheval. « Sauvez les braves » que vous commandez, lui dit Émilius; » quant à moi je ne survivrai pas à tant » d'intrépides guerriers; je veux périr ici. » Assurez Fabius qu'en mourant je me suis » souvenu de son amitié, de ses conseils et » de sa sagesse. »

Aucun débris de l'armée n'ayant pu se retirer à Rome, on n'eut dans cette ville que des nouvelles vagues et incertaines de

cet affreux désastre ; mais quelques hommes de la campagne en apprirent pourtant assez pour y répandre la plus terrible consternation. Au milieu de cet abattement universel, Fabius seul, ferme et inébranlable, rassurait les esprits et ranimait les espérances. D'après ses conseils, on envoya des courriers sur toutes les routes pour interroger les fuyards, et pour savoir s'il existait encore une armée. On plaça aux portes des corps-de-garde, afin d'empêcher les citoyens de sortir sans permission. Tous les hommes prirent les armes ; toutes les femmes qui, échevelées, parcouraient les rues, reçurent l'ordre de rester dans leurs foyers ; et les sénateurs, se dispersant dans toutes les maisons, s'efforcèrent de réveiller les courages, et de faire renaître la confiance.

Immédiatement après la bataille de Cannes, Maherbal, général de la cavalerie africaine, voulait qu'on marchât sur Rome, et reprochait à Annibal de ne pas savoir user de la victoire. Ce grand capitaine ne crut pas, à la tête d'une armée affaiblie, pouvoir hasarder une entreprise si téméraire, contre une cité si vaste, si populeuse et si guerrière.

Après le premier moment de consternation, Rome se reconnut et sentit ses forces. Tous les citoyens portèrent leur argent au trésor. On leva quatre légions, on enrôla huit mille esclaves. Les prisons s'ouvrirent et donnèrent six mille soldats. Les trophées pris sur l'ennemi fournirent des armes; elles étaient vieilles, mais elles rappelaient la gloire et inspiraient le courage.

On comptait sur les troupes des préteurs, quand on apprit que Posthumius venait de tomber dans une embuscade et d'être détruit avec son armée. Une cruelle superstition offrit encore au peuple ses secours inhumains : deux Gaulois et deux Grecs furent immolés.

Malgré l'évidence du péril, le sénat, fidèle à ses anciennes maximes, refusa de racheter huit mille prisonniers qu'Annibal offrait de lui rendre. On savait que la crainte d'une éternelle captivité rendait le soldat plus opiniâtre et plus intrépide. Cependant le consul Varron, ayant réuni dix mille hommes des débris de son armée, revint à Rome. Loin d'imiter la cruauté de Carthage pour ses généraux, tous les ordres de l'État allèrent au-devant du consul et

lui rendirent de solennelles actions de grâces parce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république.

Cette conduite politique diminuait aux yeux du peuple l'impression du danger et ranimait sa confiance.

Le malheur des armes romaines inspira dans ce temps, à plusieurs officiers du corps que réunissait Varron, le désir de quitter l'Italie. Métellus était à la tête de ce complot. Le jeune Scipion, chargé du commandement provisoire, en attendant l'arrivée du consul, marche avec quelques soldats vers la maison où Métellus et ses complices étaient réunis. Il y entre l'épée à la main, et leur déclare qu'ils vont tous être tués, s'ils ne font pas le serment de ne jamais abandonner la république. Ainsi ce jeune héros, qui devait triompher de Carthage, rendit à Rome et à l'honneur une foule de braves guerriers, que sa fermeté fit rougir de leur faiblesse.

Marcus Junius, nommé dictateur, et Sempronius, son lieutenant, déployèrent cependant une telle activité que bientôt Rome eut une nouvelle armée. Mais la défaite de Cannes lui fit perdre plusieurs

alliés. Les Samnites et les Campaniens abandonnèrent sa cause, et Annibal s'établit à Capoue, que le sénat de cette ville lui livra.

Après tant de revers, Rome vit renaître une aurore de fortune. Le préteur Marcellus battit, auprès de Nôle, un corps de l'armée carthaginoise. Les deux Scipions rendirent alors à la république un service plus éclatant. Après avoir défait Hannon en Espagne, ils détruisirent l'armée d'Asdrubal au moment où il se disposait à passer en Italie.

Ce qui perdit Annibal, ce ne fut pas, comme plusieurs historiens l'ont dit, les délices de Capoue. Ses combats nombreux pendant plusieurs années, ne prouvèrent que trop aux Romains combien l'armée d'Annibal avait conservé de courage et de discipline. La vraie cause de l'issue malheureuse de cette guerre fut la division qui existait dans le sénat de Carthage. La faction d'Hannon contrariait sans cesse tous les plans d'Annibal. Lorsque ce général envoya en Afrique la nouvelle de sa victoire, il fit répandre au milieu du sénat plusieurs boisseaux remplis d'anneaux pris aux che-

valiers romains. Hannon lui reprocha de solliciter des secours lorsqu'il était vainqueur, et de demander des vivres quand il était maître de l'Italie. Cette faction, sacrifiant l'intérêt de sa patrie à sa haine contre Annibal, au lieu de lui donner les moyens d'exterminer les Romains, envoya des troupes en Sicile et en Sardaigne, où elles perdirent sans utilité deux batailles, tandis que la moitié de ces renforts, arrivée à temps sous les drapeaux de l'armée victorieuse, aurait consommé la ruine de Rome.

Au moment où cette république, incertaine et divisée, faisait avec faiblesse une guerre qui aurait exigé tant de vigueur, le sénat romain, toujours ferme dans ses projets, toujours actif dans ses opérations, somma Philippe, roi de Macédoine, de lui livrer Démétrius de Phare, et déclara la guerre à ce monarque, parce qu'il venait de conclure un traité avec Annibal.

Tandis que Rome trouvait ainsi un nouvel ennemi, elle perdit un allié fidèle : Hiéron, roi de Syracuse, mourut. Hiéronyme, son fils, héritier de son trône et non de ses vertus, régna peu de temps, et fut assassiné par ses sujets, qui avaient

conçu pour lui plus de mépris encore que de haine.

Syracuse voulait devenir libre; mais elle était trop corrompue pour conserver sa liberté. Elle se divisa en factions, qui pensaient plus à leurs intérêts qu'à celui de la patrie. Au milieu de la lutte de ces partis, celui de l'étranger l'emporta, et l'on remit le gouvernement entre les mains de deux Carthaginois. C'était rompre avec Rome, qui chargea Marcellus d'assiéger Syracuse.

Le courage et l'habileté des Romains auraient facilement triomphé des remparts de cette cité, qu'affaiblissaient la division de ses magistrats et l'inexpérience de ses guerriers; mais le génie d'Archimède la défendit : il inventa des machines qui pulvérisaient les beliers, renversaient les tours, enlevaient et brisaient les galères, de sorte que Marcellus se vit forcé de changer le siége en blocus et de s'éloigner, disant qu'il ne pouvait lutter contre ce nouveau Briarée avec ses mille bras.

Comme il s'occupait à prendre plusieurs villes sur les côtes de Sicile, la vigilance des Syracusains se ralentit. Marcellus, à son retour, découvrit une partie de mur

peu haute, mal gardée et praticable pour l'escalade; il la franchit et s'empara d'un quartier de la ville.

Les assiégés redoublèrent d'efforts pour se défendre; Archimède déploya plus de talens que jamais pour éloigner l'ennemi. La constance des Romains commençait à se lasser, lorsqu'une flotte carthaginoise s'approcha d'eux, leur livra bataille et fut battue complètement. Cet échec effraya tellement les Carthaginois qui gouvernaient Syracuse, qu'ils prirent la fuite. La ville, abandonnée par eux, voulait capituler, lorsque des soldats étrangers ouvrirent ses portes à Marcellus, qui la livra au pillage. Il avait ordonné qu'on épargnât Archimède, et qu'on le lui amenât. Le soldat chargé de cet ordre trouva ce grand homme si profondément occupé de la solution d'un problème, qu'il n'entendit ni sa marche ni ses paroles. Le soldat, prenant son silence pour une insulte, le tua. La victoire de Marcellus assura la Sicile aux Romains, puisqu'ils commandèrent désormais dans cette grande cité où ils s'étaient crus long-temps trop heureux d'avoir un allié fidèle.

Annibal, affligé de ces revers, mais non

découragé, montrait tout ce que peut un grand génie à la tête d'une faible armée : combattant sans cesse, s'affaiblissant journellement, sans jamais recevoir de renforts, il se maintenait en Italie; et cela seul était un prodige. Employant tantôt la force et tantôt l'artifice, il échappait au nombre par ses manœuvres, et profitait de toutes les fautes des ennemis pour remporter sur eux quelque avantage. Au moment où on le croyait uniquement occupé à se défendre, il surprit Tarente et s'en empara.

Les Romains, voulant le priver du centre de ses opérations, vinrent assiéger Capoue; Annibal accourut à son secours, attaqua les lignes romaines et ne put les forcer. Tentant alors un moyen hardi pour faire lever le siége, il marcha rapidement sur Rome, et se présenta inopinément à ses portes.

Le sénat, effrayé de son approche, voulait rappeler l'armée; Fabius s'y opposa et fit décider qu'il ne reviendrait que quinze mille hommes, et que le siége de Capoue serait continué. Les Romains ne se bornèrent pas à défendre leurs remparts, ils sortirent de leurs murs. Les deux armées en présence étaient rangées en bataille.

Deux jours de suite, on crut qu'un combat sanglant allait décider du sort des deux républiques; et deux fois, au moment de donner le signal, les armées se virent séparées par un orage terrible et par des torrens de pluie. La superstition crut que le ciel s'opposait aux vœux des combattans. Les Romains, loin d'être effrayés en voyant Carthage à leurs portes, envoyèrent, dans ce temps même, de nombreuses recrues en Espagne, et le champ sur lequel campait le général africain, fut vendu à l'encan et ne perdit rien de son prix. Annibal, ne pouvant ni combattre ni effrayer ses adversaires, s'écria : « Traversé dans mes » projets, tantôt par l'ennemi, tantôt par » le ciel, et toujours par mes concitoyens, » je ne me crois plus destiné à prendre » Rome. » Il décampa et se retira du côté de Naples.

Les Romains, qui pressaient toujours le siége de Capoue, s'emparèrent enfin de cette ville, et, pour la punir de sa défection, ils exercèrent sur elle une atroce vengeance. Ils mirent à mort tous les sénateurs et réduisirent le peuple en esclavage. D'un autre côté, les deux Scipions, dont

l'union avait assuré les succès, et qui venaient de remporter tant de victoires en Espagne, commirent la faute de séparer leurs troupes. L'armée carthaginoise les attaqua l'un après l'autre; ils furent battus et périrent les armes à la main. Néron, qui leur succéda, ne put réparer leur défaite, et acheva de perdre tout ce qu'ils avaient conquis dans cette contrée. On voulut le remplacer; mais les plus ambitieux n'osaient prétendre à un emploi qui offrait tant de périls et si peu d'apparence de succès : personne ne se présentait pour solliciter le commandement. Publius Scipion, âgé de vingt-quatre ans, osa seul le demander. Sa jeunesse pouvait effrayer; mais son éloquence et sa sagesse rassurèrent et persuadèrent les comices. Il fut nommé : ce choix sauva Rome et perdit Carthage.

Les armes romaines commençaient déjà à reporter dans la Grèce la crainte que Pyrrhus avait autrefois inspirée à l'Italie.

Lévinus attaqua le roi de Macédoine, et remporta sur lui une victoire. On le fit consul avec Marcellus. Leurs triomphes répandirent dans Rome les richesses de Syracuse et de la Grèce. Lévinus partit ensuite

pour la Sicile, s'empara d'Agrigente, et, par cette conquête, rendit les Romains seuls possesseurs de cette île, principal objet de la rivalité de Rome et de Carthage.

L'étoile d'Annibal avait pâli : Rome, éclairée par l'expérience, ne lui opposait plus de Flaminius ni de Varron. Elle chargea Fabius et Marcellus de le combattre : malgré ses efforts, Fabius reprit Tarente; Marcellus, battu dans une première affaire, remporta quelque temps après un avantage sur Annibal; suivant le sage système de son collègue, mais avec plus d'activité, il harcelait sans cesse les Carthaginois, et profitait de toutes les occasions favorables pour les entamer, en évitant habilement les affaires générales. Mais, enfin, sa prudence l'abandonna; nommé pour la cinquième fois consul, il voulut reconnaître lui-même le camp ennemi, tomba dans une embuscade et périt. Sa mort remplit d'une douleur profonde les légions qu'il avait si souvent conduites à la victoire. Elles appelaient Fabius le *bouclier*, et Marcellus l'*épée de Rome*. Les surnoms donnés par les soldats restent toujours; c'est la justice et non la flatterie qui les dicte.

Lorsqu'on porta le corps du consul sous les yeux d'Annibal, il répandit des larmes sur son noble ennemi, rendit hommage à sa gloire, mit à son doigt la bague que portait cet illustre guerrier, posa une couronne d'or sur sa tête, lui rendit avec pompe les honneurs funèbres, et envoya ses cendres au jeune Marcellus son fils. Quoi qu'en ait dit la passion des historiens romains, un homme capable de tels procédés ne pouvait être un guerrier barbare. Les âmes généreuses connaissent seules de si touchans égards pour les vaincus.

Les dangers d'Annibal, abandonné sans secours au milieu de l'Italie, et la perte totale de la Sicile, ouvrirent enfin les yeux des Carthaginois, que la haine d'Hannon s'efforçait de tenir fermés. Ils lui envoyèrent une forte armée, sous les ordres de son frère Asdrubal, qui traversa sans obstacles les Gaules et les Alpes; mais la rapidité même de sa marche devint la cause de sa perte. Comme aucun ennemi ne l'arrêtait, il arriva dans la Gaule Cisalpine beaucoup plus tôt que ne l'avait compté Annibal, qui se trouvait encore en Campanie, ayant en tête l'armée romaine, com-

mandée par le consul Claudius Néron. Celui-ci, informé de l'arrivée d'Asdrubal par un courrier intercepté, partit avec un détachement de six mille hommes et courut rejoindre dans la Cisalpine son collègue Livius. Tous deux réunis marchèrent contre Asdrubal, qui voulait prudemment attendre son frère et éviter le combat. Mais, lorsqu'il marchait pour s'éloigner des Romains, il fut égaré par la perfidie de ses guides. Errant à l'aventure, les consuls l'atteignirent et l'obligèrent de livrer bataille. Après avoir vainement justifié par des prodiges de valeur la confiance de Carthage et son ancienne renommée, voyant ses rangs enfoncés et son armée non-seulement vaincue, mais détruite, il se précipita au milieu des légions romaines, et y trouva une mort glorieuse.

Néron, revenant promptement en Campanie, jeta la tête d'Asdrubal dans le camp d'Annibal, qui apprit ainsi, par cet affreux message, la perte de son frère et de ses dernières espérances.

Cependant le jeune Scipion vengeait en Espagne son père et son oncle, et réparait toutes leurs pertes. Une brillante valeur,

une rare prudence, une grande fermeté et de douces vertus le faisaient à la fois craindre, admirer et chérir. Il rétablit la discipline par sa sévérité, effraya les ennemis par son audace, et se concilia l'affection des Espagnols par sa justice.

Le sort des armes l'avait rendu maître d'une jeune princesse, dont l'Espagne admirait la beauté. Suivant les mœurs du temps, cette captive lui appartenait et se trouvait livrée à ses désirs; la vertu des grands hommes ne dépend pas des préjugés de leur siècle; dignes de l'immortalité, ils pressentent la justice éternelle. Scipion, vainqueur de ses propres passions, rendit la jeune Espagnole au prince Alcius qui l'aimait et qu'elle devait épouser. Cette générosité lui valut des hommages plus sincères et des alliés plus dévoués que toutes ses victoires.

Cet habile général, au lieu de suivre un système lent et timide, ne s'amusa point à regagner peu à peu les places perdues par les Romains; il marcha rapidement sur Carthagène qu'on croyait inattaquable, s'en empara et détruisit, par ce seul coup, le centre des forces de ses ennemis.

La supériorité de la cavalerie numide était le plus ferme appui de Carthage ; il trouva moyen de lui enlever cet avantage en s'attachant Massinissa, un des princes numides, le plus distingué par son expérience et par son courage. Ce fut ainsi que son adresse, ses vertus et son habileté chassèrent les Carthaginois de l'Espagne et la soumirent aux Romains.

Lorsque Scipion revint à Rome, il avait vingt-neuf ans. On ne pouvait plus lui reprocher sa jeunesse ; le peuple compta le nombre de ses exploits, oublia celui de ses années et l'élut consul.

Il dit au sénat que le seul moyen de faire sortir Annibal d'Italie était de porter la guerre en Afrique. Fabius, ennemi de tout parti hasardeux, et peut-être cette fois trop temporiseur, combattit avec véhémence l'avis du jeune consul. Le sénat incertain n'osait décider entre l'audace fortunée du jeune conquérant de l'Espagne et la vieille expérience de l'ancien dictateur. Ne voulant ni refuser ni accueillir pour le moment le conseil de Scipion, il attendit que la réflexion eut mûri un si vaste projet. Le jeune consul obtint seulement le comman-

dement de la Sicile et la permission de passer en Afrique, lorsque des informations complètes l'auraient convaincu de la nécessité de l'entreprise et de la possibilité du succès.

Scipion, ferme dans ses plans, mais soumis aux ordres du sénat, passa en Sicile, y resta une année, et employa ce temps aux préparatifs qui devaient assurer la réussite de son expédition.

En 549, on célébra le nouveau lustre; le dénombrement prouva que, malgré la guerre, la population s'était augmentée depuis cinq ans de soixante-dix-huit mille citoyens. On apprit en même temps que Scipion, profitant de la confiance du sénat et s'embarquant à la tête d'une armée nombreuse, avait battu la flotte carthaginoise et tué plus de trois mille hommes avec Hannon, leur amiral, qu'il était débarqué en Afrique, et que Massinissa venait de le joindre avec une cavalerie numide nombreuse, autrefois objet d'effroi, maintenant sujet d'espérance pour Rome.

Scipion, sans perdre de temps, mit le siége devant Utique (aujourd'hui Biserte). Syphax s'était emparé du royaume de Nu-

midic pendant l'absence de Massinissa; il vint au secours d'Utique avec l'armée de Carthage. L'audace de Scipion était toujours accompagnée de prudence. On admirait en lui la valeur de Marcellus unie à la sagesse de Fabius. Ajournant ses projets pour en assurer le succès, il leva le siége et prit des quartiers d'hiver. A l'approche du printemps, il revint devant Utique. Apprenant alors que les ennemis, retenus encore par le froid, avaient au lieu de tentes des baraques couvertes de nattes, de roseaux et de bois sec, il déguise en esclaves des officiers et des soldats déterminés; par ses ordres, ils se rendent dans le camp ennemi, s'y dispersent et y mettent le feu. Les Carthaginois et les Numides accourent en foule pour l'éteindre : au milieu de ce désordre, Scipion et son armée arrivent, fondent sur les ennemis qui étaient sans armes, les passent au fil de l'épée, laissent quarante mille morts sur la place, et emmènent six mille captifs. Les débris de l'armée vaincue se rallièrent bientôt; mais Scipion, sans leur laisser le temps de respirer, les attaqua de nouveau et les défit complètement.

Carthage, abattue par ses défaites, demanda la paix à Rome; mais, comme elle rappelait en même temps Annibal en Afrique, le sénat romain regarda cette négociation comme un piége et refusa les propositions qui lui étaient faites. Cependant Syphax, ayant de nouveau rassemblé une armée, revint attaquer Scipion, qui le battit encore et le fit prisonnier.

Massinissa, délivré de l'obstacle qui le séparait de son trône, et menant à sa suite Syphax enchaîné, marcha sur Cirthe, capitale de la Numidie. Elle lui ouvrit ses portes; mais il y trouva un ennemi plus redoutable pour lui que les rebelles qu'il avait vaincus. Sophonisbe, Carthaginoise de naissance et femme de Syphax, commandait dans cette ville. Elle vint se jeter aux pieds de Massinissa et lui demanda pour unique grâce de ne pas la livrer aux Romains. Le roi numide, ardent comme le ciel de sa contrée, s'enflamma pour sa captive : enivré d'un amour qui ne lui permettait plus d'écouter la raison et de consulter la politique, il épousa la reine, se soumit à ses volontés, et lui promit d'embrasser le parti de Carthage.

Scipion, toujours à l'abri de la surprise par sa prudente activité, ne laissa pas à Massinissa le temps de consommer sa trahison et d'opérer dans l'esprit des Numides la révolution qu'il projetait.

L'approche de l'armée romaine força ce prince à retourner dans le camp des Romains. Il avoua sa faiblesse et pria le consul de ne point regarder comme captive la femme qu'il venait d'épouser. Ses prières furent inutiles : l'inflexible Scipion lui répondit qu'il avait disposé d'un bien qui ne lui appartenait pas; que Sophonisbe, prisonnière des Romains, était la cause de la défection de Syphax; que s'allier avec elle c'était rompre avec Rome, et que, malgré son titre de reine et d'épouse, il la réclamait comme esclave. Massinissa désespéré préféra pour Sophonisbe la mort à l'outrage; il lui envoya une coupe de poison, qu'elle reçut avec reconnaissance et vida sans terreur. Ainsi se termina la vie d'une reine célèbre, dont l'inconstance n'empêche pas de plaindre le malheur.

Scipion, pour récompenser la servile obéissance de Massinissa, lui donna la couronne de Numidie et s'efforça vainement

d'ennoblir l'opprobre de ce prince par la pompe extraordinaire de son couronnement.

Lorsqu'Annibal reçut l'ordre de repasser en Afrique, il éclata en plaintes amères contre le sénat de Carthage, qui, pendant quinze années, ne l'avait pas secouru, et qui lui faisait perdre en un seul jour le fruit de tant de travaux et de gloire.

Il se reprochait de n'avoir point osé, après la victoire de Cannes, marcher contre Rome, et de n'avoir pas péri à ses portes. Avant de s'embarquer, il fit élever sur la côte, près d'un temple de Junon, une colonne sur laquelle on grava, en lettres grecques et phéniciennes, le récit de ses exploits, oubliant sans doute qu'un monument dressé par un fugitif n'est qu'un trophée de plus pour ses ennemis.

Dans sa traversée, il ne parla que de la mort d'Asdrubal, de Magon ses frères, et de celle de tous les braves amis qu'il avait perdus. Tel est le sort de l'ambitieux ; il s'endort sous des lauriers et se réveille sous des cyprès.

Arrivé à Carthage, il trouva sa patrie

épuisée d'armes, d'argent, et dominée par la faction populaire contre laquelle la sagesse du sénat n'avait plus la force de résister. Il regarda, dans cette circonstance, une paix désavantageuse comme l'unique voie de salut encore ouverte à ses concitoyens. Mais leur folle imprudence et leur avidité venaient de la rendre plus difficile à obtenir. Après la prise de Cirthe, Scipion, accueillant les propositions de Carthage lui avait accordé une trève pour qu'elle envoyât des ambassadeurs à Rome. Les conditions de la paix proposée étaient dures, mais supportables. Le sénat romain, les agréant, avait renvoyé les ambassadeurs, en autorisant Scipion à conclure le traité. Tandis qu'ils étaient en route, une flotte romaine, chargée de vivres, d'argent et de munitions, fut poussée par l'orage sur la côte d'Afrique. Cette riche proie tenta la cupidité du peuple carthaginois, dont l'insolence s'était réveillée depuis l'arrivée d'Annibal. Au mépris de la trève, le sénat céda aux vœux de la multitude; on s'empara de la flotte romaine.

La trève rompue, Annibal sortit de la

ville avec son armée, marcha au-devant des Romains, et campa près d'eux dans la plaine de Zama.

Cet illustre général avait trop éprouvé l'inconstance de la fortune pour livrer sans regret la destinée de sa patrie au hasard d'une seule bataille. Décidé à tenter, avant de combattre, un dernier effort pour obtenir la paix, il demanda une entrevue à Scipion, qui la lui accorda.

Lorsque ces deux grands hommes s'approchèrent l'un de l'autre, se contemplant tous deux avec une surprise mêlée de respect, ils gardèrent quelque temps un profond silence. Annibal enfin, prenant le premier la parole, lui dit : « O combien je
» désirerais que les Romains et les Carthagi-
» nois n'eussent jamais pensé à s'étendre,
» les uns au-delà de l'Italie, les autres au-
» delà de l'Afrique, et qu'il aurait été heu-
» reux pour le monde qu'ils se fussent ren-
» fermés dans les limites que la nature sem-
» blait leur avoir prescrites ! Nous avons
» pris d'abord les armes pour la Sicile ;
» nous nous sommes ensuite disputés la
» domination de l'Espagne : enfin, aveuglés
» par la fortune, nous avons porté nos

» fureurs jusqu'à vouloir nous détruire ré-
» ciproquement. Mes troupes ont assiégé
» Rome, et vous attaquez aujourd'hui Car-
» thage. S'il en est encore temps, apaisons
» la colère des dieux; bannissons de nos
» cœurs cette funeste jalousie qui nous a
» fait désirer notre ruine mutuelle. Pour
» moi, je sais trop, par une longue expé-
» rience, combien la fortune est incons-
» tante, et avec quelle perfidie elle se joue
» de la prévoyance des hommes. Aussi, je
» suis très disposé à la paix; mais, Scipion,
» je crains que vous ne soyez pas dans les
» mêmes sentimens. Vous êtes dans la fleur
» de votre jeunesse, entouré de l'illusion
» des succès; en Espagne, en Afrique, le
» sort a comblé tous vos vœux; aucun re-
» vers n'a, jusqu'à présent, traversé le cours
» de vos prospérités. La force de mes rai-
» sons, le poids de mon exemple ne pour-
» ront vous persuader. Cependant, consi-
» dérez, je vous prie, combien il est peu
» raisonnable de compter sur les faveurs
» du sort. Il ne vous est pas nécessaire,
» pour juger ses vicissitudes, de chercher
» des leçons dans l'antiquité; jetez les yeux
» sur moi : je suis ce même Annibal qui,

» après la bataille de Cannes, maître de la » plus grande partie de l'Italie, parut sous » les remparts de Rome même. Là, je délibérais déjà dans mon camp sur ce qu'il » me conviendrait de faire de vous et de » votre patrie, et aujourd'hui, de retour » en Afrique, je me vois forcé de traiter » avec un Romain, qui va décider de mon » salut et de celui de Carthage. Que cet » exemple vous apprenne à ne pas vous » enorgueillir de vos triomphes passés. Songez que vous êtes homme; préférez un » bien assuré à un mieux incertain, et ne » vous exposez pas sans nécessité au péril » qui vous menace. Une victoire de plus » ajouterait peu à votre renommée; une » défaite vous enlèvera votre gloire; considérez d'ailleurs que le but de ma démarche n'a rien que d'honorable pour » vous. Par la paix que je vous propose, » la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, qui » étaient le sujet de la guerre, demeureront aux Romains. Ils posséderont aussi » toutes les îles situées entre l'Italie et » l'Afrique; nous y renonçons, et je crois » que ces conditions, qui ne nous donnent » d'autre avantage que la sécurité pour

» l'avenir, sont très glorieuses pour vous
» et pour votre république. »

« Ce ne sont pas les Romains, répondit
» Scipion, ce sont les Carthaginois qui ont
» commencé la guerre de Sicile et d'Es-
» pagne : vous ne pouvez l'ignorer, et les
» dieux le savent, puisqu'ils ont favorisé
» non l'agression, mais la défense. Mes
» succès ne me font pas perdre de vue l'in-
» constance de la fortune et l'incertitude
» des choses humaines. Si, avant mon arri-
» vée en Afrique, vous fussiez sorti de
» l'Italie, et si vous nous eussiez proposé
» la paix telle que vous nous l'offrez, je
» ne crois pas que Rome l'eût refusée. Mais
» aujourd'hui, quand vous avez quitté
» l'Italie malgré vous, et lorsque nous
» nous voyons en Afrique les maîtres de la
» campagne, les affaires changent de face.
» Bien plus, malgré vos défaites, nous
» avions consenti à une sorte de traité; in-
» dépendamment des articles que vous pro-
» posez, on avait décidé que les Carthagi-
» nois nous rendraient nos prisonniers sans
» rançon, qu'ils nous livreraient leurs
» vaisseaux pontés, qu'ils nous paieraient
» cinq mille talens et donneraient des

» otages. Telles étaient les conditions con-
» venues; nous les avions envoyées à Rome:
» Carthage sollicitait vivement leur adop-
» tion; et, lorsque le sénat et le peuple ro-
» main les ont acceptées, les Carthaginois
» manquent de parole, nous trompent et
» rompent la trève. Que faire dans une
» telle circonstance? mettez-vous à ma
» place, et répondez? Faut-il encourager
» et récompenser la trahison? Vous croyez
» que, si Carthage obtient ce qu'elle de-
» mande, elle n'oubliera pas un si grand
» bienfait; mais ce qu'elle avait demandé
» et obtenu comme suppliante, ne l'a
» point empêché, sur le faible espoir ins-
» piré par votre retour, de se montrer de
» nouveau en ennemie. Si vous consentiez
» à quelques conditions plus rigoureuses,
» on pourrait encore négocier; mais, puis-
» que vous refusez même ce dont on était
» précédemment convenu, toute confé-
» rence devient inutile. En un mot, il
» faut que vous et votre patrie vous vous
» rendiez à discrétion, ou que le sort des
» armes décide en votre faveur. »

Scipion ne voulant point se relâcher de ses prétentions, et Annibal ne pouvant se

décider à signer une paix honteuse, les deux généraux se séparèrent. Le lendemain les armées sortirent de leurs camps et se préparèrent à combattre, les Carthaginois pour leur salut, les Romains pour l'empire du monde. Jamais nations plus belliqueuses, jamais chefs plus habiles ne s'étaient vus en présence, et jamais un plus grand prix n'avait excité l'ardeur des combattans.

Scipion mit en première ligne les hastaires, avec des intervalles entre les cohortes; à la seconde, les princes, derrière les cohortes et non derrière les intervalles, afin de laisser passage aux éléphans; les triaires formaient la réserve. Lélius, avec la cavalerie d'Italie, composait l'aile gauche; Massinissa occupait la droite avec les Numides; on jeta des vélites dans les intervalles de la première ligne, avec ordre de se retirer par ces intervalles s'ils étaient poussés par les éléphans. Scipion parcourut les rangs et anima ses troupes en leur rappelant leurs exploits. « Songez, soldats, » disait-il, que la victoire vous rendra » maîtres du monde. Si vous tournez le dos, » la misère et l'infamie vous attendent: » vous n'aurez pas un lieu de retraite en

» Afrique. Une domination universelle, ou
» une mort glorieuse, voilà les prix que
» le ciel nous propose. Un lâche amour de
» la vie vous ferait perdre les plus grands
» biens et vous livrerait aux plus grands
» malheurs. En marchant à l'ennemi ne
» pensez qu'à la victoire ou à la mort, sans
» songer à l'espoir de survivre au combat.
» Combattons dans ces sentimens, et le
» triomphe est à nous. »

Annibal avait mis en avant de son armée quatre-vingts éléphans, ensuite douze mille Liguriens, Gaulois, Baléares et Maures; derrière cette ligne, les Africains et les Carthaginois. Il tint sa réserve éloignée d'un stade, et la forma des troupes venues avec lui d'Italie. L'aile gauche se composait de la cavalerie numide et la droite de celle des Carthaginois. Chaque officier encourageait les troupes de son pays. Annibal, galopant sur la troisième ligne, s'écriait : « Ca-
» marades, souvenez-vous que depuis dix-
» sept ans nous servons ensemble; rappe-
» lez-vous le grand nombre de batailles
» que vous avez livrées aux Romains!
» Victorieux dans toutes, vous ne leur
» avez pas même laissé l'espoir de vous

» vaincre. A la Trébie, vous avez battu le
» père de celui qui vous attaque ici : je ne
» comparerai point Trasimène et Cannes à
» la bataille d'aujourd'hui. Jetez les yeux
» sur l'armée ennemie; elle n'offre qu'une
» faible partie de ce que nous avions alors
» à combattre : vous n'avez à repousser
» que les enfans et les débris de ceux qui
» ont cent fois pris la fuite devant vous.
» Je ne vous demande que de conserver
» votre gloire et de ne pas perdre votre
» réputation d'invincibles. »

Après quelques escarmouches de cavalerie, Annibal poussa les éléphans sur les Romains. Une partie de ces animaux, effrayée par le son des trompettes, se retourna et mit le désordre parmi les Numides. Massinissa en profita pour renverser l'aile gauche. Les autres éléphans firent beaucoup souffrir les vélites, qui se retirèrent; mais les cohortes détruisirent à coups de traits et mirent en fuite ces monstres. Lélius, au milieu de ce tumulte, tomba sur la cavalerie de Carthage, et la mit en déroute. L'infanterie romaine et l'infanterie auxiliaire de Carthage se chargèrent bientôt et se mêlèrent. Après une longue résis-

tance, la supériorité des armes romaines l'emporta, et les étrangers, forcés à la retraite, tombèrent sur la troisième ligne africaine, qui les repoussa, de sorte qu'ils furent tués à la fois par les Carthaginois et par les Romains.

Après leur destruction, l'espace qui se trouvait entre la réserve d'Annibal et les légions romaines était obstrué par les morts et par les blessés; on eut beaucoup de peine à se joindre. Mais enfin la mêlée devint furieuse et digne du courage des deux nations. La fortune semblait indécise, lorsque Lélius et Massinissa, revenant de la poursuite de la cavalerie ennemie, chargèrent par derrière les phalanges d'Annibal et les passèrent au fil de l'épée. Comme le combat avait lieu dans une plaine, très peu de fuyards purent se dérober à la cavalerie. Les Romains perdirent près de quinze cents hommes; vingt mille Carthaginois furent tués et vingt mille prisonniers. Ainsi se termina cette journée, qui décida du sort de Rome et de Carthage.

Scipion livra au pillage le camp des Africains. Annibal se retira à Adrumette. Il avait montré dans cette bataille malheu-

reuse tant de courage et d'habileté, que la fortune ne put lui enlever que le succès et non la gloire.

Ce grand homme, revenu à Carthage, déclara que, toutes ressources étant détruites, la résistance devenait impossible, et qu'il fallait consentir à la paix que dicterait le vainqueur. On demanda et on obtint une trève. Des ambassadeurs furent envoyés à Rome pour annoncer la soumission des Carthaginois. Le sénat associa dix commissaires à Scipion, et leur donna des pleins-pouvoirs pour terminer une guerre qui durait depuis dix-sept ans. On conclut la paix aux conditions suivantes.

Rome retira toutes ses troupes d'Afrique; Carthage lui céda toutes ses prétentions sur l'Espagne, la Sardaigne, la Corse et les îles de la Méditerranée. Elle convint de rendre tous les déserteurs. Il ne lui fut permis de conserver dans ses ports que dix galères à trois rangs de rames. Ses vaisseaux et ses éléphans furent livrés aux Romains. Elle promit de ne point faire la guerre ni en Afrique ni ailleurs, sans la permission de Rome. Elle consentit à rendre à Massinissa et à ses alliés tout ce qu'elle avait pris sur

lui ou sur eux. Elle s'engagea à payer à Rome, dans l'espace de cinquante ans, la somme de dix mille talens, et donna cent otages pour gages de sa foi. Enfin, en attendant la ratification du traité, elle s'engagea à fournir des subsistances à l'armée romaine. Le sénat ratifia la paix, en abrégeant seulement les termes du paiement des subsides.

Cette seconde guerre punique dura sept ans de moins que la première. Elle finit l'an 553 de la fondation de Rome, du monde, 3804; la quatrième année de la cent quarante-quatrième olympiade; trois cent trente-huit ans après l'établissement des consuls; cent vingt-neuf ans depuis l'incendie de Rome par les Gaulois et 199 ans avant Jésus-Christ.

CHAPITRE IV.

GUERRE CONTRE PHILIPPE, ROI DE MACÉDOINE; DÉFAITE DE PERSÉE; LA GRÈCE RÉDUITE EN PROVINCE ROMAINE; DÉFAITE DES GAULOIS ET DES LIGURIENS; RÉVOLTE EN ESPAGNE; TROISIÈME GUERRE PUNIQUE; DESTRUCTION DE CARTHAGE.

ROME venait de sortir avec éclat, par l'abaissement de sa rivale, d'une guerre dont les commencemens avaient menacé sa propre existence, Mais ce triomphe, en lui assurant l'empire, ne lui rendit pas le repos. De nouvelles guerres occupèrent constamment ses armes et son active ambition. Les Espagnols, vaincus et non soumis, se révoltaient à chaque instant; la fierté de ces peuples, leur courage et les difficultés qu'offrait un pays mal percé et rempli de montagnes, opposèrent une longue résistance aux vainqueurs.

En Italie, les Gaulois et les Liguriens, impatiens du joug, reprenaient chaque an-

née les armes. Émilius, célèbre sous le nom de Paul-Émile, subjugua les peuples de la Ligurie. Le préteur Furius et les consuls, Valérius, Céthégus et Marcellus, ne purent réduire les Gaulois qu'après une lutte de plusieurs années et plusieurs batailles sanglantes, dont la dernière détruisit toute la nation des Boiens.

La république romaine, n'ayant plus de rivale en Sicile, en Afrique et sur la Méditerranée, venait de prouver à l'Europe que la discipline et la pauvreté doivent triompher à la longue des forces factices que donnent l'opulence et le commerce.

Il restait encore à vaincre un peuple redoutable par sa renommée. Depuis Alexandre-le-Grand, les Macédoniens passaient pour invincibles. L'effroi précédait leur célèbre phalange; les autres nations les regardaient comme leurs maîtres dans l'art de la guerre, et la lutte qui s'établit bientôt entre eux et les Romains, mit le comble à la gloire militaire de Rome, en détruisant le prestige de l'ancienne réputation des conquérans de l'Asie.

Indépendamment de l'ambition toujours croissante du sénat romain, Plusieurs cau-

ses rendaient cette nouvelle guerre inévitable. Philippe, roi de Macédoine, digne de son nom par son courage et par ses talens, avait signalé son règne par des victoires, et, tant qu'il écouta les conseils d'Aratus, général des Achéens, la fortune couronna ses armes. Il pouvait dominer facilement les Grecs en les réunissant sous ses étendards et en protégeant leur liberté; mais, préférant bientôt l'encens empoisonné de ses favoris aux sages avis d'Aratus, son orgueil causa sa ruine, et des projets trop vastes de conquêtes renversèrent une puissance qu'il voulait follement étendre. Entraîné par les conseils intéressés de Démétrius de Phare, il crut pouvoir profiter de la défaite des Romains à Trasimène pour les écraser. Cessant d'être l'appui des Grecs contre les Étoliens, il conclut la paix à Naupacte, avec cette nation qui ne vivait que de pillage. En même temps, il s'unit avec Antiochus, dans le dessein d'opprimer les villes grecques d'Asie, et de dépouiller les rois d'Égypte de leurs possessions. Il joignit ses forces à celles du roi de Bithynie contre le roi de Pergame. Assisté des Achéens, il remporta contre Sparte des

victoires qui l'épuisaient sans l'agrandir; enfin, avide des richesses d'Athènes, il assiégea cette ville, sous prétexte de venger les Acarnaniens, qui se plaignaient de la mort de deux hommes de leur nation, que les Athéniens venaient de faire périr, parce qu'ils avaient profané les mystères d'Éleusis. Toutes ces entreprises donnèrent aux Romains des alliés : les Spartiates, les Athéniens, les Illyriens et les Étoliens mêmes s'unirent au sénat contre lui. Philippe ne ménagea point les Rhodiens, et cette république, puissante par ses richesses et par ses vaisseaux, grossit le nombre des ennemis de la Macédoine.

Le sénat romain dissimula son courroux tant qu'il eut à craindre les Carthaginois; mais, après les avoir vaincus à Zama, il déclara la guerre aux Macédoniens. Le consul Publius Sulpicius Galba, abordant en Illyrie avec deux légions, s'empara de quelques places sur les frontières de la Macédoine. Vingt-sept vaisseaux romains, joints à ceux d'Attale, chassèrent Philippe des Cyclades et de l'Eubée, et le forcèrent à lever le siége d'Athènes.

L'année suivante, le consul Duillius com-

mença mollement la campagne, et fit peu de progrès. Titus Quintius Flaminius lui succéda. Ce général, plus habile, eut une entrevue avec Philippe, et, dans le dessein de se concilier l'esprit des Grecs, déclarant que Rome n'avait pris les armes que pour leur rendre la liberté, il proposa au roi de lui accorder la paix, à condition qu'il évacuerait toutes les villes de la Grèce et même celles de la Thessalie, toujours occupées, depuis Alexandre, par les Macédoniens.

Philippe, indigné d'une telle proposition, lui dit : « Quand vous m'auriez vaincu, » vous ne m'imposeriez pas des lois plus » dures ! » Les conférences furent rompues ; Flaminius, campé dans l'Épire, força des défilés qu'on croyait inaccessibles, battit Philippe, le contraignit à se retirer en Macédoine, s'empara de la Thessalie et mit le siége devant Corinthe, en publiant qu'il ne voulait la prendre que pour l'affranchir du joug des Macédoniens.

Les Achéens, gagnés par cette déclaration, quittèrent le parti de Philippe et devinrent les alliés des Romains. Nabis, tyran de Sparte, remit dans leurs mains la ville d'Argos ; toute la Béotie embrassa leur

cause. Ainsi la politique de Flaminius lui valut plus de conquêtes que ses armes.

Suivant un ancien usage, les nouveaux consuls nommés devaient succéder aux anciens dans le commandement. Mais, l'intérêt public l'emportant sur la coutume, on ne voulut pas rappeler un si habile général, et Quintius Flaminius resta en Grèce avec le titre de proconsul.

Philippe, ayant réuni toutes ses forces, occupait une position avantageuse en Thessalie, dans les montagnes de Cynocéphales. Flaminius marcha contre lui et l'attaqua. Jusque-là, les Romains n'avaient combattu que contre les alliés et la cavalerie légère du roi de Macédoine. C'était la première fois que les légions romaines et la phalange macédonienne se livraient bataille. Des deux côtés l'ardeur était égale; des deux côtés de glorieux souvenirs inspiraient la confiance et enflammaient le courage. Chacun de ces deux peuples belliqueux sentait que, s'il obtenait la victoire, il n'aurait plus de rival qui pût lui disputer la palme militaire. La forte position des Macédoniens rendit l'attaque longue et difficile, mais la phalange, plus redoutable en plaine

que dans les montagnes, ne pouvait ni se mouvoir avec facilité, ni conserver l'ensemble qui faisait sa force. Assaillie de tous côtés par les cohortes romaines divisées en petites troupes, après une opiniâtre résistance, elle céda la victoire et prit la fuite. Philippe perdit dans cette affaire treize mille hommes, qui composaient la moitié de son armée. Abattu par ce revers, il demanda la paix et l'obtint aux conditions suivantes. Il ne gardait d'autres possessions que la Macédoine, promettant d'évacuer toutes les villes grecques, de payer un tribut annuel, de rendre aux Romains les prisonniers et de livrer tous ses vaisseaux.

On stipula en même temps que les Romains, jusqu'à ce qu'ils fussent rassurés contre les entreprises d'Antiochus, roi de Syrie, occuperaient les villes de Chalcis dans l'Eubée, de Démétriade en Thessalie, et de Corinthe en Achaïe, trois places que Philippe avait coutume de nommer les entraves de la Grèce.

Les conditions du traité n'étaient pas connues, lorsque les Grecs apprirent la défaite de Philippe. Ils crurent n'avoir fait que changer de maître : aussi rien ne put

exprimer leur surprise et leurs transports, lorsque, au milieu des jeux isthmiques qui se célébraient alors, un héraut, par les ordres de Flaminius, dit à haute voix : « Le » sénat et le peuple romain, et Quintius » Flaminius, général de leurs armées, » après avoir vaincu Philippe et les Macé» doniens, délivrent de toute garnison et » de tout impôt les Corinthiens, les Lo» criens, les Phocéens, les Eubéens, les » Achéens, les Magnésiens, les Thessaliens » et les Perrhèbes, les déclarent libres, » leur conservent tous leurs priviléges, et » veulent qu'ils se gouvernent par leurs » lois et par leurs coutumes. »

Les Grecs, dans l'ivresse de leur joie, après avoir entendu cette proclamation, baisaient les vêtemens des Romains, et montraient, par le servile excès de leur reconnaissance, combien ils étaient devenus peu dignes de cette liberté que des âmes faibles peuvent regretter, mais que des âmes fortes peuvent seules conserver.

Ce voile de modération dont Rome se couvrait, cacha ses projets, trompa tous les peuples et les lui livra. Ils se seraient armés contre des conquérans; ils volèrent

au-devant du joug qui ne s'offrait que sous la forme d'un appui, et ils crurent aveuglément ce que disait depuis Cicéron : « Qu'on pouvait regarder les Romains plu- » tôt comme les patrons que comme les » maîtres de l'univers. » Cet affranchissement passager de la Grèce eut lieu l'an 557 de Rome.

Cependant Sparte et les Étoliens conçurent bientôt une juste mais tardive crainte de la puissance et des desseins secrets de leurs nouveaux protecteurs. Nabis, tyran de Lacédémone, voulut reprendre Argos : les Romains lui firent la guerre ; il fut vaincu ; mais Flaminius ne rétablit à Sparte ni les Héraclides ni la liberté. La domination d'un tyran sur cette cité belliqueuse était plus conforme aux intérêts de Rome. Les Étoliens se plaignirent hautement du peu de sincérité du général romain ; Flaminius se justifia adroitement au milieu de l'assemblée des Grecs ; et, certain que les germes de division qu'il laissait parmi eux assuraient assez leur dépendance, il ramena ses légions en Italie, et reçut les honneurs d'un triomphe qu'avaient également mérité sa fortune, son courage et sa prudence.

A peu près à la même époque, les consuls remportèrent en Italie une victoire considérable sur les Gaulois. Chaque citoyen romain, croyant sentir que sa propre dignité devait s'accroître en proportion de la puissance et de la gloire nationales, un tribun du peuple fit adopter la fameuse loi Porcia, qui défendait aux licteurs, sous peine de mort, de frapper de verges un citoyen romain.

Dans les jours funestes où les victoires d'Annibal menaçaient Rome d'une ruine prochaine, la loi Oppia avait défendu aux dames romaines de porter des bijoux, des étoffes riches, et de se servir de chars, excepté les jours où elles se rendaient aux sacrifices publics.

Les circonstances étant changées par l'évacuation de l'Italie et par les triomphes de Rome, les dames romaines réclamèrent vivement l'abolition de la loi du tribun Oppius. Leurs intrigues captaient tous les suffrages; l'inflexible Caton s'opposa seul à leurs demandes.

« Si chacun de nous, dit-il, avait su faire
» respecter dans sa maison ses droits et son
» autorité, nous n'aurions point à répon-

» dre aujourd'hui à cette réunion étrange
» de toutes les femmes. Bravant notre pou-
» voir dans nos foyers, elles viennent en-
» core, sur la place publique, fouler aux
» pieds les lois. Comment, étant rassem-
» blées, leur résister, quand isolément
» chacun de nous a cédé à leurs caprices?
» Rien n'est si dangereux que d'autoriser
» les intrigues et les assemblées des fem-
» mes. Moi, consul, je rougis de me voir
» forcé de traverser leur foule pour arriver
» à cette tribune. Il ne leur reste plus qu'à
» se retirer, comme le peuple, sur le mont
» Aventin, pour nous imposer des lois.
» Si je n'avais pas voulu leur épargner
» la honte des reproches publics d'un con-
» sul, je leur aurais dit : Votre pudeur
» peut-elle vous permettre de parcourir
» ainsi les rues, d'assiéger notre passage
» et d'adresser des prières à des hommes
» qui vous sont étrangers? Croyez-vous
» avoir plus de crédit sur eux que sur vos
» époux? Si vous vous renfermiez dans les
» bornes prescrites par vos devoirs, vous
» ignoreriez ce qui se passe ici. Où en
» sommes-nous? La loi défend aux femmes
» de plaider sans autorisation, et nous leur

» permettons de se mêler du gouverne-
» ment et d'assister à nos délibérations! Si
» vous leur cédez aujourd'hui, que n'ose-
» ront-elles pas dans la suite ? Qui peut
» excuser leur licence ? quel motif cause
» leur réunion et leurs alarmes ? leurs
» époux, leurs enfans sont-ils prisonniers
» d'Annibal ? Nous sommes à l'abri de ces
» calamités. Est-ce un motif religieux qui
» les rassemble ? Non : ce n'est point la
» mère Ida qu'on apporte de Phrygie.
» Écoutez-les : elles vous demandent la li-
» berté de se couvrir d'or et de pourpre,
» de briller sur des chars pompeux et de
» triompher ainsi de vos lois.

» Le luxe est le fléau destructeur des em-
» pires. Marcellus, en nous apportant les
» richesses de Syracuse, a introduit dans
» Rome ses plus dangereux ennemis. Du
» temps de Pyrrhus, les femmes ont rejeté
» les présens de Cynéas ; aujourd'hui elles
» voleraient au-devant de lui pour les ac-
» cepter. C'est la haine de l'égalité qui ré-
» clame ces distinctions de richesses : gar-
» dez-vous d'exciter cette émulation de
» vanité. Lorsqu'un époux sera trop pau-
» vre pour satisfaire l'avidité de sa femme,

» elle s'adressera aux étrangers dont elle » sollicite aujourd'hui les suffrages. Votre » faiblesse perdra les mœurs. Ainsi je » pense qu'on ne doit point abroger la loi » Oppia. »

Lucius Valérius, plaidant la cause des femmes, répondit :

« Les invectives de Caton contre les da» mes romaines sont injustes : il faut réfu» ter une opinion à laquelle le caractère du » consul donne un si grand poids. Cet ora» teur austère, et quelquefois trop dur » dans ses expressions, a cependant un » cœur doux et humain. Il ne pense pas » tout ce qu'il dit contre ces femmes ver» tueuses qu'il a plus attaquées que nous. Il » blâme l'assemblée des femmes ; mais j'op» poserai Caton à lui-même. Ouvrez son » livre des Origines ; voyez tous les éloges » qu'il donne aux femmes pour avoir ter» miné le combat des Sabins et des Ro» mains. Comme il les admire, lorsqu'elles » sont venues désarmer Coriolan dans son » camp ! Après la prise de Rome par les » Gaulois, ne s'assemblèrent-elles pas pour » fournir l'or qui rachetait sa liberté ? Dans » la dernière guerre n'ont-elles pas porté

» tout leur argent au trésor public épuisé ?
» Elles se sont sacrifiées vingt fois à nos in-
» térêts ; permettons aussi qu'elles défen-
» dent les leurs. Nous accueillons sou-
» vent la prière d'un esclave, et on veut
» qu'on rejette celle des dames les plus
» respectables de la ville ! Le consul con-
» fond deux genres de lois : les unes sont
» générales et doivent toujours durer ; les
» autres cessent avec les circonstances qui
» les firent naître. On ne gouverne pas
» un vaisseau dans le calme comme dans la
» tempête. Annibal, après la bataille de
» Cannes, se trouvait aux portes de Rome
» lorsqu'on a fait la loi Oppia. Les dames
» romaines étaient alors si profondément
» affligées, qu'on fut obligé de borner leur
» deuil à un mois. Voulez-vous qu'elles
» soient les seules qui ne jouissent pas du
» retour de la prospérité publique ? Serons-
» nous sévères pour les innocens plaisirs de
» leur parure, lorsque nous nous mon-
» trons vêtus de pourpre, avec des équi-
» pages et des armes magnifiques ? Voulez-
» vous que les housses de nos coursiers
» soient plus brillantes que les voiles de
» nos épouses ? Rome n'est-elle plus le siége

» de l'empire? Souffrirez-vous que les » Èques, les Latines, passent en char à » côté de vos femmes à pied? Vous avez » l'autorité, les magistratures, les sacer-» doces, les triomphes; vous vous ornez » des dépouilles de l'ennemi. Les femmes » n'ont qu'une gloire, celle d'être aimées » de vous, et qu'un plaisir, celui d'être » parées pour vous plaire. Leurs vœux sont » innocens, leurs demandes justes. Je ne » vois pas de séditions dans leurs assem-» blées; ce sexe faible dépend de vous; » vous pouvez tout sur lui, mais vous de-» vez user avec modération de ce pouvoir. » Je demande l'abrogation de la loi. »

La foule des femmes augmentait sans cesse; après un long débat, les dames romaines remportèrent la victoire sur le sévère Caton, et toutes les tribus prononcèrent l'abolition de la loi.

Cette année (558), Valérius, consul, défit les Gaulois. Reprenant encore les armes, ils éprouvèrent un nouvel échec, et Sempronius en fit un grand carnage.

Le département de l'Espagne était échu à Caton; plus heureux dans ses efforts contre les Espagnols que dans sa lutte opiniâtre

contre la décadence des mœurs et contre le luxe des dames romaines, il remporta une victoire près d'Empories et s'empara d'un grand nombre de places. Envieux de la gloire des autres, il ne fit pas compter la modestie au nombre de ses vertus. A son retour à Rome, il se vantait d'avoir pris plus de villes qu'il n'avait passé de jours dans son département.

L'année 559, les Romains accomplirent un vœu fait vingt-quatre ans avant. Ils célébrèrent le printemps sacré. Cette cérémonie consistait dans le sacrifice qu'on y faisait à Jupiter de tous les animaux nés pendant cette saison.

Les sénateurs, qui peu à peu avaient cédé tant de prérogatives utiles au peuple romain, blessèrent sans prudence les vanités de ce même peuple, en s'attribuant aux spectacles publics des places distinguées. On accusa de cette innovation Scipion l'Africain, alors prince du sénat, et qui, en cette qualité, opinait le premier. Cette faute légère lui enleva l'affection de l'inconstante multitude, effaça presque le souvenir de ses grands services et contribua dans la suite aux malheurs

que l'ingratitude et l'injustice lui firent éprouver. Ce grand homme ne tarda pas à s'apercevoir de la diminution de son crédit. Il sollicita vainement le consulat pour Scipion Nasica, son parent. Le peuple lui préféra le frère de Flaminius, qui jouissait alors de toute sa faveur.

Scipion Nasica répara en Espagne d'assez grands échecs reçus par le préteur Digitius, successeur de Caton. Le consul Minutius défit quarante mille Liguriens. Cornélius Mérula battit les Gaulois.

On s'attendait depuis quelque temps à une guerre plus importante. Les conquêtes et l'ambition d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, excitaient l'inquiétude et la jalousie des Romains. Ce prince s'étendait en Asie, menaçait l'Europe et donnait asile à l'implacable Annibal. Le ressentiment de Rome éclata dès qu'elle se vit délivrée de la guerre de Macédoine. La puissance des successeurs d'Alexandre en Asie et en Grèce s'était successivement affaiblie par leur corruption et par leur mollesse. Ils avaient laissé démembrer un empire déjà trop partagé. Les royaumes de Pergame, de Bithynie et de Cappadoce s'étaient formés. Les Gaulois

avaient conquis une partie de l'Asie, qui reçut d'eux le nom de Galatie. Loin de se réunir pour s'opposer à de nouveaux démembremens, les rois d'Égypte et de Syrie, se disputant sans cesse la domination de la Palestine et de la Célé-Syrie, s'affaiblissaient mutuellement.

Lorsque Annibal envahit l'Italie, trois jeunes monarques régnaient en Orient: Antiochus en Syrie, Philippe en Macédoine, Philopator en Égypte.

Nous avons suivi tout à l'heure Philippe dans ses progrès et dans sa chute. Antiochus, au commencement de son règne, se laissa gouverner par Hermias, et Philopator par Sosybe, deux favoris lâches et cruels. Leur tyrannie excita des soulèvemens; la Perse et la Médie révoltées proclamèrent leur indépendance. Antiochus, ouvrant enfin les yeux, s'affranchit de sa servitude. Convaincu des crimes de son ministre, il aurait dû le faire juger; il le fit assassiner.

Cependant ses peuples lui donnèrent le nom de Grand, parce qu'il subjugua les rebelles, rétablit l'ordre dans l'Orient et reprit sur Philopator la Célé-Syrie, la Judée

et l'Arabie. Il ne put néanmoins vaincre les Parthes qui avaient reconquis leur liberté. Arsace, fils du fondateur de ce nouvel empire, résista au roi de Syrie, et le contraignit à reconnaître sa couronne et son indépendance.

Le roi d'Égypte, Philopator, mourut. Antiochus et Philippe avaient conclu un traité d'alliance, dont l'objet était de dépouiller le nouveau roi, Ptolémée Épiphanes, de ses États. Le roi de Macédoine, arrêté par la guerre que lui firent Rome, Attale et les Rhodiens, ne put remplir les vues de son ambition. Le jeune roi d'Égypte implora la protection de Rome, qui accepta la régence de son royaume, et confia l'éducation du jeune prince à un Grec nommé Aristomène.

Antiochus, qui avait porté ses armes jusqu'aux frontières de l'Égypte, s'arrêta, conclut la paix, maria sa fille à Ptolémée, et promit de lui rendre la Palestine. De retour en Asie, il s'empara d'Éphèse, conquit la Chersonèse de Thrace, rebâtit Lysimachie et forma le siége de Smyrne et de Lampsaque.

Ces deux villes se mirent sous la protec-

tion de Rome, qui fit auprès du roi de vaines démarches pour obtenir leur liberté. Cependant Antiochus et les Romains cachaient encore leur haine sous les apparences de l'amitié. Rome ne voulait point attaquer le maître de l'Asie avant d'avoir vaincu les Macédoniens, et Antiochus attendait, pour dévoiler les projets de son ambition, qu'il eût soulevé la Grèce et fait reprendre les armes à Carthage.

Depuis la paix conclue entre Rome et les Carthaginois, Annibal, déployant autant de talens comme administrateur et de fermeté comme magistrat, qu'il avait montré de génie dans le commandement des armées, rétablit l'ordre dans les finances de Carthage, s'opposa vigoureusement à la décadence des mœurs et punit avec sévérité les dilapidateurs qui fondaient leur fortune sur la ruine publique. Cette nouvelle gloire grossit le nombre de ses envieux et de ses ennemis. Chez les peuples corrompus, la vertu brille sans éclairer; elle se trouve toujours en minorité. La faction ennemie d'Annibal se vengea lâchement de ce grand homme, en l'accusant auprès du sénat romain de projets tendant

à rallumer la guerre et de correspondances secrètes avec Antiochus.

Scipion l'Africain donna en cette occasion un nouveau lustre à sa renommée en défendant Annibal. Sa générosité échoua contre l'antique haine et contre la basse jalousie des Romains. Le sénat envoya une ambassade à Carthage pour demander qu'on lui livrât cet homme, dont le nom seul lui inspirait encore tant d'effroi. Les ambassadeurs, arrivés en Afrique, obtinrent du gouvernement carthaginois ce qu'ils désiraient. Mais ils ne purent s'emparer de leur illustre victime. Annibal, informé de l'objet de leur mission, s'embarqua secrètement la nuit et se rendit à Tyr, où il reçut l'accueil que méritaient sa gloire et son malheur. De là il vint à la cour d'Antiochus; il représenta à ce monarque que les Romains, puissans au-dehors, étaient faibles en Italie, que c'était là qu'il fallait marcher, qu'on ne pouvait les vaincre que dans Rome. Il offrait de se charger de cette expédition et ne demandait que cent galères, dix mille hommes de pied et mille chevaux, tandis qu'Antiochus se rendrait en Grèce, pour le suivre en Italie quand il

en serait temps. Il lui conseillait aussi de s'allier intimement avec Philippe.

Ce plan, tout à la fois sage, hardi et digne du génie d'Annibal, éblouit d'abord le roi de Syrie; mais Villius, ambassadeur romain, affectant avec adresse de voir beaucoup Annibal, parvint à le rendre suspect au monarque. Les courtisans firent craindre au roi de Syrie la perte de sa gloire, s'il la partageait avec un héros dont le nom éclipserait le sien. Les grandes pensées ne peuvent germer et croître que dans les grandes âmes; si elles entrent dans un esprit étroit, elles y sont étrangères, et s'en voient bientôt chassées par des passions basses et vulgaires. Antiochus, renonçant à la conquête de l'Italie, ne s'occupa que de celle de la Grèce, où les Étoliens l'appelaient et lui promettaient des succès faciles.

Rome, alarmée de ses projets, lui envoya une ambassade pour l'en détourner; et, comme elle venait de vaincre Philippe, se dépouillant de tout voile de modération, elle fit entendre au roi de Syrie un langage fier et menaçant qui ne laissait de choix qu'entre la guerre et la soumission; les ambassadeurs lui déclarèrent que, s'il vou-

lait rester en paix avec Rome, il devait abandonner ses conquêtes dans la Chersonèse, ne point entrer en Europe, rendre aux villes grecques d'Asie leur liberté et restituer au roi d'Égypte les pays dont il s'était emparé.

Antiochus, indigné de cette hauteur, répondit qu'en reprenant la Chersonèse il n'avait fait que rentrer dans la possession légitime d'un État conquis par Séleucus sur Lysimaque; que le sort des villes grecques devait dépendre de sa volonté et non de celle des Romains, et que Ptolémée recevrait la dot promise lorsque le mariage convenu serait effectué, qu'au reste il conseillait aux Romains de ne pas se mêler davantage des affaires de l'Orient qu'il ne se mêlait de celles de Rome.

De part et d'autre on était trop éloigné d'intentions pour se rapprocher. Les conférences furent rompues et la guerre déclarée. Antiochus, trompé par les promesses et par l'ardeur des Étoliens, marcha en Grèce sans attendre la réunion de ses troupes d'Orient. Il partit avec dix mille hommes, laissant derrière lui Lampsaque et Smyrne, dont il pouvait se rendre maître.

Prenant ses espérances pour des réalités, il crut, avant de s'en assurer, qu'un intérêt commun lui donnerait pour alliés Carthage, Sparte et la Macédoine. Nabis, tyran de Lacédémone, mourut; Philippe, redoutant la force des Romains, se joignit à eux; Ptolémée embrassa leur cause; Massinissa leur envoya ses Numides, et Carthage même, dénonçant à Rome les projets d'Annibal, donna bassement des secours à son éternelle ennemie.

Les grands de la cour du roi de Syrie l'avaient assuré que tous les Grecs voleraient au-devant de lui. Trompé par ces flatteries et par les promesses des Étoliens, il s'avança témérairement et ne trouva en Grèce que des ennemis. Cependant les premiers efforts de ses armes furent heureux : il prit Chalcis, conquit l'Eubée, et les Étoliens s'emparèrent de Démétriade.

Après ce succès on délibéra sur les opérations de la campagne suivante. Annibal voulait qu'on travaillât à détacher Philippe de l'alliance romaine, et que, profitant des premières faveurs de la fortune, on portât la guerre en Italie. Son conseil ne fut pas suivi. Les petites victoires suffisent à la va-

nité des hommes médiocres ; une plus grande gloire effraie leur faiblesse. Antiochus prit quelques places en Thessalie et passa l'hiver en fêtes à Chalcis, où il oublia Rome et la guerre dans les bras de la fille de son hôte ; enflammé par les charmes de cette jeune Grecque, il l'épousa.

A la guerre toute perte de temps est irréparable. Le consul Manius Acilius partit de Rome avec vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux et quinze éléphans. Il arriva en Thessalie, joignit les troupes de Philippe aux siennes et reprit les places conquises par Antiochus. Le roi de Syrie, aussi lent que les Romains étaient actifs, n'avait pas encore reçu les renforts qu'il attendait d'Asie. Les Étoliens ne lui fournirent que quatre mille hommes. Réduit à défendre le défilé des Thermopyles, il y éprouva la même infortune que les Spartiates, sans y montrer le même courage.

Les Romains, retrouvant et suivant les sentiers qui avaient autrefois favorisé la marche de Xerxès, et plus récemment celle de Brennus, tournèrent le défilé, enfoncèrent les Syriens et détruisirent presque totalement l'armée d'Antiochus. Ce

prince vaincu s'enfuit à Chalcis, où il ne ramena que cinq cents hommes, et retourna promptement en Asie.

Caton se distingua tellement dans cette action, que le consul, le chargeant d'en porter la nouvelle à Rome, lui dit: « Vous » avez rendu plus de services à la république que vous n'en avez reçu de bienfaits. »

Les flottes du roi furent battues par les Rhodiens; le consul s'empara de l'Eubée. Antiochus, ayant franchi la mer, se croyait en sûreté; Annibal lui ouvrit les yeux et lui dit: « Vous n'avez pas voulu occuper » les Romains chez eux, vous serez bientôt » obligé de les combattre en Asie et pour » l'Asie. » Effrayé par cet avis, il ferma l'Hellespont, fortifia Lysimachie, Sestos, Abydos, et rassembla toutes les forces de l'Orient pour les opposer aux vainqueurs.

Bientôt la flotte romaine parut, défit celle du roi, et la prédiction d'Annibal ne tarda pas à se vérifier.

Les consuls Cornélius Scipion et Lélius sollicitaient tous deux l'honneur de continuer et de terminer cette guerre. Lélius, comptant sur les suffrages des sénateurs,

obtint que, dans une circonstance si importante, au lieu de tirer au sort les départemens, suivant l'usage, on les laisserait au choix du sénat. Mais Scipion l'Africain, ayant déclaré qu'il servirait, dans quelque grade que ce fût, sous les ordres de son frère, si on lui donnait le commandement, Cornélius l'emporta et reçut du sénat le département de la Grèce, avec la permission de passer en Asie.

Le consul, se conformant à la sage politique de Rome, accorda une trêve de six mois aux Étoliens, et, amusant Philippe par de vaines espérances, obtint de lui tout ce qui était nécessaire à la subsistance de l'armée. Traversant ainsi sans obstacles toute la Macédoine, il s'approcha rapidement de la Chersonèse.

La flotte syrienne venait de remporter une victoire sur les Rhodiens; mais ceux-ci, réparant bientôt leurs pertes, défirent trente-huit vaisseaux phéniciens que commandait Annibal, et le bloquèrent lui-même dans Mégiste. Les revers raidissent les âmes fortes et découragent les princes faibles. Antiochus, au bruit de l'approche des Romains, abandonna tout-à-coup les

côtes qu'il aurait pu défendre, et, retirant ses garnisons, ouvrit un passage facile au consul.

Privé des conseils d'Annibal, incertain sur le parti qu'il avait à prendre, on l'entendit s'écrier : « Je ne sais quel dieu me » frappe de vertige; tout me devient con- » traire; je rampe devant les Romains, et » leur sers de guide pour les conduire à » ma perte. »

L'armée romaine entra en Asie, dont le maître dégénéré leur offrit plutôt l'image d'un nouveau Darius que celle d'un successeur d'Alexandre. Avant de combattre, il essaya de négocier et proposa un accommodement. Scipion répondit que, s'il voulait la paix, il devait se soumettre, livrer ses vaisseaux, payer un tribut, évacuer la Chersonèse, satisfaire Ptolémée et abandonner tout ce qu'il possédait en Asie en deçà du mont Taurus.

Dans un premier engagement de cavalerie, le fils de Scipion l'Africain, se laissant entraîner par son ardeur, avait été fait prisonnier. Antiochus le rendit à son père et sollicita son appui pour obtenir la paix à des conditions plus favorables. Scipion,

touché de sa courtoisie, était alors malade; il conseilla au roi d'éviter toute action décisive jusqu'au moment où sa convalescence lui permettrait de se rendre à l'armée, près de son frère. Antiochus, soit qu'il se vît trop serré par les Romains, soit qu'il se confiât trop à la supériorité du nombre de ses troupes, ne put ou ne voulut pas éviter le combat.

Les deux armées se joignirent et se livrèrent bataille près de Magnésie. L'armée romaine n'était forte que de trente mille hommes, celle d'Antiochus comptait quatre-vingt mille guerriers. On y voyait des Scythes, des Crétois, des Mysiens, des Persans, des Arabes, des Lydiens, des Cappadociens, des Cariens, des Ciliciens, des Gallo-Grecs. Il semblait avoir réuni toutes les nations de l'Orient pour les faire assister au triomphe de Rome.

Le roi plaça au premier rang cinquante-quatre grands éléphans, surmontés de tours à plusieurs étages et garnies d'archers et de frondeurs. Une longue file de chars armés de faulx les suivaient. Dès que le signal du combat fut donné, les chars et les éléphans se précipitèrent sur les Romains.

Ceux-ci, suivant le conseil d'Eumène, roi de Pergame, leur opposèrent des troupes légères, qui, les harcelant à coups de dards, les contraignirent de se retourner et de prendre la fuite. Les chars culbutèrent l'aile gauche d'Antiochus; son centre fut mis en désordre par ses éléphans furieux. Cependant le roi, à la tête de son aile droite, avait culbuté les légions qui étaient devant lui et les avait poursuivies jusqu'à leur camp. Là, les Romains l'arrêtèrent et le forcèrent à se retirer. Informé bientôt de la défaite de son centre et de celle de son aile gauche, il prit la fuite. Les Romains vainqueurs firent un carnage affreux et un butin immense. Cette bataille ne leur coûta que trois cents hommes de pied et vingt-cinq cavaliers. Antiochus y perdit cinquante mille hommes. La reddition de toutes les villes de l'Asie-Mineure fut le résultat de cette victoire.

Antiochus envoya des ambassadeurs à Scipion : « Votre triomphe, écrivait-il aux » Romains, vous rend les maîtres de l'uni- » vers : loin de conserver quelque animo- » sité contre de faibles mortels, vous ne » devez désormais songer qu'à imiter les

» dieux et à montrer votre clémence. »

Scipion répondit : « La mauvaise fortune » n'a jamais pu nous abattre ; la prospérité » ne nous enorgueillit point : nous vous » faisons aujourd'hui, après la victoire, les » mêmes propositions que vous avez reçues » de nous avant le combat. Songez qu'il » est plus difficile d'entamer la puissance » des rois, que de la détruire lorsqu'on lui » a porté les premiers coups. »

Antiochus se soumit à tout ; il abandonna l'Asie en-deçà du mont Taurus, paya les frais de la guerre, donna son fils en otage aux Romains et promit de leur livrer Annibal et l'Étolien Thoas, qui lui avait conseillé de prendre les armes contre Rome. Annibal, prévoyant qu'il serait sacrifié, s'échappa et courut chercher d'autres asiles avec le désir et l'espoir de susciter aux Romains de nouveaux ennemis.

Les généraux de Rome firent brûler les vaisseaux qu'Antiochus devait leur livrer. Ce prince, déchu de sa grandeur, parcourut l'Asie pour rassembler l'argent qu'exigeaient les Romains. Il s'empara des richesses d'un temple ; et le peuple, plus irrité de cette spoliation que de sa propre

ruine, se révolta contre lui et l'assassina.

Depuis la défaite de Philippe et celle du roi de Syrie, Rome était devenue la capitale du monde. On y voyait accourir les rois, les princes, les députés des républiques et des villes de la Grèce, de l'Afrique et de l'Asie. Ils venaient rendre leurs hommages au sénat, dont la seule volonté renversait ou relevait leur fortune. Il ratifia le traité de Scipion, récompensa les services d'Eumène par le don de la Lycaonie, des deux Phrygies, de la Mysie, de la Chersonèse et de Lysimachie. Rhodes obtint la Lycie et une partie de la Carie. Les villes grecques d'Asie recouvrèrent leur liberté. Dix commissaires nommés par Rome concilièrent tous ces intérêts divers. Ces libéralités, après la victoire, voilaient l'ambition de la république conquérante. Les peuples, délivrés du despotisme, ne voyaient dans leurs vainqueurs que des protecteurs généreux, et l'univers volait au-devant d'un joug si doux, persuadé que la liberté publique pouvait tout espérer de Rome, et que la tyrannie seule devait la craindre.

Jamais on ne vit un triomphe plus magnifique que celui de Scipion, qui reçut

alors le nom d'Asiatique. Il étala aux yeux des Romains toutes les richesses de l'Orient. Si les armes romaines envahirent l'Asie, le luxe et la mollesse asiatiques envahirent aussi l'Italie, et, de ces deux invasions, la dernière fut peut-être la plus funeste. L'une n'avait fait qu'ébranler des trônes; l'autre corrompit les mœurs et porta une atteinte mortelle aux vertus, sans lesquelles on ne peut conserver long-temps la liberté.

Manlius, successeur de Scipion, força les passages des montagnes où s'étaient retranchés les Gallo-Grecs; il les battit, conquit leur pays et les dépouilla des trésors enlevés par leurs rapines à tous les peuples de l'Orient.

On avait aussi à se plaindre d'Ariarathe, roi de Cappadoce; mais ce prince épousa la fille d'Eumène, se réconcilia avec les Romains et devint leur allié.

Pendant que Scipion subjuguait l'Asie, son collègue Lélius n'eut d'autre occupation que celle de contenir les Gaulois et les Liguriens. Les Étoliens, plus éclairés que les autres Grecs sur les vues ultérieures de Rome, prévoyaient que la perte de leur indépendance serait le fruit des victoires de

Scipion: ils se révoltèrent. Fulvius Nobilior, secondé par les Épirotes, les défit, s'empara de la ville d'Ambracie, regardée comme la clef de leur pays, et les contraignit à demander la paix.

Dans ce temps, le sénat fit un acte de justice: Il livra à Carthage deux jeunes patriciens, Myrtilus et Manlius, qui avaient insulté les ambassadeurs de cette république.

Les deux Pétilius, tribuns du peuple, excités, à ce qu'on croit, par Caton, accusèrent Scipion l'Africain de péculat, et lui reprochèrent d'avoir reçu de l'argent d'Antiochus pour adoucir en sa faveur les rigueurs du traité.

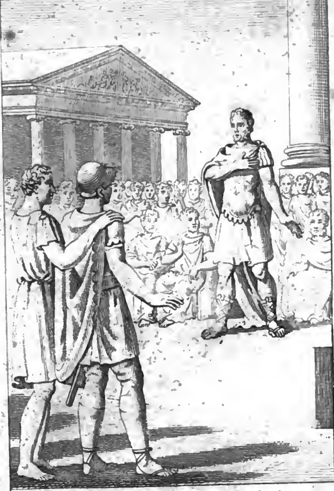
Ainsi l'envie, éternelle ennemie de la gloire, réduisit le vainqueur d'Annibal et de Carthage à paraître devant le peuple comme accusé. Après avoir entendu les déclamations de ses adversaires, au lieu de se justifier, il s'écria: « Tribuns du peuple et » vous, citoyens, c'est à pareil jour que » j'ai vaincu Annibal et les Carthaginois. » Venez, Romains, allons aux temples des » dieux leur rendre de solennelles actions » de grâces, et prions-les qu'ils vous don-

» nent toujours des généraux tels que » moi. »

Il monta au Capitole; tout le peuple le suivit, et les tribuns confondus restèrent seuls sur la place avec leurs huissiers. L'accusation fut renouvelée peu de temps après; mais Scipion, las de tant d'injustices, s'était exilé lui-même à Linterne, où il mourut. Il voulut qu'on gravât sur sa tombe ces mots : « Romains ingrats, vous n'aurez » rien de moi, pas même mes os. » L'amitié unit à ses cendres celles du poëte Ennius, qu'il avait protégé dans ses jours de gloire, et qui ne l'avait pas abandonné dans son exil. La jalousie égare plus que toute autre passion; elle empêche de sentir qu'on immortalise sa propre honte en attaquant la gloire d'un homme immortel.

Tibérius Gracchus, quoiqu'il eût été long-temps l'ennemi personnel de Scipion l'Africain, fit cesser la procédure dirigée contre lui, en déclarant qu'elle était plus humiliante pour le peuple que pour l'accusé. Ce généreux tribun, s'associant ainsi à la gloire d'un grand homme, épousa sa fille Cornélie, qui devint la mère des Gracques.

Les Pétilius, plus aigris que découragés,



Scipion l'Affricain accusé de péculat par les tribuns du peuple.

Hist. Rom. 1.re Liv.on

firent rendre une loi pour que l'on restituât l'argent donné par Antiochus. Scipion l'Asiatique, en vertu de cette loi, fut condamné à une amende. On vendit ses biens, et tout leur produit ne suffit pas au paiement de la somme qu'on exigeait de lui. Sa pauvreté le justifia et déshonora ses accusateurs.

La Ligurie n'avait d'autre trésor que son indépendance et ses armes. Les consuls Émilius et Flaminius les lui enlevèrent. Les Romains, forcés d'entretenir toujours de nombreuses armées sur pied, et craignant que l'oisiveté ne relâchât la discipline, les occupèrent, dans les temps d'inaction, à construire en Italie ces grandes routes dont nous admirons encore aujourd'hui la solidité. C'est ainsi que la sagesse de Rome parvint à conserver long-temps des soldats soumis, infatigables et invincibles.

L'affluence des étrangers commençait à devenir à charge à la capitale ; on en fit sortir douze mille Latins qui s'étaient fait comprendre dans le dénombrement. On reçut à Rome des plaintes d'Eumène et des Thessaliens contre Philippe, qui s'était emparé de quelques villes. Le sénat envoya

des commissaires pour juger cette contestation. Le successeur d'Alexandre-le-Grand se vit forcé de comparaître devant eux, et fut condamné provisoirement à rendre les places qu'il avait prises. Cette humiliation le décida à chercher les moyens de se venger et de recommencer la guerre.

A cette même époque, les Achéens voulurent réunir Sparte à leur confédération. Une partie des Lacédémoniens s'y opposait; le sénat romain, pris pour juge, entretint la division par des réponses équivoques; les Achéens perdirent alors le plus ferme appui de leur liberté, le célèbre Philopœmen *. La même année, fatale aux héros, vit mourir Scipion l'Africain à Linterne, et Annibal en Asie. Ce grand homme, retiré chez Prusias, roi de Bithynie, avait combattu avec succès, pour ce prince, contre Eumène, roi de Pergame, et cherchait à rassembler des forces pour armer de nouveau l'Asie contre les Romains. Ceux-ci firent craindre leur vengeance au faible Prusias, et ce lâche roi, trahissant son hôte, son défenseur et son ami, résolut de le livrer à ses ennemis.

* Année 570.

Annibal, voyant sa demeure entourée de soldats et n'ayant d'autre espoir d'échapper à la captivité que par la mort, s'empoisonna: avec lui s'éteignit le flambeau de la liberté du monde; on n'en vit plus quelques étincelles que chez les Achéens; mais ils étaient trop peu nombreux pour se rendre redoutables, et leur division accrut leur faiblesse.

Une faction, trop puissante chez eux, ne reconnaissait de loi que les ordres de Rome, et persécutait comme rebelle la partie généreuse de la nation qui préférait la destruction à la dépendance. Le perfide Callicrate, député des Achéens, représenta au sénat romain que sa domination en Grèce ne serait jamais stable, s'il ne se déterminait fermement à protéger ses partisans et à effrayer ses ennemis.

L'orgueil romain suivit les conseils de ce traître, et la Grèce se vit couverte de délateurs qui achetaient les faveurs de Rome aux dépens de la fortune, du repos et de la liberté de leurs concitoyens.

La guerre continuait toujours en Espagne et dans le nord de l'Italie. Marcellus défit et chassa une armée gauloise qui avait

franchi les Alpes pour s'établir dans les environs d'Aquilée. Les Liguriens se révoltèrent ; Paul-Émile les fit rentrer dans l'obéissance, après en avoir fait un grand carnage. On réprima des révoltes en Sardaigne et en Corse. Le préteur Fulvius Flaccus remporta plusieurs victoires sur les Celtibériens, et Manlius sur les Lusitaniens.

Le besoin de mettre une digue aux progrès du luxe commençait à se faire sentir, et le tribun Ortius fit rendre une loi somptuaire pour modérer la dépense des citoyens.

Les Espagnols, toujours vaincus, mais non subjugués, semblaient, après chaque défaite, retrouver de nouvelles forces. Le préteur Sempronius Gracchus gagna sur eux quatre batailles sans pouvoir les réduire à l'obéissance.

En 575, le consul Manlius porta les armes romaines dans l'Istrie. Les peuples belliqueux de cette contrée, commandés par leur roi Ébulon, surprirent le camp du consul et le contraignirent à fuir ; mais, comme ils se livraient à la débauche, Manlius, informé de leurs désordres, rallia ses troupes, attaqua les barbares, en tua huit mille et mit le reste en déroute.

Le consul Claudius, son successeur, termina cette guerre par la prise de Nézarti, capitale de l'Istrie. Les assiégés, ayant perdu tout espoir de défense, égorgèrent leurs femmes et leurs enfans à la vue de l'armée romaine et se tuèrent sur leurs cadavres. Le roi Ebulon leur donna l'exemple en se poignardant.

Une guerre plus importante occupa bientôt les forces et l'ambition de Rome. Démétrius, fils de Philippe, roi de Macédoine, lui avait été rendu par les Romains : seul enfant légitime du roi, il devait lui succéder; mais les vertus du fils excitaient la jalousie du père. Un prince, nommé Persée, né d'une concubine, fomenta leurs divisions. Il tendit des piéges à la méfiance de l'un et à l'innocence de l'autre. Démétrius persécuté voulut fuir. Persée, secondé par des courtisans corrompus, et profitant de quelques lettres imprudentes, trouva le moyen de donner à son projet de fuite la couleur d'une conspiration. Philippe, trompé, ordonna la mort de ce malheureux prince et ne connut son erreur que lorsqu'il n'était plus temps de la réparer. Privé d'un si digne héritier, et détes-

tant trop tard la trahison de Persée, il voulait assurer le trône à Antigone, neveu d'Antigone Gozon; mais une mort soudaine, qui fut peut-être le fruit d'un nouveau crime, vint le frapper inopinément; et le fratricide Persée monta sur le trône, objet de sa criminelle ambition.

Philippe, méditant une nouvelle guerre contre Rome, avait formé le projet de donner le pays des Dardaniens aux Bastarnes, peuple gaulois établi alors sur les rives du Boristhène. Ces barbares belliqueux lui avaient promis de faire une irruption en Italie, et s'étaient déjà mis en marche pour accomplir leurs promesses, lorsqu'ils apprirent la mort de Philippe. Ils s'arrêtèrent, et, pour s'assurer des possessions qui devaient leur revenir, ils tombèrent sur les Dardaniens. Ceux-ci portèrent leurs plaintes à Rome; Persée y envoya aussi des ambassadeurs pour assurer le sénat de ses dispositions pacifiques et pour solliciter son alliance. Mais en même temps ses émissaires, répandus dans toutes les contrées, cherchaient à soulever contre les Romains la Grèce et l'Asie. Rome lui envoya des commissaires; il refusa de les entendre. Eu-

mène, sur l'alliance duquel il comptait, dévoila tous ses plans au sénat romain, qui lui déclara la guerre.

Dans ce même temps, Antiochus Épiphane, honteusement célèbre par ses violences contre les Juifs, faisait la guerre à son neveu Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. La Palestine avait été le premier sujet de la contestation : lorsque Antiochus vit les Romains engagés dans une nouvelle guerre contre la Macédoine, il étendit ses vues jusqu'au trône d'Égypte, et en entreprit la conquête. Prusias garda la neutralité entre Persée et les Romains. Eumène et Ariarathe ménagèrent et trompèrent les deux partis. Massinissa fournit des troupes à Rome; Cotys, roi de Thrace, embrassa la cause du roi de Macédoine; Quintius, roi d'Illyrie, lui offrit son alliance pour d'énormes subsides.

Persée, ambitieux mais avare, brave par nécessité mais faible par caractère, sut mal employer le temps dont il aurait du profiter, et les trésors que lui laissait son père. Ces succès rapides lui auraient donné des alliés; il négocia au lieu de combattre. Les Romains profitèrent de cette faute avec

leur activité ordinaire, et l'approche de leurs armées fit déclarer en leur faveur les Achéens, les Rhodiens, les Béotiens et la plupart des Grecs.

La guerre commença sous le consulat de Licinius Crassus et de Cassius Longinus. Persée, s'étant emparé de plusieurs villes en Thessalie, aurait dû marcher rapidement contre Licinius, dont l'armée peu nombreuse se trouvait fatiguée par les mauvais chemins de l'Épire; il lui laissa le temps de reposer ses troupes, de s'approcher de Larisse, située sur les rives du Pénée, et de se joindre à cinq mille hommes que lui envoyait Eumène.

La cavalerie des deux armées se livra un combat, où les Romains, abandonnés par les Étoliens, se virent forcés de prendre la fuite. Si Persée eût fait alors avancer sa phalange, il aurait probablement complété sa victoire; mais il s'arrêta, et Licinius se retira sans avoir éprouvé de pertes considérables.

Persée, vainqueur, demanda la paix aux mêmes conditions que son père avait acceptées après sa défaite. Licinius lui répondit fièrement qu'il ne l'obtiendrait qu'en se

rendant à « discrétion. » Quintius Marcius, son successeur, entra sans précaution en Macédoine; et, s'étant engagé imprudemment au milieu des montagnes, il se trouva enfermé de tous côtés. Sa perte semblait inévitable, lorsqu'une terreur panique saisit Persée, qui se retira à Pidna, laissant son royaume ouvert à l'ennemi.

Les Rhodiens, alarmés des progrès de Rome, tentèrent quelques démarches pour préserver la Macédoine de sa ruine et pour sauver l'indépendance de la Grèce. Ces tentatives n'eurent d'autres résultats que de leur attirer la haine de Rome.

Les Romains, malgré les fautes de Persée, firent peu de progrès en Macédoine. Le roi, rassuré par quelques avantages, se défendit avec plus d'activité, harcela ses ennemis, et ses armes obtinrent des succès.

Le sénat, prévoyant que, si cette guerre se prolongeait, elle pourrait réunir contre lui les peuples et les rois que ses triomphes avaient humiliés, sentit la nécessité de nommer un général habile. Paul-Émile, depuis plusieurs années, semblait oublié par ses concitoyens, et se consolait de leur ingratitude en vivant retiré dans une cam-

pagne, occupé de l'éducation de ses enfans, et cultivant les lettres et la philosophie.

Le peuple le nomma consul et lui donna le département de la Macédoine. Ce grand homme méritait la confiance publique par la sévérité de ses vertus comme par l'étendue de ses talens. Strict observateur des lois, zélé défenseur des mœurs antiques, il s'opposait aux innovations. « Les » révolutions, disait-il, ne commencent » point par de grandes attaques contre les » institutions, mais par de légers change» mens dans l'observation des lois. On ren» verse bientôt ce qu'on ne respecte plus. » Aussi maintenait-il avec rigueur la discipline dans l'armée et la pratique des cérémonies religieuses.

On vit avec surprise qu'un homme si vertueux répudiât sa femme dont on vantait le mérite : « Regardez, dit-il, vous » n'apercevrez aucun défaut à ma chaus» sure, moi seul je sais où elle me blesse. » Il donna les deux fils qu'il avait eus de cette première femme, l'un à Fabius, et l'autre à Scipion, qui les adoptèrent, et ne garda

chez lui que ses enfans du second lit. Le fils de Caton épousa sa fille.

Paul-Émile, habile dans ses manœuvres, sage dans ses plans, rapide dans l'action, vit toujours la fortune suivre ses armes. Il défit plusieurs fois les Gaulois, remporta deux victoires en Espagne et subjugua les Liguriens. On lui refusa le consulat, mérité par de si glorieux services. Ce fut la cause d'une retraite qui dura quatorze ans. Les dangers publics le rappelèrent; et, lorsque les Romains voulurent rétablir leurs affaires en Macédoine, ils le nommèrent consul. Il avait alors soixante ans.

Arrivé dans sa maison à Rome, il y trouva sa petite-fille Porcia qui pleurait; et, comme il lui en demandait la cause, cette enfant lui dit en l'embrassant : « Eh! ne » savez-vous pas que notre Persée est mort? » (c'était le nom de son chien.) — « Ma fille, » dit Paul-Émile, j'accepte le présage. »

Obligé de haranguer le peuple, selon la coutume, il s'exprima en ces termes : « Au- » trefois j'ai sollicité le consulat pour mon » propre honneur : vous me le donnez au- » jourd'hui pour votre utilité; je ne vous » ai donc aucune obligation de m'avoir

» nommé. Si vous en croyez un autre plus
» capable que moi, je lui cède volontiers
» la place; mais, si vous m'en jugez le plus
» digne, bornez-vous dorénavant à m'o-
» béir; cessez de vouloir, suivant votre
» usage, fronder ceux qui en savent plus
» que vous et conseiller ceux qui vous com-
» mandent. »

A son arrivée en Macédoine, son premier soin fut de rétablir la discipline : il chercha ensuite les moyens de pénétrer dans ce royaume, dont les défilés étaient peu praticables et bien gardés. Fabius Maximus, son fils, et Scipion Nasica, envoyés à cet effet à la tête de corps détachés, parvinrent à dérober leur marche aux ennemis, à les tourner et à ouvrir le passage à l'armée.

Après ce succès, Nasica pressait Paul-Émile de marcher rapidement sur l'ennemi, et de lui livrer bataille; le vieux général lui dit : « Je serais ardent comme vous si
» j'étais à votre âge; mais les victoires que
» j'ai remportées et les batailles que j'ai vu
» perdre, m'ont appris qu'il ne fallait mener
» au combat les soldats qu'après les avoir
» fait reposer. »

Persée occupait une forte position près de la mer, au pied du mont Olympe. Bientôt les deux armées furent en présence. Le fleuve Énipée les séparait. Le hasard, selon quelques historiens, une ruse de Paul-Émile, selon d'autres, accéléra le passage du fleuve et le moment du combat. Une bête de somme, s'étant échappée, traverse le fleuve: les Grecs et les Romains entrent dans la rivière, les uns pour s'en emparer, les autres pour la reprendre. Ce qui ne semblait d'abord qu'un jeu devient une escarmouche, l'escarmouche une action, et l'action une bataille.

Les Romains, ayant franchi le fleuve, renversent facilement les troupes légères de Persée et l'infanterie de ses alliés; mais, rencontrant enfin la phalange, ferme comme un rempart inexpugnable, serrée comme une muraille et toute hérissée de fer, leurs longs efforts échouèrent contre cette forteresse vivante.

Les Macédoniens dont les rangs ne pouvaient se rompre, enfonçaient leurs longues piques dans les boucliers des Romains, et rendaient inutiles leurs courtes épées. Furieux de cette résistance, Salius, officier légion-

naire, jette son enseigne au milieu des ennemis; ses soldats se précipitent sur la phalange; mais leur ardeur héroïque ne peut enfoncer ce corps impénétrable : tous périssent sans l'entamer.

Cette redoutable phalange, marchant sur les vaincus, avance lentement, mais avec ordre, répand devant elle la mort et l'effroi, et force les Romains à la retraite. Paul-Émile, indigné de se voir pour la première fois contraint à reculer devant l'ennemi, déchire sa cotte d'armes, reproche aux soldats leur mollesse, et parvient à les rallier. Cependant la phalange, dans le dessein de profiter de son succès, poursuit sa marche. Paul-Émile s'aperçoit que le terrain inégal qu'elle parcourait la désunit, et qu'elle perd dans ce flottement la masse qui faisait sa force.

Le général romain, saisissant ce moment favorable, partage ses soldats en petites troupes, et leur ordonne de pénétrer dans les intervalles de la phalange. On obéit, on se précipite avec rapidité sur les Grecs; les cohortes romaines entrent dans les vides que laissait la phalange; ce grand corps, une fois entamé, fut bientôt vaincu. Les

Romains n'étaient plus repoussés par une forêt impénétrable de piques : ces piques même, dès que l'on combattit corps à corps, devenaient plus embarrassantes qu'utiles pour les Grecs, qui tombaient sans défense sous les épées courtes et massives de leurs ennemis.

Marcus Caton, fils du censeur, perdit la sienne dans la mêlée. Ses amis, le couvrant de leurs boucliers, se précipitèrent avec lui dans les rangs macédoniens et retrouvèrent son glaive. On fit un tel carnage des soldats de Persée que la rivière était teinte de leur sang. Ils perdirent vingt-cinq mille hommes dans cette bataille. La fameuse phalange y périt presque tout entière.

On regrettait le jeune Scipion qui ne paraissait plus. Paul-Émile, malgré sa victoire, était plongé dans une profonde affliction. La nuit ramena ce jeune guerrier, fils de Paul-Émile, adopté par Scipion l'Africain et destiné à détruire Carthage et Numance. Avec trois de ses compagnons il avait toujours poursuivi les ennemis, et reparut couvert de leur sang.

Persée, vaincu, jeta sa cotte d'armes, sa

robe de pourpre et prit la fuite. Arrivé à Pella, il poignarda deux de ses concubines qui lui reprochaient ses fautes. Les tyrans lâches et cruels craignent encore plus la vérité que l'ennemi.

Paul-Émile subjugua toute la Macédoine. Les Romains, toujours superstitieux, racontaient que, lorsqu'il sacrifiait à Amphipolis, la foudre vint allumer le bois placé sur l'autel.

Persée s'était retiré à Samothrace. Son amiral lui vola ses trésors. A l'approche des Romains qui le poursuivaient, il voulut se sauver par une fenêtre; ne pouvant y parvenir, il se rendit à Octavius et demanda qu'on le menât à Paul-Émile.

Ce général, le voyant paraître, se leva et alla au-devant de lui, versant même de généreuses larmes sur son infortune. Mais ce prince prouva qu'il ne savait pas faire respecter son malheur; car il se prosterna aux pieds de Paul-Émile, embrassa ses genoux, et employa pour le fléchir le plus humble langage.

Le Romain, indigné de cette faiblesse, lui dit : « Misérable ! quand tu devrais » accuser la fortune de tes revers, tu l'ab-

» sous par ta lâcheté. Je vois que tu mé-
» rites ton malheur, et que tu étais indigne
» du trône. Tu me rends presque honteux
» de ma victoire. Il y a peu d'honneur à
» vaincre un homme tel que toi, et si peu
» fait pour nous combattre. Apprends que
» les Romains respectent le courage, quel-
» que revers qu'il éprouve, et méprisent
» la bassesse, même lorsque la fortune la
» couronne. »

Il releva cependant le roi, et le fit garder honorablement. Resté seul ensuite avec ses amis, il leur dit : « Ah ! que l'hom-
» me est insensé s'il s'enorgueillit de sa
» prospérité et s'il compte sur les faveurs
» de l'inconstante fortune ! Vous venez de
» voir à mes pieds ce roi qui naguère gou-
» vernait un puissant empire. Il y a peu
» de jours ce prince commandait une nom-
» breuse armée; une foule de courtisans
» encensaient sa vanité : aujourd'hui, cap-
» tif et solitaire, sa subsistance dépend de
» la charité de ses ennemis. Le monde re-
» tentissait des hommages rendus à la mé-
» moire d'Alexandre-le-Grand ; nous ve-
» nons en un seul jour de renverser son
» trône et sa famille. Romains, profitez

» d'une si grande leçon; abaissez cette
» fierté que vous inspire la victoire; songez
» à l'incertitude de l'avenir, et attendez
» avec modestie les résultats d'une
» prospérité dont aucun de nous ne peut
» prévoir la suite. »

Paul-Émile parlait en vrai philosophe, et cependant, telle est la faiblesse humaine! ce sage lui-même, passant peu de temps après à Delphes et y voyant un piédestal destiné à recevoir une statue d'or du roi Persée, ordonna qu'on y mît la sienne, disant qu'il était raisonnable que le vaincu cédât sa place au vainqueur. L'amour-propre, toujours maître des hommes, corrompt les forts par l'orgueil et les faibles par la vanité.

Paul-Émile, de retour à Rome, reçut le prix de ses exploits. Son magnifique triomphe dura trois jours. Le premier, deux cent cinquante chariots, chargés de tableaux, de meubles précieux et de statues, parurent aux yeux des Romains. Le second, ils virent défiler autant de chars remplis d'armures, dont l'éclat, le mouvement et le bruit inspiraient encore une sorte d'effroi : on croyait entendre s'agiter les armes des vain-

queurs de Darius ; on admirait ensuite un nombre prodigieux de coupes magnifiques, et sept cent cinquante vases remplis de monnaies d'or et d'argent.

Le troisième jour éclaira la marche de cent vingt taureaux couronnés, suivis de chars qui portaient une coupe d'or de dix talens, consacrée aux dieux, et la vaisselle d'or du monarque vaincu, ainsi que ses ornemens royaux. On vit enfin les enfans du roi, tendant les mains au peuple pour implorer sa pitié, et Persée lui-même, en robe noire, les yeux baissés, et entouré de ses principaux officiers, dont les larmes exprimaient le désespoir et la honte.

Ce faible monarque avait demandé à Paul-Émile de ne point le faire paraître à ce triomphe. Le Romain, se moquant de sa lâcheté, répondit : « Il me demande une » grâce qui ne dépend que de lui. »

A la suite du roi captif, parurent des officiers portant quatre cent couronnes d'or. Enfin, tous les regards contemplèrent avec admiration Paul-Émile assis sur son char, vêtu d'une robe de pourpre rayée d'or, et portant à sa main un rameau de laurier. Les soldats qui l'entou-

raient, chantaient en marchant des hymnes de triomphe.

Le consul, touché du triste sort de Persée, obtint du sénat qu'on le ferait sortir de prison, et qu'il serait retenu avec égard dans une maison particulière. Il est des adoucissemens pour le malheur et non pour la honte : l'infortuné roi de Macédoine se laissa mourir de faim, ainsi que deux de ses enfans ; le troisième, nommé Alexandre, se fit d'abord menuisier, s'instruisit après dans les lettres romaines, et occupa dans la suite une place de greffier.

Paul-Émile, qui n'avait rien réservé pour lui de son immense butin, apporta tant de richesses au trésor public, que le peuple romain fut déchargé de tout impôt jusqu'au commencement de la guerre d'Auguste contre Antoine.

Lorsque Paul-Émile sortit du consulat, on le nomma censeur. Peu de temps après, une mort subite termina son heureuse vie. Ce grand homme, que tant de victoires n'avaient point enrichi, brillait d'un tel éclat de vertu que non-seulement ses concitoyens, mais ses anciens ennemis même, les Liguriens, les Espagnols et les Macédo-

niens qui se trouvaient à Rome, assistèrent à ses funérailles, et se disputèrent l'honneur de porter son corps au tombeau.

Ses enfans ne trouvèrent dans son héritage qu'une somme tout au plus égale à cent mille francs de notre monnaie.

Après la conquête de la Macédoine, tous les rois et tous les peuples semblèrent, comme Persée, suivre le char triomphal de Paul-Émile. Ils se hâtèrent d'envoyer des ambassadeurs à Rome; les uns pour protester de leur fidélité, les autres pour justifier une conduite équivoque.

Les Rhodiens perdirent la Carie et la Lycie. On exila en Étrurie mille Achéens, dont le seul tort était de vouloir défendre leur liberté; soixante-dix villes de l'Épire se virent livrées au pillage. On réduisit en esclavage cent cinquante mille Épirotes: en Étolie, la faction vendue aux Romains, s'étant emparée de l'autorité, massacra cent cinquante personnes distinguées du parti contraire. Les familles de ces malheureuses victimes se plaignirent vainement; les meurtriers furent absous par le sénat romain, qui, fier de sa force, ne croyait plus nécessaire de suivre la justice.

La faiblesse des peuples et la bassesse des rois étrangers augmentaient son arrogance. Presque toutes les fautes reprochées à la tyrannie peuvent être attribuées à la servilité des victimes, qui la flattent tant qu'elle les épargne, et qui ne l'accusent que lorsqu'elles en sont frappées.

Quand le roi Prusias parut au sénat, il s'y montra avec le bonnet d'affranchi, demanda humblement les ordres des sénateurs et les appela ses dieux sauveurs. « La » honte, dit Polybe l'Achéen, m'empêche » de rapporter tout entier le discours de ce » lâche monarque. »

Le sénat se trouva enfin importuné de cette foule d'esclaves couronnés; et, comme il ne voulait ni recevoir Eumène ni le désobliger, il défendit, par un décret, à tous les rois de venir à Rome.

Ce même sénat envoya des ambassadeurs en Asie, avec l'ordre de brûler les vaisseaux du roi de Syrie. Il s'adjugea l'arbitrage des différends qu'excitait dans ce pays la succession au trône, et partagea l'héritage de Ptolémée entre Philométor et Physcon. L'un obtint l'Égypte et l'autre la Cyrénaïque et la Lybie. Les Juifs, persécutés

par Antiochus Épiphane, se révoltèrent contre lui et contre ses successeurs. Rome, qui devait un jour les détruire, les protégea d'abord, garantit leur liberté et les reconnut comme amis et comme alliés. Elle soutint ensuite en Asie un imposteur, nommé Alexandre Bala, et le mit en possession du royaume de Syrie.

Après plusieurs révolutions, presque toutes fomentées ou protégées par la politique du sénat, les Séleucides perdirent leurs États, qui furent réduits en province romaine. Mais, pendant leur décadence, l'empire que les Parthes avaient fondé en Perse et en Médie, fit de rapides progrès, s'étendit depuis l'Euphrate jusqu'au Gange, et devint par là suite formidable aux Romains, dont l'ambition trouva dans ces peuples belliqueux une barrière inexpugnable.

Ce qui prouve la perspicacité d'Annibal, lorsqu'il conseillait à Antiochus-le-Grand d'attaquer les Romains dans Rome, c'est qu'au moment même où la puissance romaine se montrait si redoutable et si menaçante en Afrique, en Asie, en Grèce et

en Égypte, elle était encore facile à ébranler en Italie. Les Gaulois, qui avaient incendié Rome, ne pouvaient s'accoutumer à vivre sous ses lois. Les Liguriens, les Étruriens, les Samnites portaient son joug avec peine. Que n'auraient-ils pas fait, appuyés par un puissant allié, puisque, isolés, ils tentaient sans cesse des efforts généreux pour briser leurs chaînes et recouvrer leur indépendance! Ce ne fut qu'à force de victoires coûteuses que Scipion Nasica parvint à subjuguer totalement la Cisalpine. La nation des Boïens se laissa exterminer plutôt que de se soumettre.

Les préteurs et les proconsuls romains, bravant la sévérité des censeurs, la rigueur des décrets du sénat, et méprisant l'antique simplicité de mœurs qui rendait si belle et si pure la gloire des Cincinnatus, des Fabius et des Scipions, se livrèrent à une honteuse avidité, opprimèrent par leurs concussions les provinces conquises, et poussèrent à la révolte les peuples vaincus; car le désespoir fait renaître le courage. Les Espagnols, surtout, plus fiers et plus impatiens du joug que les autres peu-

ples, reprirent les armes et vengèrent souvent leurs injures dans le sang de leurs oppresseurs.

Plusieurs légions furent taillées en pièces par les Celtibériens; les armées romaines, environnées d'ennemis, ne faisaient pas une marche sans périls, et ne passaient presque pas un jour sans combats. La jeunesse de Rome, découragée, ne voulait plus servir dans cette contrée belliqueuse, où l'on comptait autant d'ennemis que d'habitans. Le sénat n'osait ni rétracter des ordres nécessaires, ni sévir contre une désobéissance générale. Le fils de Paul-Émile, Scipion Émilien, indigné de la faiblesse de ses compatriotes, offrit de servir en Espagne, dans quelque emploi que ce fût. Cet exemple généreux enhardit les hommes les plus timides; la honte chassa la crainte, et la levée se fit avec rapidité.

Le sort donna le département de l'Espagne au consul Licinius Lucullus. Lorsqu'il y arriva, il trouva que le proconsul Marcellus venait d'accepter une paix désavantageuse dictée par les Celtibériens. Il n'osa point la rompre; mais, dans l'espoir de s'enrichir, il attaqua les Vaccéens sans motif et

sans autorisation. Ayant assiégé une de leurs places, elle capitula. Au mépris de la capitulation, il massacra vingt mille de ses habitans et vendit les autres. Passant ensuite dans la Lusitanie, pour secourir le préteur Sulpicius Galba qui venait d'y être battu, il exerça les plus affreux ravages dans cette contrée. Galba la pillait aussi de son côté. Plusieurs peuples effrayés, espérant trouver leur salut dans l'alliance de Rome, la sollicitèrent. Galba leur indiqua un lieu d'assemblée; et, lorsque leur bonne foi les eut conduits dans le piége qu'il leur tendait, il les fit envelopper et massacrer par ses soldats.

Ce crime excita dans Rome une juste indignation. A son retour, Galba fut cité devant le peuple; mais la grande quantité d'or qu'il apportait, le fit absoudre.

On voit déjà ce que devenait Rome conquérante; la corruption minait sa vertu, seule base solide de sa grandeur. Ses mœurs se dépravaient comme sa politique. Déjà, en 567, le sénat s'était vu obligé d'abolir les bacchanales. Autrefois ces fêtes, consacrées à Bacchus, n'avaient pour objet que de se livrer à la joie, d'interrompre les tra-



vaux par les plaisirs et de célébrer les dons d'une divinité, qui, selon la croyance du temps, présidait aux vendanges. Sous ce prétexte, il se forma une société infâme qui se livrait à la licence la plus effrénée. Des rassemblemens nombreux, composés d'hommes et de femmes, s'abandonnaient aux plus affreux désordres. Au milieu des ténèbres de la nuit, à la lueur des flambeaux, ces forcenés commettaient toutes sortes de crimes. Plusieurs citoyens distingués disparurent; beaucoup périrent par le poison; la pudeur des femmes fut outragée. Pour couvrir ces forfaits, pour étouffer les cris des mourans, on éteignait les lumières et on faisait retentir les airs du bruit des trompettes et de hurlemens épouvantables.

On révéla toutes ces iniquités au sénat: le consul Posthumius, chargé d'informer et de punir, trouva que sept mille personnes, de l'un et de l'autre sexe, avaient pris part à ces horreurs. Ceux qu'on arrêta furent envoyés au supplice; les autres s'y dérobèrent par l'exil ou par une mort volontaire.

L'expérience des désastres causés par les maladies contagieuses n'apprenait point aux Romains à s'occuper des précautions

nécessaires pour les prévenir. En 578, la peste fit tant de ravages dans Rome, que, selon Tite-Live, les cadavres restaient par monceaux dans les rues. Ces fléaux n'empêchaient point l'accroissement de la population, la marche rapide du luxe et les progrès des arts.

Le poëte Térence, qui commençait alors à briller dans la capitale du monde, ami de Lélius et de Scipion, fit connaître le premier aux Romains la perfection du style. Sa première pièce fut jouée un an après la conquête de la Macédoine. Avant lui, Plaute avait mérité par sa verve comique les suffrages du peuple, et le poëte Ennius s'était vu ériger une statue. La vanité de plusieurs particuliers remplissait la ville de monumens qu'ils se faisaient élever. Les censeurs, Scipion Nasica et Popilius Lénas, ordonnèrent d'abattre toutes les statues dont le sénat n'avait point approuvé l'érection.

Ce même Popilius Lénas, envoyé en Égypte, traça fièrement avec sa baguette un cercle autour d'Antiochus vainqueur, et lui défendit d'en sortir avant d'avoir promis d'évacuer le royaume que ses armes

avaient conquis. Ce monarque obéit. En souffrant une telle insolence, les rois et les peuples perdaient le droit de se plaindre de l'ambition romaine.

En 596, les Dalmates, autrefois dépendans de l'Illyrie, proclamèrent leur liberté, et firent des incursions dans les pays voisins, que protégeait l'alliance romaine. Le sénat demanda satisfaction, ne l'obtint pas et déclara la guerre.

Le consul Marcius Figulus, battu d'abord par les barbares, répara depuis sa défaite par quelques succès. Scipion Nasica, son successeur, termina la guerre par la prise de la capitale du pays et refusa modestement le triomphe que le sénat lui décernait, et le titre d'*empereur* que ses soldats voulaient lui déférer. (C'était le nom que les légions accordaient à leurs généraux après la victoire.)

Caton le censeur, dont la vieillesse augmentait la rigidité, se montrait toujours l'ennemi implacable de toute innovation, sans distinguer celles qui étaient utiles et inévitables. S'opposant aux progrès des lumières comme à ceux du luxe, il prononça au milieu du sénat un discours véhément,

dont l'objet était de faire chasser de Rome Carnéade, Critolaüs et Diogène, philosophes et orateurs célèbres qu'Athènes envoyait dans la capitale du monde, pour y suivre une négociation. Il voulut faire bannir les médecins, disant qu'ils efféminaient les corps sous prétexte de conserver la santé. Les hommes sentent mieux la nécessité de guérir leurs maladies que leurs erreurs; selon l'avis du censeur, la philosophie se vit exiler, mais la médecine triompha de Caton.

Pour la première fois, à la fin de ce siècle, les Romains portèrent la guerre au-delà des Alpes, et battirent les peuples gaulois, liguriens d'origine, qui avaient attaqué la ville de Marseille, alliée constante de Rome.

Un objet plus important fixa bientôt l'attention du monde. La paix qui existait depuis cinquante ans entre Rome et Carthage fut rompue. L'inexécution du traité servit de prétexte à cette nouvelle guerre, dont la ruine totale des Carthaginois était le but. On avait stipulé dans ce traité que Carthage rendrait à Massinissa les possessions qu'elle lui avait enlevées. Ce prince, comptant sur la partialité de ses alliés et

sur la faiblesse de ses ennemis, éleva ses prétentions au-delà de ses droits et s'empara de Leptine, ainsi que d'autres places qui ne lui appartenaient pas. Les Carthaginois se plaignirent à Rome et réclamèrent ou l'observation du traité, ou la permission de se défendre contre celui qui voulait l'enfreindre. Le sénat envoya des commissaires en Afrique, avec l'apparente intention de rendre justice, et dans le dessein réel de fomenter la discorde.

Caton le censeur se trouvait parmi ces commissaires. Orateur éloquent, guerrier intrépide, historien savant, républicain sévère, il mérita sa renommée par ses talens; mais, trop passionné pour la puissance de sa patrie, il n'écoutait plus la justice dès qu'elle lui semblait opposée aux intérêts de la grandeur romaine; de plus, Caton ternissait ses vertus par un défaut incompatible avec la vraie gloire. Jaloux d'un héros, il n'avait jamais pu supporter la supériorité de Scipion. Les Carthaginois lui représentèrent maladroitement que la moindre infraction du traité serait une injure faite à la mémoire du plus grand des Romains, qui l'avait signé. Il n'en fallut pas

davantage pour ranger Caton du parti de Massinissa.

A son retour à Rome, il n'y parla que des richesses que conservait Carthage, de la beauté de ses ports, de la force de ses vaisseaux, du nombre imposant de ses soldats; et la nécessité de consommer la ruine de cette ville rivale lui semblait si évidente que, sur quelque affaire qu'on opinât, il concluait toujours par ces mots: « Je pense surtout qu'il faut détruire Carthage. »

Scipion Nasica combattait fermement cet injuste avis : ce Romain, distingué par ses exploits, ne parvint pas à la renommée brillante des autres Scipions; mais il acquit une gloire plus pure et plus rare. Dans une circonstance importante, le sénat et le peuple le reconnurent unanimement pour le plus honnête homme de la république. Ce sage sénateur sentait que, pour maintenir dans Rome la force des lois et des mœurs, il fallait conserver et non détruire la seule puissance capable d'exciter son émulation, et que si l'on voulait arrêter les progrès de sa corruption, il fallait ralentir ceux de ses conquêtes. L'existence

de Carthage était à ses yeux une digue salutaire contre le débordement des vices et contre le relâchement de la discipline. Il s'adressait à la raison, et Caton parlait aux passions; le dernier fut seul écouté.

Carthage attaquée, et ne pouvant obtenir justice, prit les armes. Le jeune Scipion Émilien, destiné par le sort à la détruire, était alors ambassadeur près de Massinissa. Il fut témoin d'une bataille que ce prince, âgé de quatre-vingts ans, livra aux Carthaginois, et dans laquelle, déployant la force de sa maturité et l'ardeur de sa jeunesse, il remporta une victoire signalée.

Le sénat, entraîné par Caton, déclara la guerre à Carthage, pour avoir attaqué un prince allié de la république. Les consuls embarquèrent les légions et se rendirent en Sicile, pour passer de là en Afrique. Après leur départ, les ambassadeurs de Carthage, arrivés à Rome, déclarèrent au sénat que leur république se soumettait à la discrétion du peuple romain. On leur répondit qu'ils conserveraient leurs lois, leurs terres et leur liberté, sous la condition d'envoyer trois cents otages à Lilybée, et de faire tout ce que leur prescriraient les con-

suls. Dans cette réponse artificieuse, indigne d'un gouvernement grand et fort, on ne s'était servi que des mots de *cité*, de *lois* et de *terres;* on ne parlait pas de la conservation des villes : la destruction de Carthage était résolue.

Le consul Marcius Censorinus reçut à Lilybée les ambassadeurs, et leur dit qu'il leur répondrait à Utique, où il débarqua bientôt à la tête de quatre-vingt mille hommes. L'effroi le précédait; Utique, ne voulant pas se laisser entraîner dans la ruine des Carthaginois, abandonna leur cause et se donna aux Romains.

Les magistrats de Carthage vinrent humblement demander au consul ce qu'il exigeait d'eux. Il leur commanda de lui livrer toutes les armes et toutes les machines de guerre que possédait leur république, et que la protection de Rome lui rendait désormais inutiles.

Cet ordre rigoureux répandit la consternation; cependant on obéit. Lorsque le consul se vit maître de tous les moyens de défense de ses ennemis, il leur dit : « Je » vous loue de votre prompte obéissance; » connaissez à présent les volontés du sé-

» nat et du peuple romain. Ils vous ordonnent d'abandonner Carthage et de vous établir dans le lieu que vous choisirez, pourvu qu'il soit à dix milles des côtes. »

Le plus faible ennemi devient redoutable lorsqu'il est réduit au désespoir. L'excès du malheur ressuscita le courage des Carthaginois; l'amour de la patrie réunit les factions : trente mille bannis menaçaient alors Carthage; elle les rappela et donna le commandement de ses troupes à leur chef Amilcar. La fureur forgea des armes, l'industrie créa des machines, les cheveux des femmes fournirent des cordages. Hommes, enfans, vieillards, tout devint soldat.

Le consul ne s'attendait à aucune résistance. Se croyant sûr du succès de sa perfidie, il n'avait point pressé ses opérations; et lorsqu'il marcha enfin contre des esclaves, qu'il regardait comme soumis, il trouva des ennemis intrépides et une nation debout et sous les armes.

Repoussé dans plusieurs assauts, il se vit bientôt attaqué à son tour, et reçut d'assez grands échecs. Asdrubal, général carthaginois, brûla la plus grande partie de la flotte des Romains; et, pour mettre le comble à

ces revers, la peste se répandit dans leur camp et l'indiscipline dans leur armée.

Tandis que Rome rencontrait en Afrique des obstacles imprévus, un jeune aventurier lui enlevait la Macédoine, qu'elle avait laissé se gouverner républicainement et par ses propres lois. Cet imposteur, nommé Andriscus, se faisait passer pour le fils de Persée. On l'arrêta d'abord; mais il s'échappa et leva une armée en Thrace. Les Macédoniens le reconnurent et le placèrent sur le trône. A leur tête, il justifia son audace par quelque vaillance, et conquit la Thessalie. Les légions qu'on envoya contre lui furent taillées en pièces, et le général qui les commandait périt dans l'action.

L'année suivante, Cécilius Métellus, plus habile ou plus heureux, remporta deux victoires sur les Macédoniens. Andriscus, vaincu, se sauva chez le roi de Thrace, qui le livra aux Romains.

Dans le même temps, les Achéens et les Spartiates se firent la guerre. Rome voulait humilier les Achéens, qui, seuls dans la Grèce, montraient encore quelque esprit de liberté. Un décret du sénat, favorable à Sparte, détacha cette ville, ainsi qu'Ar-

gos et Corinthe, de la ligue achéenne. Cette décision arbitraire excita le ressentiment des confédérés rassemblés alors à Corinthe. Ils éclatèrent en menaces contre les commissaires romains, et maltraitèrent les envoyés de Sparte.

Le sénat, dont les forces étaient occupées de la guerre d'Afrique et de celle d'Espagne, croyant devoir dissimuler son courroux, entama des négociations avec les Achéens. Ils prirent sa modération pour de la faiblesse, s'associèrent les Béotiens, et continuèrent la guerre contre Sparte.

Diéus, chef de leur confédération, consultant plus son amour pour la liberté et sa haine contre les Romains que les forces de son pays, rejetait toutes les propositions de paix que lui faisait Métellus, qui travaillait alors à rétablir l'ordre en Macédoine. Ce Grec, digne des anciens temps, mais déplacé dans son siècle, bravait les remontrances du Péloponèse épuisé; il excitait tous les Grecs au soulèvement, leur répétant sans cesse « que pour être libre, il suffisait de le vouloir. » Ce mot était fort et vrai; mais pouvait-il ignorer que cette volonté ferme, qui donne et garantit la li-

berté, n'existait plus dans la Grèce amollie et divisée?

Métellus marcha contre lui, enfonça ses troupes du premier choc et les mit en déroute. Diéus, découragé par ce revers, courut à Mégalopolis, et s'y tua, après avoir égorgé sa femme et ses enfans.

Les Achéens abandonnèrent Corinthe, dont une faible garnison défendit l'existence avec un courage digne d'une meilleure fortune. Mummius, qui venait de succéder à Métellus, attira les ennemis dans un piége, les défit, leur coupa la retraite, entra dans Corinthe, massacra les habitans, vendit les femmes et les enfans, enleva les vases, les statues, les tableaux, et livra la ville aux flammes. La liberté grecque périt avec Corinthe; la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom d'Achaïe.

Le consul Calpurnius Pison avait succédé en Afrique à Marcius Censorinus et à Manilius. Il ne montra pas plus de talens et n'obtint pas plus de succès. L'espoir de Carthage rénaissait avec ses forces. Elle couvrait la campagne d'une armée nombreuse; sa flotte devenait formidable; plusieurs rois d'Orient lui promettaient leur alliance.

Rome commençait à concevoir une inquiétude fondée. Ce fut dans ce moment qu'elle vit revenir dans ses murs Scipion Émilien, qui avait servi avec éclat en Grèce, en Espagne, en Afrique, qui s'était montré le premier sur les remparts de plusieurs villes prises d'assaut, et dont la vaillance active et sage venait de préserver d'une ruine totale l'armée des consuls, lorsque Phanéas, général carthaginois, se voyait au moment de s'emparer du camp romain. Scipion, fils du grand Paul-Émile, adopté par l'illustre vainqueur d'Annibal, sollicitait modestement l'édilité. La confiance publique, jugeant son mérite et non son âge, lui donna le consulat, et, sans tirer les provinces au sort, lui assigna le département de l'Afrique.

Arrivé à la tête de l'armée, il ne s'occupa d'abord qu'à réparer ses pertes et à rétablir la discipline. Marchant ensuite rapidement contre l'armée africaine, il la détruisit presque entièrement. Ayant après, dans un combat naval, dispersé la flotte des ennemis, leur dernier espoir, il resserra la ville par ses travaux, poussa ses attaques avec vigueur, s'empara d'un quartier qui lui ouvrait les autres, et, après un

assaut où l'on combattit six jours et six nuits sans trève et sans repos, il se vit enfin maître de Carthage et la rasa totalement. Cinquante mille hommes, enfermés dans la citadelle, capitulèrent et se dispersèrent dans la campagne. Les bannis et les réfugiés, qui n'espéraient aucune clémence, se donnèrent la mort en incendiant le temple qui leur servait de refuge. Leur chef seul se rendit; et, tandis qu'il demandait à genoux la conservation d'une existence achetée aux dépens de l'honneur, il entendit les malédictions de sa femme, qui, après lui avoir reproché sa lâcheté, se jeta dans les flammes avec ses enfans, et périt aux yeux d'un époux si peu digne d'elle et de Carthage.

Le sénat romain défendit, sous d'horribles imprécations, de rebâtir cette cité, dont sa haine aurait voulu pouvoir effacer le nom comme la puissance. Son territoire fut donné à Utique. On dit que Scipion, qui reçut, après la ruine de cette ville, le surnom de second Africain, se rappelant, sur les débris de Carthage, la splendeur et la destruction de Troie, pressentit celle de Rome et versa des larmes.

Massinissa et Caton étaient morts avant

ces événemens, et ne purent jouir de la ruine de leur ennemie. Massinissa, en mourant, chargea Scipion de la tutelle de son fils Micipsa. Carthage et Corinthe périrent toutes deux, cent quarante-six ans avant Jésus-Christ, l'an 608 de Rome, 3859 du monde, 363 depuis l'expulsion des Tarquins.

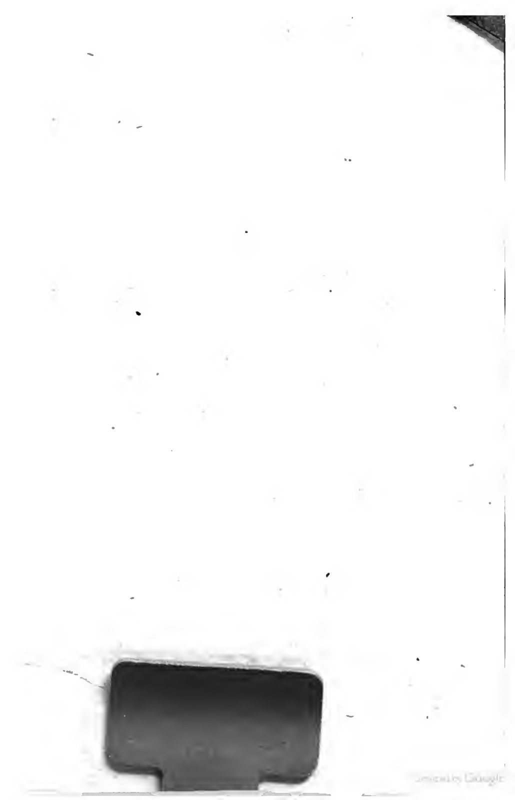
FIN DU TOME ONZIÈME.




TABLE DES MATIÈRES

DU TOME ONZIÈME.

FIN DE LA TABLE.




BIBLIOTECA